

Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde. Tome 7

Prévost, Antoine François (1697-1763). Auteur du texte.
Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde. Tome 7. 1731.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

MEMOIRES

DU MARQUIS DE ***

T O M E V I I .

MÉMOIRES

DU MARQUIS DE ***

TOME VII

MEMOIRES

ET

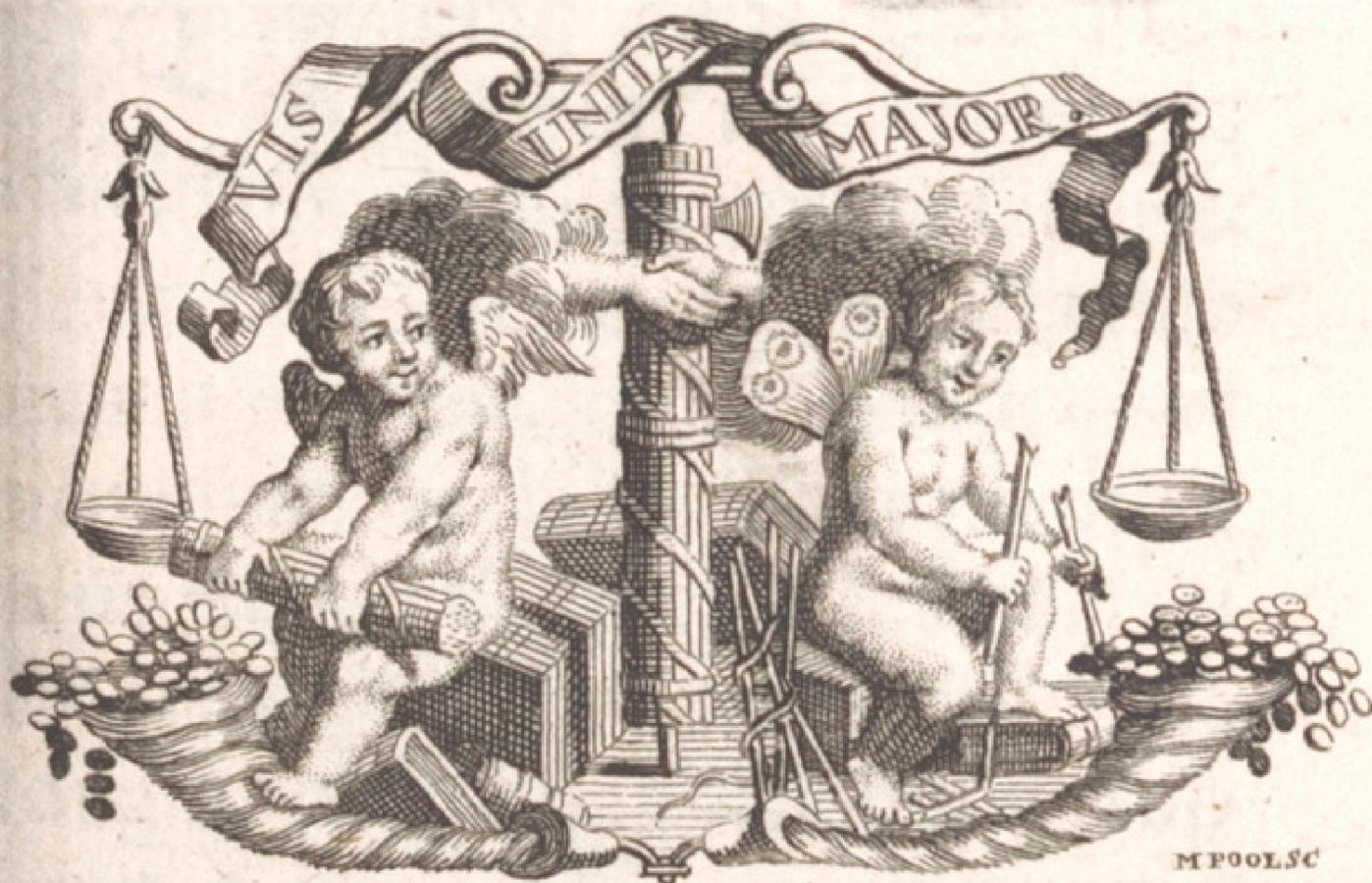
AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITE,

Qui s'est retiré du monde.

TOME SEPTIEME.



A AMSTERDAM.

Aux dépens de la COMPAGNIE.

MDCCXXI.

MEMOIRES

ET

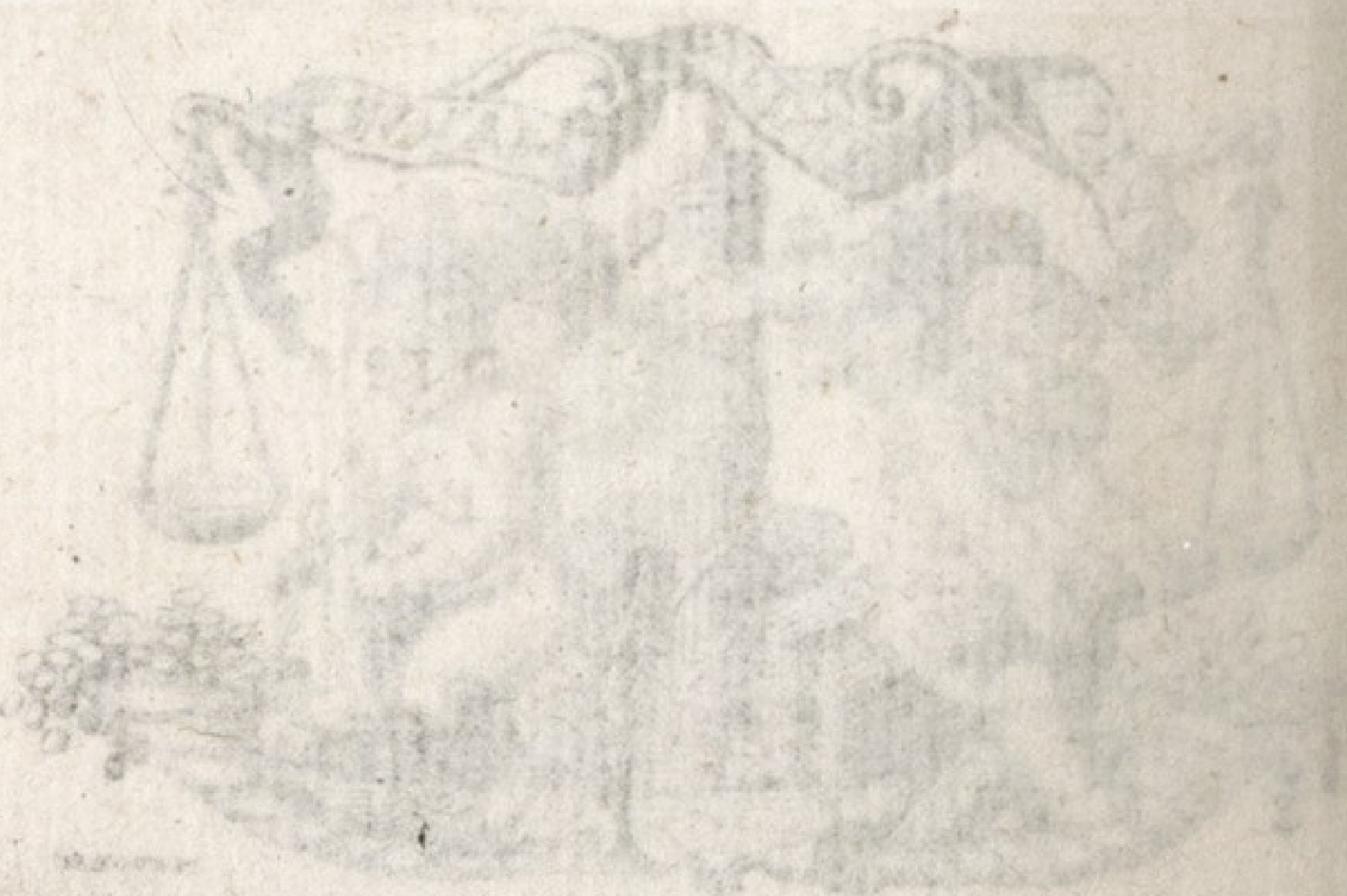
AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITE

Qui s'est vué de monde

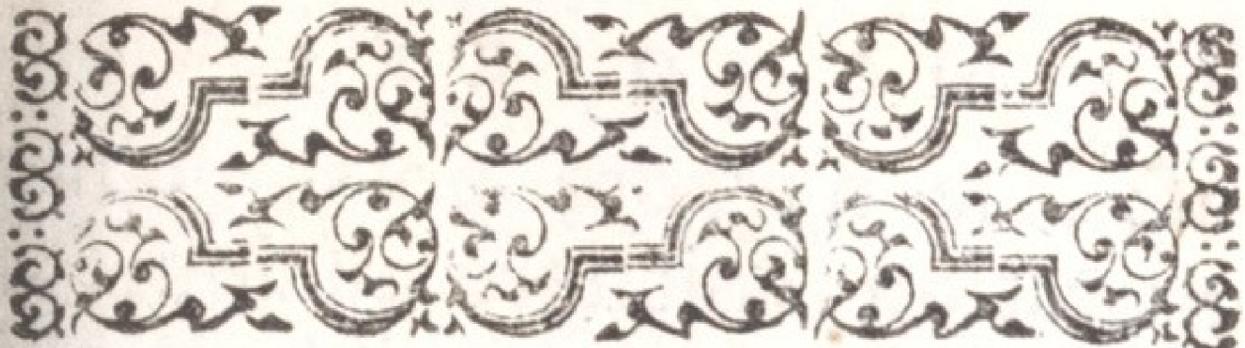
de son genre



A AMSTERDAM.

chez Jean de la Compagnie

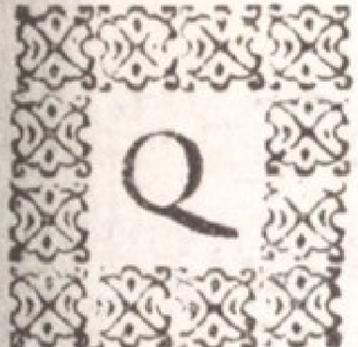
MDCCXXI



HISTOIRE

*Du Chevalier Des Grioux & de
Manon Lescout.*

AVIS DE L'AUTEUR.

 Uoique j'eusse pû in-
ferer dans mes Me-
moires les aventures
du malheureux Cheva-
lier Des Grioux, il m'a semblé
que n'y ayant point un rapport
nécessaire le Lecteur trouveroit
plus de satisfaction à les voir ici
séparément. Un recit de cette
longueur auroit interrompu trop
long tems le fil de ma propre
histoire. Tout éloigné que je
suis de prétendre dans cet ou-
vrage à la qualité d'écrivain ex-

Tome VII.

A

act,

2 M E M O I R E S

act, je n'ignore point qu'une narration doit être quelquefois déchargée de quantité de circonstances qui la rendroient pesante & embarrassée. C'est le précepte d'Horace :

Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici

Pleraque differat ac præsens in tempus omittat.

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité pour prouver une vérité si simple, car le bon sens est la première source de ces sortes de règles. Si le Public a trouvé quelque chose d'agréable, & d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne fera point mal satisfait de cette addition. Il verra dans la conduite de M. Des Grieux un exemple terrible de la force des passions. J'ai
à

DU MARQUIS DE ***. 3

à peindre un jeune homme aveugle, qui refuse d'être heureux pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes; qui avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant mérite, préfère par choix une vie obscure & vagabonde à tous les avantages de la fortune, & de la nature; qui prévoit ses malheurs sans vouloir les éviter; qui les sent & qui en est accablé, sans profiter des remèdes qu'on lui présente sans cesse, & qui peuvent à tous momens les finir; enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus & de vices, un contraste perpétuel de bons sentimens & d'actions mauvaises. Tel est le fond du tableau que je vais présenter aux yeux de mes lecteurs. Les personnes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature com-

me un amusement inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'évenemens qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs, & c'est rendre à mon avis un service considerable au Public, que de l'instruire en le divertissant.

On s'étonne quelquefois, en réfléchissant sur les préceptes de la Morale, de les voir tout à la fois estimez & négligez, & l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien & de perfection, dont il s'éloigne continuellement dans la pratique. Si par exemple les personnes d'un certain ordre d'esprit & de politesse veulent examiner qu'elle est la matiere la plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêveries folitaires,

D U M A R Q U I S D E ***. S
res, il leur fera aisé de remar-
quer qu'elles tournent presque
toujours sur quelques considera-
tions morales. Les plus doux
momens de la vie pour les gens
d'un certain goût sont ceux
qu'ils passent ou seuls, ou avec
un ami, à s'entretenir à cœur
ouvert des charmes de la vertu,
des douceurs de l'amitié, des
moïens d'arriver au bonheur,
des foibleſſes de la nature qui
nous en éloignent & des reme-
des qui peuvent les guérir. Ho-
race & Boileau marquent cet
entretien comme un des plus
beaux traits dont ils composent
l'image d'une vie heureuse.
Comment arrive-t-il donc qu'on
tombe ensuite si aisément de
ces hautes speculations, &
qu'on se retrouve si-tôt au ni-
veau du commun des hommes?
Je suis trompé si la raison que j'en
apporterai ici n'explique bien

cette contradiction de nos idées & de notre conduite; c'est que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues & généraux, il est très-difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs & des actions. Mettons la chose dans un exemple. Les ames bien nées sentent que la douceur & l'humanité sont des vertus aimables, & elles sont portées d'inclination à la pratiquer: mais sont-elles au moment de l'exercice? elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion? fait-on bien qu'elle en doit être la mesure? Ne se trompe-t-on point sur l'objet? Cent pareilles difficultez arrêtent. On craint de devenir duppe en voulant être bienfaisant & liberal, de passer pour foible en paroissant trop tendre & trop sensible; en un mot d'exceder
ou

ou de ne pas remplir assez des devoirs qui sont renfermez d'une maniere trop obscure dans les notions générales d'humanité & de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se donner; elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une utilité extrême, j'entens lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur & de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumie-

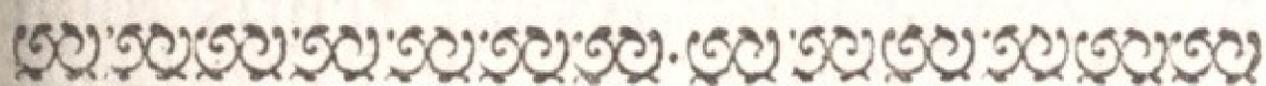
8 M E M O I R E S &c.

re & une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est une modele d'après lequel on peut se former ; il n'y manque que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage tout entier est un traité de morale réduit agréablement en exercice.

Un lecteur sévère s'offencera peut-être de me voir reprendre la plume à mon âge , pour écrire des aventures de fortune & d'amour : mais si la réflexion que je viens de faire est juste , elle me justifie ; si elle est fautive , mon erreur fera du moins mon excuse.

MEMOIRES

*D'un homme de Qualité qui s'est
retiré du monde.*



HISTOIRE

*Du Chevalier des Grieux & de
Manon Lescaut.*

LIVRE PREMIER.



E suis obligé de faire rémonter mon Lecteur au tems de ma vie où je rencontrai pour la première fois le Chevalier Des Grieux. Ce fut environ cinq ou six mois avant mon départ pour l'Espagne. Quoique je fortifisse rarement de ma solitude, la complaisance que j'avois pour ma fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages, que j'abregeois autant qu'il m'étoit possible. Je revenois un jour de Rouen où elle m'avoit prié d'aller solliciter

ter un affaire qui pendoit au Parlement, pour la succession de quelques terres auxquelles elle prétendoit du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux où je couchai la première nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner à Passy qui en est éloigné de cinq ou six lieues. Je fus surpris en entrant dans ce Bourg d'y voir tous les habitans en allarme. Ils se précipitoient de leurs maisons pour courir en foule à la porte d'un mauvais cabaret, au-devant duquel étoient deux chariots couverts. Les chevaux qui étoient encore attelés & qui paroissoient tout fumans de fatigue & de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faisoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où venoit l'émotion; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse, qui ne faisoit nulle attention à mes demandes, & qui s'avançoit toujours vers le cabaret, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin un Archer revêtu d'une bandouliere & le mousquet sur l'épaule, ayant paru

D U M A R Q U I S D E ***. I I

paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priaï de m'apprendre le sujet de ce tumulte. Ce n'est rien, Monsieur, me dit-il, c'est une douzaine de filles de joye que je conduis avec mes compagnons jusqu'au Havre de Grace, où nous les ferons embarquer pour l'Amerique. Il y en a quelques-unes de jolies, & c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons Payfans. J'aurois passé outre après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui fortoit du cabaret en joignant les mains, & en criant que c'étoit une chose barbare, une chose qui faisoit horreur & compassion. De quoi s'agit il donc, lui dis-je? Ah! Monsieur, entrez, répondit-elle, & voyez, si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur. La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon valet, & étant entré avec peine en perçant la foule, je vis en effet quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles

qui étoient enchaînées fix à fix par le milieu du corps, il y en avoit une dont l'air & la figure étoient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une Princesse. Sa tristesse & la saleté de son linge & de ses habits l'enlaidissoient si peu, que sa vue m'inspira du respect & de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de se tourner autant que la chaîne pouvoit le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisoit pour se cacher étoit si naturel, qu'il paroïssoit venir d'un sentiment de douceur & de modestie. Comme les six gardes qui accompagnoient cette malheureuse bande, étoient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier, & je lui demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille. Il ne pût m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'Hôpital; me dit-il, par ordre de Mr. le Lieutenant de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions

J

DU MARQUIS DE ***. 13

Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route, elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais quoique je n'aye point reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle; parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'Archer, qui pourroit vous instruire mieux que moi sur son sujet. Il l'a suivie depuis Paris sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frere ou son amant. Je me tournai vers le coin de la chambre, où ce jeune homme étoit assis. Il paroissoit être dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il étoit mis fort simplement; mais on distingue au premier coup d'œil une personne qui a de la naissance & de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva, & je découvris dans ses yeux, dans sa figure, & dans tous ses mouvemens un air si fin & si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du

bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je, en m'asseyant auprès de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne, qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit sans se faire connoître lui-même, & qu'il avoit de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins, ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les Archers; c'est que je l'aime avec une passion si violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé à Paris pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse & la force m'ont été inutiles; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amérique; mais ce qui est de la dernière inhumanité, c'est que ces lâches coquins, ajouta-t-il, en parlant des Archers, ne veulent plus me permettre d'a-

pro-

DU MARQUIS DE ***. IS

procher d'elle. Mon dessein étoit de les attaquer à force ouverte à quelques lieuës de Paris, je m'étois associé quatre hommes qui m'avoient promis leur secours pour une somme considerable. Les traitres m'ont laissé seul aux mains, & se sont enfuis avec mon argent. L'impossibilité de réüssir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux Archers de me permettre du moins de les suivre, en leur offrant de les récompenser. Le désir du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payez chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maitresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de tems, & maintenant que je suis sans un sou, ils ont la barbarie de me repouffer brutalement; lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un moment qu'ayant ôsé m'en approcher malgré leurs menaces, ils m'ont allongé deux ou trois grands coups du bout de leurs fusils. Je suis obligé pour satisfaire leur avarice & pour me mettre en état de continuer du moins

la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire ce recit assez tranquillement, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me parût des plus extraordinaires, & des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires, mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas? réprit-il, je ne vois point le moindre jour à l'esperance, Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amerique. J'y ferai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis qui me fera tenir quelques secours au Havre de Grace. Je ne suis embarrassé que pour me conduire jusques-là; & pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant tristement sa maitresse, quelque soulagement sur la route. Hé! bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras.

Voici

Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, sans que les Gardes s'en apperçussent; car je jugeois bien que s'ils lui sçavoient cette somme, ils lui vendroient plus chèrement leurs secours. Il me vint même à l'esprit de faire marché avec eux pour obtenir au jeune amant la liberté de parler continuellement à sa maîtresse jusqu'au Havre. Je fis signe au chef de s'aprocher & je lui en fis la proposition. Il en parût honteux malgré son effronterie. Ce n'est pas, Monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que nous refusions de le laisser parler à cette fille; mais il voudroit sans cesse être auprès d'elle, cela nous est incommode, il est bien juste qu'il paye pour l'incommodité. Voyons, donc, lui dis-je, ce qu'il faut vous donner pour vous empêcher de la sentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur le champ; Mais prenez garde, lui dis-je, qu'il
ne

ne vous échape quelque friponnerie ; car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme , afin qu'il puisse m'en informer , & comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta six Louis d'or. La bonne grace & la vive reconnoissance avec laquelle ce jeune homme me remercia , acheverent de me persuader qu'il étoit né quelque chose , & qu'il méritoit ma libéralité. Je dis quelques mots à sa maitresse avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce , & si charmante , que je ne pûs m'empêcher de faire en sortant mille réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes.

Etant retourné à ma solitude , je ne pûs être informé de la suite de cette aventure. Il se passa environ deux ans qui me la firent oublier tout-à-fait , jusqu'à ce que le hazard me fit renaître l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances. J'arrivois de Londres à Calais avec le Marquis de . . . mon Eleve. Nous logeâmes ,
si je

D U M A R Q U I S D E ***. 19

si je me souviens bien au Lyon d'or , où quelques raisons nous obligerent de passer le jour entier, & la nuit suivante. En marchant l'après midi dans les ruës , je crus appercevoir ce même jeune homme dont j'avois fait la rencontre à Passy. Il étoit en fort mauvais équipage , & plus pâle beaucoup que je ne l'avois vû la première fois. Il portoit sur le bras un vieux porte-manteau , ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant comme il avoit la physionomie trop belle & trop frappante pour n'être pas reconnu facilement , je le remis aussitôt. Il faut , dis-je au Marquis , que nous abordions ce jeune homme. Sa joye fut plus vive que toute expression lors qu'il m'eut remis à son tour. Ah ! Monsieur , s'écria-t-il en me baisant la main , je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnoissance. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit en deux mots qu'il arriroit par mer du Havre de Grace où il étoit révenu d'Amérique peu
aupar-

auparavant. Vous ne me paroissez pas fort bien en argent, lui dis-je, allez vous en au Lyon d'or où je suis logé. Je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet peu après, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune, & les circonstances de son voyage d'Amerique. Je lui fis mille caresses, & j'ordonnai dans l'auberge qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie. Mr., me dit-il, étant dans ma chambre, vous en usez si noblement avec moi que je me reprocherois comme une basse ingratitude d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous apprendre non seulement mes malheurs, & mes peines, mais encore mes desordres, & mes plus honteuses foibleffes. Je suis sûr qu'en me condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le Lecteur que j'écrivis son histoire presque aussitôt après l'avoir entendue, & qu'on

qu'on peut s'assurer par conséquent, que rien n'est plus exact & plus fidele que cette narration. Je dis fidele jusques dans la relation des réflexions & des sentimens que le jeune Aventurier exprimoit de la meilleure grace du monde. Voici donc son recit. Je n'y mêlerai jusqu'à la fin rien qui ne soit de lui.

J'avois dix-sept ans, & j'achevois mes études de Philosophie à Amiens où mes parens qui sont d'une des meilleurs maisons de P . . . m'avoient envoyé. Je menois une vie si sage & si réglée, que mes maitres me propofoient pour l'exemple du College. Ce n'est pas que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cette qualité; mais j'ai l'humeur naturellement douce & tranquille, je m'appliquois à l'étude par inclination, & l'on me comptoit pour des vertus ce qui n'étoit qu'une exemption de vices grossiers. Ma naissance, le succès de mes études, & quelques bonnes qualitez naturelles m'avoient fait connoître

tre

tre & estimer de tous les honnêtes gens de la ville. Je me tirai de mes exercices publics avec une approbation si générale, que Mr. l'Evêque qui y assistoit me proposa d'entrer dans l'état Ecclesiastique, cù je ne manquerois pas, disoit-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'ordre de Malte, auquel mes parens me destinoient. Ils me faisoient déjà porter la croix avec le nom de Chevalier Des Grioux. Les vacances arrivant, je me préparois à retourner chez mon père, qui m'avoit promis de m'envoyer bientôt à l'Académie. Tout mon regret en quittant Amiens, étoit d'y laisser un ami avec lequel j'avois toujours été tendrement uni. Il étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevez ensemble, mais le bien de sa maison étant des plus médiocres, il étoit obligé de prendre l'état Ecclesiastique, & il demeuroit à Amiens après moi, pour y faire les études qui conviennent à cette profession. Il avoit mille bonnes qualitez.

Vous

Vous le connoîtrez par les meilleures dans la fuite de mon histoire, & sur tout par un zèle & une générosité en amitié qui surpassent les exemples les plus célèbres de l'antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurois toujours été sage & heureux; si j'avois du moins profité de ses secours dans le précipice où mes passions m'ont entraîné, j'aurois sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune & de ma réputation: mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins que le chagrin de les voir inutiles, & quelquefois durement recompensez par un ingrat qui s'en offensoit, & qui les traitoit d'importunitez.

J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas! que ne le marquois-je un jour plutôt! J'aurois porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je pensois quitter cette ville étant à me promener avec mon ami, qui s'appelloit Tiberge. nous vîmes arriver le Coche d'Arras, & nous le suivîmes par curiosité jusqu'à l'auberge où ces voitures

tures descendent. Nous n'avions point d'autre dessein que de sçavoir de quelles personnes il étoit rempli. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt ; il n'en resta qu'une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour ; pendant qu'un homme d'un âge avancé qui paroissoit lui servir de conducteur s'empressoit pour faire tirer son équipage des paniers. Elle étoit si charmante, que moi, qui n'avois jamais pensé à la différence des sexes, & à qui il n'étoit peut-être jamais arrivé de regarder une fille pendant une minute, moi dis-je, dont tout le monde admiroit la sagesse & la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup, jusqu'au transport & à la folie. J'avois le défaut naturel d'être excessivement timide & facile à déconcerter, mais loin d'être arrêté alors par cette foiblesse, je m'avantai vers la maitresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçût le compliment honnête que je lui fis, sans paroître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens,

&

& si elle y avoit quelques personnes de connoissance. Elle me répondit ingenuëment qu'elle y étoit envoyée par ses parens pour être Religieuse. L'amour me rendoit déjà si éclairé depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes déurs. Je lui parlai d'une maniere qui lui fit comprendre mes sentimens, car elle étoit bien plus experimentée que moi; c'étoit malgré elle qu'on l'envoioit au Couvent, & pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'étoit déjà déclaré, & qui a causé dans la suite tous ses malheurs & les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parens par toutes les raisons que mon amour naissant & mon éloquence scholastique purent me suggerer. Elle n'affecta ni rigueur, ni dédain. Elle me dit après un moment de silence, qu'elle ne prévoyoit que trop qu'elle alloit être malheureuse, mais que c'étoit apparemment la volonté du Ciel, puis qu'il ne lui laissoit nul

moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée qui m'entraînoit à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'affurai que si elle vouloit faire quelque fond sur mon honneur, & sur la tendresse infinie quelle m'avoit déjà inspirée, j'emploirois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parens, & pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant depuis, d'où me venoit alors tant de hardiesse & de facilité à m'exprimer; mais on ne feroit pas une divinité de l'amour, s'il n'étoit accoutumé à operer des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma belle inconnuë sçavoit bien qu'on n'est point trompeur à mon âge. Elle me confessa que si je voyois quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétai que j'étois prêt à tout
entre

entreprendre ; mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir ; je m'en tenois à cette assurance générale qui ne pouvoit être d'un grand secours pour elle. Son vieil Argus étant venu pendant ce tems-là nous rejoindre , mes espérances alloient échouer ; si elle n'eût eû assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris à l'arrivée de son conducteur qu'elle m'appella son cousin, & que sans paroître deconcertée le moins du monde ; elle me dit que puisqu'elle étoit assez heureuse pour me rencontrer à Amiens , elle remettoit au lendemain son entrée dans le Couvent , afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse. Je lui proposai de se loger dans un cabaret , dont l'hôte qui s'étoit établi à Amiens, après avoir été longtems cocher de mon père , étoit devoüé entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même , tandis que le vieux Conducteur paroissoit un

peu murmurer, & que mon ami Tiberge, qui ne comprenoit rien à cette scene me suivoit sans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu notre entretien, s'étant promené dans la cour, pendant que je parlois d'amour à ma belle mairesse. Comme je redoutois sa sagesse je me dédis de lui sous prétexte d'une commission, dont je le priai de se charger; de sorte qu'étant arrivé à l'auberge, j'eus le plaisir d'entretenir seul dans une chambre la souveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étois moins enfant que je ne croïois l'être. Mon cœur s'ouvrit à mille sentimens de plaisir, dont je n'avois jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étois dans une espece de transport qui m'ôta pour quelque tems la liberté de la voix, & qui ne s'exprimoit que par mes yeux. Mademoiselle Manon Lescout, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommoit, parût fort satisfaite de cet effet de ses charmes, je crus appercevoir qu'elle

n'é-

n'étoit pas moins emuë que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvoit aimable, & qu'elle feroit ravie de m'avoir l'obligation de sa liberté. Elle voulut ſçavoir qui j'étois, & cette connoiſſance augmenta ſon affection; parce que n'étant point de qualité, quoique d'aſſez bonne naiſſance, elle ſe trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretenmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions nous ne trouvâmes point d'autre voye que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du Conduc-teur qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domeſtique. Nous réglames que je ferois préparer pendant la nuit une chaiſe de poſte, & que je viendrois de grand matin à l'auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions ſecrettement, & que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois environ cinquante écus qui étoient le fruit de mes petites épargnes;

elle en avoit à peu près le double. Nous nous imaginâmes comme des enfans sans expérience, que cette somme ne finiroit jamais, & nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres arrangements.

Après avoir soupé avec plus de satisfaction que je n'en ai jamais ressentie, je me retirai pour exécuter notre projet. Cela me fut d'autant plus facile qu'ayant eû dessein de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage étoit déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle, & à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui étoit le tems où les portes de la ville devoient être ouvertes. Mais je trouvai un obstacle, dont je ne me défiois point, & qui faillit à rompre entièrement mon dessein.

Tiberge, quoiqu'agé seulement de trois ans plus que moi, étoit un garçon d'un sens mûr, & d'une conduite fort réglée. Il m'aimoit avec une tendresse extraordinaire. La vûe d'une aussi jolie fille que

Ma-

Mademoiselle Manon , mon empressement à la conduire , & le soin que j'avois eû de me défaire de lui en l'éloignant , lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avoit ôsé revenir à l'auberge où il m'avoit laissé , de peur de m'offencer par son retour , mais il étoit allé m'attendre à mon logis , où je le trouvai en arrivant , quoiqu'il fût neuf heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'apperçut facilement de la contrainte où elle me mettoit. Je suis sûr , me dit-il , sans déguisement , que vous méditez quelque dessein que vous me voulez cacher ; je le vois à votre air. Je lui répondis assez brusquement que je n'étois pas obligé à lui rendre compte de tous mes desseins. Non , reprit-il , mais vous m'avez toujours traité en ami , & cette qualité suppose un peu de confiance , & d'ouverture. Il me pressa si fort & si longtems de lui découvrir mon secret , que n'ayant jamais eu de réserve avec lui , je lui fis l'entière confiance de ma passion. Il la

reçut avec une apparence de contentement qui me fit fremir. Je me repentis surtout de l'indiscrétion, avec laquelle je lui avois découvert le dessein de ma fuite. Il me dit, qu'il étoit trop parfaitement mon ami pour ne pas s'y opposer de tout son pouvoir; qu'il vouloit me représenter d'abord tout ce qu'il croïoit capable de m'en détourner, mais que si je ne renonçois pas ensuite à cette miserable résolution, il avertiroit des personnes qui pourroient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux qui dura plus d'un quart d'heure, & il finit en renouvelant la menace qu'il m'avoit faite de me dénoncer, si je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de sagesse, & de raison. J'étois au désespoir de m'être trahi si mal à propos. Cependant l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures, je fis attention que je ne lui avois pas découvert que mon dessein devoit s'exécuter le lendemain, & je résolus de le
trom-

tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai crû jusqu'à présent que vous étiez mon ami, & j'ai voulu vous éprouver par cette confiance. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé, mais pour ce qui régarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hazard. Venez me prendre demain à neuf heures, je vous fe ai voir s'il se peut ma maitresse, & vous jugerez si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul après mille protestations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, & m'étant rendu à l'auberge de Mademoiselle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à sa fenêtre, qui donnoit sur la rue; de sorte que m'ayant apperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortimes sans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage à emporter que son linge dont je me chargeai même. La chaise étoit en état de partir. Nous nous éloignâmes aussi-tôt de ville. Je rapporterai

dans la fuite qu'elle fut la conduite de Tiberge, lorsqu'il s'aperçût que je l'avois trompé; Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès, il le poussa, & combien je devrois verser de larmes, en songeant qu'elle en a été la récompense.

Nous nous hâtames tellement d'avancer que nous arrivâmes à St. Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval à côté de la chaise, ce qui ne nous avoit gueres permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux; mais lorsque nous nous vîmes si proche de Paris, c'est-à-dire, presque en sûreté; nous primes le tems de nous rafraichir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Mannon, elle scût me persuader qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous étions si peu reservez dans nos caresses que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos hôtes & nos Postillons nous régardoient avec admiration & je remarquois qu'ils étoient

étoient surpris de voir deux enfans de nôtre âge qui paroissoient s'aimer jusqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliez à St. Denis. Nous fraudâmes les droits de l'Eglise, & nous nous trouvâmes Epoux sans y avoir fait réflexion. Il est sûr que du naturel tendre & constant dont je suis, j'étois heureux pour toute ma vie, si Manon m'eût été fidèle. Plus je la connoissois, plus je découvrois en elle de nouvelles qualitez aimables. Son esprit, son cœur, sa douceur, & sa beauté formoient une chaîne si forte & si charmante que j'avois mis tout mon bonheur à n'en sortir jamais. Terrible changement ! Ce qui fait mon désespoir auroit pû faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes par cette même constance dont je devois attendre le plus doux de tous les sorts, & les plus parfaites recompenses de l'amour.

Nous primes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V . . . & pour mon malheur

auprès de la maison de Mr. B...
le célèbre Fermier général...
Trois semaines se passèrent, pendant
lesquelles j'avois été si occupé de
ma passion que j'avois peu songé à
ma famille, & au chagrin que mon
père avoit dû ressentir de mon ab-
sence. Cependant comme la bou-
che n'avoit nulle part à ma con-
duite, & que Manon se compor-
toit aussi avec beaucoup de rete-
nuë, la tranquillité où nous vi-
vions servit à me faire rappeler
peu à peu l'idée de mon devoir.
Je résolus de me reconcilier s'il
étoit possible avec mon père. Ma
maîtresse étoit si aimable que je
ne doutai point qu'elle ne pût lui
plaire si je trouvois moyen de lui
faire connoître sa sagesse, & son
mérite. En un mot, je me flattai
d'obtenir de lui la liberté de l'é-
pouser, ayant été desabusé de l'es-
perance de le pouvoir sans son
consentement. Je communiquai
ce projet à Manon, & je lui fis
entendre qu'outre les motifs de
l'amour, & du devoir, celui de la
nécessité pouvoit y entrer aussi pour
quel-

quelque chose , car nos fonds étoient extrêmement alterez , & je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inepuifables. Manon reçût froidement cette proposition. Cependant les difficultez qu'elle y opposa n'étant prises que de la tendresse même , & de la crainte de me perdre , si mon père n'entroit point dans notre dessein après avoir connu le lieu de notre retraite , je n'eus pas le moindre soupçon du coup cruel qu'on se préparoit à me porter. A l'objection de la nécessité , elle répondit qu'il nous restoit encore de quoi vivre quelques semaines , & qu'elle trouveroit après cela des ressources dans l'attention de quelques parens à qui elle écriroit en Province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres & si passionnées que moi qui ne vivois que dans elle , & qui n'avois pas la moindre défiance de son cœur , j'applaudis à toutes ses réponses & à toutes ses résolutions. Je lui avois laissé la disposition de notre bourse , & le soin de paier notre dé-

B 7 penſe

penſe ordinaire. Je m'apperçus peu après que notre table étoit mieux ſervie ; & qu'elle s'étoit donné quelques ajuſtemens d'un prix conſidérable. Comme je n'ignorois pas qu'il devoit nous reſter à peine douze ou quinze piſtoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria en riant d'être ſans embarras. Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle ; que je trouverois des reſſources, je l'aimois avec trop de ſimplicité pour m'allarmer facilement.

Un jour que j'étois forti l'après midi, & que je l'avois avertie que je ſerois dehors plus longtems qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour, on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions ſervis que par une petite fille qui étoit à peu près de notre âge. Etant venue m'ouvrir je lui demandai pourquoi elle avoit tardé ſi longtems ; Elle me répondit d'un air embarraſſé, qu'elle ne m'avoit point entendu frapper. Je n'avois frappé qu'une fois :

je

je lui dis ; mais si vous ne m'avez pas entendu , pourquoi êtes-vous donc venuë m'ouvrir ? Cette question la déconcerta tellement que n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre , elle se mit à pleurer , en m'assurant que ce n'étoit point sa faute , & que Madame lui avoit défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que Mr. de B . . . fût sorti par l'autre escalier qui répondoit au cabinet. Je demurai si confus que je n'eus point là force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre sous prétexte d'une affaire , & j'ordonnai à cet enfant de dire à sa maitresse que je retournerois dans le moment , & de ne pas faire connoître qu'elle m'eût parlé de Mr. B . . .

Ma consternation fut si grande que je verfois des larmes en descendant l'escalier ; sans sçavoir encore de quel sentiment elles partoient. J'entrai dans le premier caffè ; & m'y étant assis auprès d'une table , j'appuyai la tête sur les deux mains , pour y développer

ce qui se passoit dans mon cœur. Je n'osois rappeler ce que je venois d'entendre. Je voulois le considerer comme une illusion, & je fus prêt deux ou trois fois de retourner au logis, sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paroissoit si impossible que Manon pût me trahir, que je craignois de lui faire injure en la soubçonnant. Je l'adorois, cela étoit sûr; je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour, que je n'en avois reçu d'elle; pourquoi l'aurois-je accusée d'être moins sincere & moins constante que moi? quelle raison auroit-elle eu de me tromper! Il n'y avoit que trois heures qu'elle m'avoit accablé de ses plus tendres caresses, & qu'elle avoit reçu les miennes avec transport; je ne connoissois pas mieux mon cœur que le sien. Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sçait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas-là un sujet de me hair.

Ce-

Cependant j'étois embarrassé à expliquer la visite & la sortie furtive de Mr. B . . . Je rappellois aussi les petites acquisitions de Manon, qui me sembloient surpasser nos richesses présentes. Cela paroïssoit sentir les liberalitez d'un nouvel amant. Et cette confiance qu'elle m'avoit marquée pour des ressources qui m'étoient inconnues; j'avois peine à donner à tout cela un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitoit. D'un autre côté, je ne l'avois presque pas perdue de vûe, depuis que nous étions à Paris: occupations, promenades, divertissemens, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre; mon Dieu! un instant de séparation nous auroit causé sûrement trop de peine. Il falloit nous dire sans cesse que nous nous aimions, nous serions morts d'inquietude sans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer presque un seul moment, où Manon eût pû s'occuper d'un autre que de moi. A la fin je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystere. Mr. B. . .
di-

disois-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires, & qui a de grandes relations; les parens de Manon se sont sans doute servis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déjà reçu de lui, & il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait un jeu de me le cacher pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé si j'étois rentré à mon ordinaire au lieu de venir m'affliger ici. Elle ne me le cachera pas du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur le champ au logis. J'embrassai tendrement Manon à mon ordinaire. Elle me reçût fort bien. J'étois tenté d'abord de découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines; je me rétinis dans l'esperance qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir en m'apprenant tout ce qui s'étoit passé. On
nous

nous servit à souper. Je me mis à table avec un air fort gai ; mais à la lumière de la chandelle qui étoit entre nous deux ; je crus apercevoir de la tristesse sur le visage, & dans les yeux de ma chère maitresse. Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachoient sur moi, d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler si c'étoit de l'amour, ou de la compassion ; quoiqu'il me parût que c'étoit un sentiment doux & languissant. Je la regardai avec la même attention ; & peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions, ni à parler ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ses beaux yeux : perfides larmes ! ah Dieux ! m'écriai-je, vous pleurez ma chère Manon : vous êtes affligée jusqu'à pleurer, & vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quelques soupirs, qui augmentèrent mon inquiétude. Je me
levai

levai en tremblant. Je la conjurai avec tous les empressements de l'amour de me découvrir le sujet de ses pleurs ; j'en versai moi-même, en essuïant les siennes ; j'étois plus mort que vif. Un barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur, & de ma crainte. Dans le tems que j'étois ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes qui montoient l'escalier. On frappa doucement à notre porte. Manon me donna un baiser, & s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, dont elle ferma la porte après elle. Je me figurai qu'étant un peu en desordre, elle vouloit se cacher aux yeux des étrangers qui avoient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert que je me vis saisir par trois hommes que je reconnus aussi-tôt pour les laquais de mon père. Ils ne me firent point de violence ; mais deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras, le troisieme visita mes poches dont il tira un petit couteau qui étoit le
seul

feul fer que j'eusse sur moi. Ils me demanderent pardon de la nécessité où ils étoient de me manquer ainsi de respect, & ils me dirent naturellement qu'ils agissoient par l'ordre de mon père, & que mon frere aîné m'attendoit en bas dans un carrosse. J'étois si troublé que je me laissai conduire sans résister & sans répondre. Mon frere étoit effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse auprès de lui, & le cocher qui avoit ses ordres nous conduisit à grand train jusqu'à St. Denis. Mon frere m'embrassa tendrement; mais il ne me parla point; de sorte que j'eus tout le loisir dont j'avois besoin pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité que je ne vois pas de jour à la moindre conjecture. J'étois trahi cruellement? mais par qui? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit. Traître! disois-je, c'est fait de ta vie, si mes soupçons se trouvent justes. Cependant je fis réflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure, & qu'on ne pouvoit par

conséquent l'avoir appris de lui. Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osoit se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire dont je l'avois vüe comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avoit donné en se retirant, me paroissoient bien un énigme; mais je me sentoient porté à l'expliquer comme un pressentiment de notre malheur commun, & dans le tems que je me désespérois de l'accident qui m'arrachoit à elle, j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi. Le résultat de ma méditation fut de me persuader que j'avois été apperçû dans les ruës de Paris par quelques personnes de connoissance, qui en avoient donné avis à mon père. Cette pensée me consola. Je comptois d'en être quitte pour des reproches ou pour quelques mauvais traitemens qu'il me faudroit effuier de l'autorité paternelle. Je résolus de les souffrir avec patience, & de promettre tout ce qu'on exigeroit de moi, pour me faciliter l'occasion de
re-

réturner plus promptement à Paris & d'aller rendre la vie & la joye à ma chere Manon.

Nous arrivâmes en peu de tems à St. Denis. Mon frere surpris de mon silence, s'imagina qu'il étoit un effet de ma crainte. Il entreprit de me consoler en m'assurant que je n'avois rien à apprehender de la severité de mon père, pourvû que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir, & à mériter l'affection qu'il avoit pour moi. Il me fit passer la nuit à St. Denis, avec la précaution de faire coucher les trois laquais dans ma chambre. Ce qui me causa une peine sensible fut de me voir dans le même cabaret où je m'étois arrêté avec Manon en venant d'Amiens à Paris. L'hôte, & les domestiques me reconnurent & devinerent en même tems la verité de mon histoire. J'entendis dire à l'hôte. Ha, c'est ce joli Monsieur qui passoit il y a un mois avec une petite Demoiselle qu'il aimoit si fort. Mon Dieu! quelle étoit charmante! les pauvres enfans comme ils se baisoient

soient ! Pardi , c'est dommage qu'on les ait séparés. Je faisois semblant de ne rien entendre , & je me laissois voir le moins qu'il m'étoit possible. Mon frere avoit à S. Denis une chaise à deux , dans laquelle nous partimes de grand matin , & nous nous rendimes chez nous le lendemain. Il vit mon père avant moi pour le prévenir en ma faveur , en lui apprenant avec quelle douceur je m'étois laissé conduire ; de sorte que j'en fus reçu moins durement que je n'avois compté. Il se contenta de me faire quelques reproches généraux sur la faute que j'avois commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardoit ma maitresse , il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver , en me livrant à une inconnue ; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence ; mais qu'il esperoit que cette petite aventure me rendroit plus sage. Je ne pris ces paroles que dans le sens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon père de la bonté qu'il

qu'il avoit de me pardonner, & je lui promis de prendre une conduite plus soumise, & plus réglée. Je triomphois au fond de cœur, car de la maniere dont les choses s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit. On se mit à la table pour souper; on me raila sur ma conquête d'Amiens & sur ma fuite avec cette fidelle maitresse. Je reçus les coups de bonne grace. J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupoit continuellement le cœur. Mais quelques mots lâchez par mon père me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de perfidie, & de service intéressé rendu par Mr. B . . . Je demeurai interdit en lui entendant prononcer ce nom, & je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frere pour lui demander s'il ne m'avoit pas raconté toute l'histoire. Mon frere lui répondit, que je lui avois parû si tranquille sur la route,

qu'il n'avoit pas crû que j'eusse besoin de ce remede pour me guerir de ma folie. Je remarquai que mon père balançoit s'il acheveroit de s'expliquer. Je l'en suppliai instamment qu'il me satisfît, ou plutôt qu'il m'affassina cruellement par le plus horrible de tous les recits.

Il me demanda d'abord si j'avois toujours eu la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maitresse. Je lui dis hardiment que j'en étois si sûr, que rien ne pouvoit m'en donner la moindre défiance. Ha ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent. Tu es une jolie duppe, & j'aime à te voir dans ces sentimens-là. C'est un grand dommage, mon pauvre Chevalier, de te faire entrer dans l'Ordre de Malte, puisque tu as tant de disposition à faire un malade patient & commode. Il ajouta mille railleries de cette force sur ce qu'il appelloit ma sottise & ma crédulité. Enfin comme je demeurois dans le silence, il continua à me dire que suivant le ca

DU MARQUIS DE ***. 51

cul qu'il pouvoit faire du tems depuis mon départ d'Amiens, Ma. non m'avoit aimé environ douze jours ; car ajoûta-t-il, je sçais que tu partis d'Amiens le 28. de l'autre mois ; nous sommes au 29. du présent ; il y en a onze que Mr. B . . . m'a écrit ; je suppose qu'il lui en a fallû huit pour lier une parfaite amitié avec ta maitresse ; ainsi qui ôte onze & huit de trente un jours qu'il y a depuis le vingt-huit d'un mois juiqu'au 29. de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. Là-dessus les éclats de rire recommencerent. J'écou- tois tout avec un saiffement de cœur, auquel j'apprehendois de ne pouvoir résister jusqu'à la fin de cette triste comedie. Tu sçau- ras donc, reprit mon père, puis- que tu l'ignores, que Mr. B . . . , a gagné le cœur de ta Princeffe ; car il se moque de moi de préten- dre me persuader que c'est par un zèle defintereffé pour mon service qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne suis pas connu,

qu'il faut attendre des sentimens nobles. Il a appris d'elle que tu es mon fils ; & pour se délivrer de ta importunitez , il ma écrit le lieu de ta demeure & le desordre où tu vivois , en me faisant entendre qu'il falloit main forte pour s'assûrer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet , & c'est par sa direction & celle de ta maitresse même , que ton frere a trouvé le moment de te prendre sans verd. Félicite toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sçais vaincre assez rapidement Chevalier , mais tu n'as sçais pas conserver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus longtems un discours dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table , & je n'avois pas fait quatre pas pour sortir de la salle que je tombai sur le plancher sans sentiment & sans connoissance. On me les rappella par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de larmes de pleurs , & la bouche pour proférer

DU MARQUIS DE ***. 53

ferer les plaintes les plus tristes , & les plus touchantes. Mon père , qui m'a toujours aimé tendrement , s'emploia avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutois , mais sans l'entendre. Je me jettai à ses genoux , je le conjurai en joignant les mains de me laisser retourner à Paris pour aller poignarder B Non disois-je , il n'a pas gagné le cœur de Manon , il lui a fait violence , il l'a séduite par un charme ou un poison , il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime , ne le sçai-je pas bien ? il l'aura menacée le poignard à la main pour la contraindre à m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une si charmante maitresse ! O Dieux ! Dieux ! seroit-il possible que Manon m'eût trahi & qu'elle eût cessé de m'aimer ! Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris , & que je me levois même à tous momens pour cela , mon père vit bien que dans le transport où j'étois , rien ne seroit capable de m'arrêter. Il me conduisit dans une

chambre haute où il laissa deux domestiques avec moi pour me garder à vûë. Je ne me possédois point. J'aurois donné mille vies pour être seulement un quart d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré si ouvertement, on ne me permettroit pas aisément de sortir de ma chambre. Je mesurai des yeux la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle possibilité de m'échaper par là, je m'adressai doucement à mes deux domestiques. Je m'engageai par mille sermens à faire un jour leur fortune, s'ils vouloient consentir à mon évafion. Je les pressai, je les caressai, je les menaçai; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute esperance. Je résolus de mourir, & je me jettai sur un lit avec le dessein de ne le quitter qu'avec la vie. Je passai la nuit & le jour suivant dans cette situation. Je refusai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon père vint me voir l'après-midi. Il eût la bonté de flâter mes peines par les plus douces consolations. Il
m'or-

m'ordonna si absolument de manger quelque chose, que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se passerent pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence & pour lui obéir. Il continuoit toujours à m'apporter les raisons qui pouvoient me ramener au bon sens, & m'inspirer du mépris pour l'infidelle Manon. Il est certain que je ne l'estimois plus; comment aurois-je estimé la plus volage & la plus perfide de toutes les créatures? mais son image, ses traits charmans que je portois au fond du cœur, y subsistoient toujours. Je me sentoient bien. Je puis mourir, disois-je, je le devrois même après tant de honte & de douleur, mais je souffrirois mille morts sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon père étoit surpris de me voir toujours si fortement touché. Il me connoissoit des principes d'honneur, & ne pouvant douter que sa trahison ne me la fit mépriser, il s'imagina que ma constance venoit moins de cette passion en

particulier que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée, que ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier, me dit-il, j'ai eû dessein jusqu'à présent de te faire porter la croix de Malte; mais je vois que tes inclinations ne sont point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Explique-moi naturellement ce que tu penses là-dessus. Je lui répondis que je ne mettois plus de distinction entre les femmes, & qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les détestois toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon père en souriant, qui ressemblera à Mannon, & qui sera plus fidele. Ah! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est-elle qu'il faut me rendre. Soyez sûr, mon cher père, qu'elle ne m'a point trahi, elle n'est pas capable d'une telle lâcheté. C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle, & moi.

moi. Si vous sçaviez combien elle est tendre & sincere, si vous la connoissiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, répartit mon père. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle? C'est elle-même qui vous a livré à votre frere. Vous devriez oublier jusqu'à son nom, & profiter si vous êtes sage de l'indulgence que j'ai pour vous. Je reconnoissois trop clairement qu'il avoit raison. C'étoit un mouvement involontaire qui me faisoit prendre ainsi le parti de mon infidelle? Helas! repris-je, après un moment de silence, il n'est que trop vrai que je suis le malheureux objet de la plus noire de toutes les perfides. Oui? continuai-je, en versant des larmes de dépit, je vois bien que je ne suis qu'un enfant. Ma credulité ne leur coûtoit guères à tromper. Mais je sçais bien ce que j'ai à faire pour me venger. Mon père voulut sçavoir quel étoit mon dessein. J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai le feu

à la maison de B . . . & je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. Cet emportement fit rire mon père, & ne servit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma prison.

J'y passai six mois tous entiers, pendant le premier desquels il y eut peu de changement dans mes dispositions. Tous mes sentimens n'étoient qu'une alternative perpétuelle de haine, & d'amour, d'espérance ou de désespoir, selon l'idée sous laquelle Manon s'offroit à mon esprit. Tantôt je ne considérois en elle que la plus aimable de toutes les filles, & je languissois du désir de la revoir; tantôt je n'y appercevois qu'une lâche & perfide maitresse & je faisois mille sermens de ne la chercher que pour la punir. On me donna des livres qui servirent à rendre un peu de tranquillité à mon ame. Je relus tous mes Auteurs. J'acquis de nouvelles connoissances. Je pris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelque utilité, il me fut dans la suite. Les lumieres
que

que je devois à l'amour me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace & de Virgile qui m'avoient parus obscurs auparavant. Je fis un commentaire amoureux sur le quatrième livre de l'Eneïde ; je le destine à voir le jour, & je me flâte que le public en fera satisfait. Hélas ! disois-je, en le faisant, c'étoit un cœur comme le mien qu'il falloit à la fidelle Didon. Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avois point encore eû de preuves de son affection, qui eussent pû me la faire regarder autrement que comme une simple amitié de College, telle qu'elle se forme entre des jeunes gens qui sont à peu près du même âge. Je le trouvai si changé, & si formé depuis cinq ou six mois que j'avois passés sans le voir, que sa figure & le ton de son discours m'inspira quelque respect. Il me parla en conseiller sage, plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étois tombé. Il me

félicita de ma guérison qu'il croyoit avancée, & il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement. Il s'en apperçût. Mon cher Chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, & dont je ne me sois convaincu par un sérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté; mais le Ciel m'avoit donné en même tems du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une & de l'autre & je n'ai pas tardé longtems à en découvrir les différences. Le secours du Ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris qui n'a point son égal. Dévineriez-vous ce qui m'y retient, ajoûtait-il, & ce qui m'empêche de courir à la solitude! C'est uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connois l'excellence de votre cœur & de votre esprit; Il n'y a rien de bon dont vous ne puissiez vous rendre capable. Le poison du plaisir

DU MARQUIS DE ***. 61

plaisir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu ! Votre fuite d'Amiens m'a causé tant de douleur que je n'ai pas goûté depuis un seul moment de satisfaction. Jugez en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être apperçû que je l'avois trompé, & que j'étois parti avec ma maitresse, il étoit monté à cheval pour me suivre ; mais qu'ayant sur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été impossible de me rejoindre : qu'il étoit arrivé néanmoins à St. Denis une demie-heure avant mon départ ; qu'étant bien certain que je me ferois arrêté à Paris, il y avoit passé six semaines à me chercher inutilement ; qu'il alloit dans tous les lieux où il y avoit apparence qu'il pourroit me trouver, & qu'un jour enfin il avoit reconnu ma maitresse à la Comedie ; qu'elle y étoit dans une parure si éclatante, qu'il s'étoit imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel amant ; qu'il avoit suivi son carosse jusqu'à sa maison, &

C 7

qu'il

qu'il avoit appris d'un domestique qu'elle étoit entretenue par les liberalitez de Mr. B Je ne m'arrêtai point là. J'y retournai le lendemain pour apprendre d'elle-même ce que vous étiez devenu : elle me quitta brusquement lorsqu'elle m'eut entendu parler de vous, & je fus obligé de revenir en Province sans autre éclaircissement. J'y ai appris votre aventure & la consternation extrême qu'elle vous a causée ; je n'ai pas voulu vous voir que je ne fusse assuré de vous trouver plus tranquille.

Vous avez donc vû Manon, lui répondis-je, en soupirant ? Helas vous êtes plus heureux que moi, qui suis condamné à ne la revoir jamais. Il me fit des reproches de ce soupir qui marquoit encore de la foiblesse pour elle. Il me flatta si adroitement sur la bonté de mon caractère, & sur mes inclinations, qu'il me fit naître dès cette première visite une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle, pour entrer dans l'Etat Ecclésiastique. Je goûtai
tel-

tellement cette idée, que lorsque je me trouvai seul je ne m'occupai point d'autre chose. Je me rappelai les discours de Mr. l'Évêque d'Amiens qui m'avoit donné le même conseil, & les présages heureux qu'il avoit formez en ma faveur, s'il m'arrivoit d'embrasser ce parti-là. La piété se mêla aussi dans mes considérations. Je menerai une vie simple & chrétienne, disois-je, je m'occuperai de l'étude & de la religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'amour. Je mépriseraï ce que le commun des hommes admire; & comme je sens assez que mon cœur ne desirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes que de desirs. Je formai là-dessus par avance un système de vie paisible & solitaire. J'y faisois entrer une maison écartée, avec un petit bois & un ruisseau d'eau pure au bout du jardin; une Bibliothèque composée de Livres choisis; un petit nombre d'amis vertueux & de bon sens, une table propre, mais frugale & modérée.

derée. J'y joignois un commerce de lettres avec un ami qui demeureroit à Paris, & qui m'informerait des nouvelles publiques; moins pour satisfaire ma curiosité que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. Ne serai-je pas heureux? ajoûtois-je; toutes mes prétentions ne seront-elles pas remplies? Il est certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclinations; mais à la fin d'un si sage arrangement, je sentoiss que mon cœur attendoit encore quelque chose, & que pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude, il y auroit fallû être avec Manon.

Cependant Tiberge continuant de me rendre de fréquentes visites, dans le dessein qu'il m'avoit inspiré, je pris occasion d'en faire l'ouverture à mon père. Il me déclara que ses intentions étoient de laisser ses enfans libres dans le choix de leur condition, & que de quelque maniere que je voulusse disposer de moi, il ne se reservoit que le droit de m'aider de ses conseils.

D U M A R Q U I S D E ***. 65

seils. Il m'en donna de forts sages, qui tendoient moins à me dégoûter de mon projet qu'à me le faire embrasser avec connoissance. Le renouvellement de l'année Scolastique s'aprochoit. Je convins avec Tiberge de nous mettre ensemble au Seminaire de St. Sulpice; lui pour achever ses études de Théologie, & moi pour commencer les miennes. Son mérite qui étoit connu de l'Evêque du Diocèse lui fit obtenir de ce Prélat un benefice considerable avant notre départ.

Mon père me croiant tout-à-fait révenu de ma passion, ne fit nulle difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit Ecclesiastique prit la place de la Croix de Malte & le nom d'Abbé Des Grioux celle de Chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application que je fis des progres extraordinaires en peu de mois. J'y emploiois une partie de la nuit, & je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation devint telle qu'on me félicitoit déjà sur
les

les dignitez que je ne pouvois manquer d'obtenir, & sans l'avoir sollicité, mon nom fut couché sur la feuille des benefices. La piété n'étoit pas plus négligée ! J'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme son ouvrage, & je l'ai vû plusieurs fois répandre des larmes en s'applaudissant de ce qu'il appelloit ma conversion. Que les résolutions humaines soient sujettes à changer, c'est ce qui ne m'a jamais causé d'étonnement ; une passion les fait naître, une autre passion peut les détruire ; mais quand je pense à la sainteté de celles qui m'avoient conduit à St. Sulpice, & à la joie intérieure que le ciel m'y faisoit goûter en les exécutant ; je suis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pû les rompre. S'il est vrai que les secours celestes sont à tous momens d'une force égale à celle des passions, qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant l'on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir, sans se trou-

trouver capable de la moindre résistance, & sans ressentir le moindre rémord. Je me croiois délivré absolument des foibleffes de l'amour. Il me sembloit que j'aurois préféré la lecture d'une page de St. Augustin, ou un quart d'heure de méditation chrétienne à tous les plaisirs des sens, je dis même à ceux qui m'auroient été offerts par Manon: cependant un instant malheureux me fit retomber dans le précipice, & ma chute fût d'autant plus irréparable, que me retrouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étois sorti, les nouveaux desordres où je tombai me porterent bien plus loin vers le fond de l'abîme.

J'avois passé près d'un an à Paris sans m'informer des affaires de Manon. Il m'en avoit d'abord coûté beaucoup pour me faire violence là dessus; mais les conseils toujours présens de Tiberge, & mes propres réflexions m'avoient fait obtenir cette victoire. Les derniers mois s'étoient écoulés si

tran-

tranquillement, que je me croïois sur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide créature. Le tems arriva auquel je devois soutenir un exercice public dans l'école de Théologie, je fis prier plusieurs personnes de considération de m'honorer de leur présence. Mon nom fut ainsi répandu dans tous les quartiers de Paris. Il alla jusqu'aux oreilles de mon infidelle. Elle ne le reconnût pas avec certitude sous le déguisement d'Abbé ; mais un reste de curiosité, ou bien quelque repentir de m'avoir trahi, je n'ai jamais pû démêler lequel de ces deux sentimens, lui fit prendre intérêt à un nom si semblable au mien ; elle vint en Sorbonne avec quelques autres Dames. Elle assista à mon exercice, & sans doute qu'elle n'eut nulle peine à me remettre. Je n'eus pas la moindre connoissance de cette visite. On sçait qu'il y a dans ces lieux des cabinets particuliers pour les Dames, où elles sont cachées derriere une jaloufie. Je réournai à St. Sulpice,

ce, couvert de gloire & chargé de complimens. Il étoit six heures du soir. On vint m'avertir un moment après mon retour qu'une Dame demandoit à me voir. J'allai au parloir sur le champ. Dieux ! quelle apparition surprenante ? j'y trouvai Manon. C'étoit elle ; mais plus aimable & plus brillante que je ne l'avois jamais vûë. Elle étoit dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpasseoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air si fin, si doux, si engageant ! l'air de l'amour même. Toute sa figure me parût un enchantement.

Je demeurai interdit à sa vûë, & ne pouvant conjecturer quel étoit le dessein de cette visite, j'attendois les yeux baissés & avec tremblement qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque tems égal au mien ; mais voyant que mon silence continuoit, elle mit la main devant ses yeux pour cacher quelques larmes, elle me dit d'un ton timide qu'elle confessoit que son infidélité méritoit ma haine, mais que s'il étoit vrai que
j'eusse

j'eusse jamais eû quelque tendresse pour elle , il y avoit eu aussi bien de la dureté à laisser passer deux ans sans prendre soin de m'informer d'elle , & qu'il y en avoit bien encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma présence sans lui dire une parole. Le desordre de mon ame en entendant ce discours ne sçauroit être exprimé. Elle s'affit , je demeurai debout , le corps à demi tourné , n'osant l'envifager directement. Je commençai plusieurs fois une réponse , que je n'eus pas la force d'achever. Enfin , je fis un effort pour m'écrier douloureusement ; Perfide Manon ! ah ! perfide ! perfide ! Elle me repeta en pleurant à chaudes larmes , qu'elle ne prétendoit point justifier sa perfidie. Que prétendez - vous donc , m'écriai-je encore ? Je pretens mourir , répondit-elle , si vous ne me rendez votre cœur , sans lequel il est impossible que je vive. Demande donc ma vie , infidelle ! repris-je , en versant moi-même des pleurs , que je m'efforçai en vain de retenir , demande ma vie
qui

qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier ; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. A peine eus-je achevé ces derniers mots qu'elle se leva avec transport pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appella par tous les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel passage en effet de la situation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je sentojs renaître. J'en étois épouvanté. Je frémissois comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée : On se croit transporté dans un nouvel ordre de choses. On y est saisi d'une horreur secrète, dont on ne se remet qu'après avoir considéré longtems tous les environs.

Nous nous affimes l'un auprès de l'autre. Je pris ses mains dans les miennes. Ah ! Manon, lui dis-je, en la regardant d'un œil triste, je ne m'étois pas attendu à la noire
tra-

trahison dont vous avez païé mon amour. Il vous étoit bien facile de tromper un cœur, dont vous étiez la souveraine absolüe, & qui mettoit sa félicité à vous plaire & vous obéir. Ditez moi maintenant si vous en avez trouvé d'aussi tendres & d'aussi soumis. Non, non, la nature n'en fait guéres de la même trempe que le mien. Dites-moi, du moins si vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté qui vous ramene aujourd'hui pour le consoler. Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais, mais au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous, belle Manon, dites moi si vous serez, plus fidelle. Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir, & elle s'engagea à la fidélité par tant de protestations & de sermens qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chere Manon ! lui dis-je, avec un mélange profane d'expressions amoureuses & Théologiques, Tu es trop adorable pour une créature. Je me
fens

sens le cœur emporté par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté à St. Sulpice est une Chimere. Je vais perdre ma fortune, & ma réputation pour toi, je le prévois bien, je lis ma destinée dans tes beaux yeux; mais de quelles pertes ne serois-je pas consolé par ton amour? Les faveurs de la fortune ne me touchent point, la gloire me paroît une fumée, tous mes projets de vie Ecclésiastique étoient de folles imaginations, enfin tous les biens différens de ceux que j'espère avec toi sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sçauroient tenir un moment dans mon cœur contre un seul de tes regards. En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes, je voulus être informé de quelle maniere elle s'étoit laissée séduire par B . . Elle m'apprit que l'ayant vûë à sa fenêtre, il étoit devenu passionné pour elle; qu'il avoit fait sa déclaration en Fermier Général, c'est-à-dire, en lui marquant dans une lettre que le paiement seroit

proportionné aux faveurs ; qu'elle avoit capitulé d'abord , mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable , qui pût servir à nous faire vivre commodément ; mais qu'il l'avoit éblouie par de si magnifiques promesses qu'elle s'étoit laissée ébranler peu à peu ; que je devois juger pourtant de ses remords par la douleur dont elle m'avoit laissé voir des témoignages la veille de notre séparation. Que malgré l'opulence dans laquelle il l'avoit entretenuë elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui , non seulement parce qu'elle n'y trouvoit point me dit-elle, la délicatesse de mes sentimens, & l'agrément de mes manieres ; mais parce qu'au milieu même des plaisirs qu'il lui procuroit sans cesse , elle portoit au fond du cœur le souvenir de mon amour , & le remord de son infidélité. Elle me parla de Tiberge & de la confusion extrême que sa visite lui avoit causée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle , m'auroit moins émû le sang. Je lui tournai le dos sans pou-

pouvoir soutenir un moment sa présence. Elle continua de me raconter par quels moiens elle avoit été instruite de mon séjour à Paris, du changement de ma condition, de mes exercices de Sorbonne. Elle m'assura qu'elle avoit été si agitée pendant la dispute, qu'elle avoit eû beaucoup de peine, non seulement à retenir ses larmes, mais ses gémissemens mêmes & ses cris, qui avoient été plus d'une fois sur le point d'éclater. Enfin elle me dit qu'elle étoit sortie de ce lieu la dernière pour cacher son desordre; & que ne suivant que le mouvement de son cœur, & l'impetuosité de ses desirs, elle étoit venuë droit au Seminaire avec la résolution d'y mourir, si elle ne me trouvoit pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un barbare qu'un repentir si vif & si tendre n'auroit pas touché! pour moi j'avouë que j'aurois sacrifié pour Manon tous les Evêchez du monde Chrétien. Je lui demandai quel nouvel ordre, elle jugeoit à propos de met-

tre dans nos affaires. Elle me dit qu'il falloit sur le champ sortir du Seminaire, & remettre à nous arranger dans un lieu plus assuré. Je consentis à toutes ses volontez sans replique: Elle entra dans son carosse pour aller m'attendre au coin de la ruë. Je m'échapai un moment après sans être apperçû du portier; je montai avec elle. Nous passâmes à la fripperie. Je répris les galons & l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étois sans un sou, & dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma sortie de St. Sulpice, elle n'avoit pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre pour y prendre mon argent. Mon trésor d'ailleurs étoit mediocre, & elle étoit assez riche des liberalitez de B . . . pour mépriser si peu de chose. Nous conferâmes chez le fripier même sur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valloir davantage le sacrifice qu'elle me faisoit de B . . . elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laisser ses
meu

meubles , me dit-elle , ils sont à lui ; mais j'emporterai comme de justice les bijoux & environ soixante mille francs que j'ai tirez de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi , ajouta-t-elle , ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris , en prenant une maison commode où nous vivrons heureusement ensemble. Je lui représentai que s'il n'y avoit point de péril pour elle , il y en avoit beaucoup pour moi qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu , & qui serois continuellement exposé au malheur que j'avois déjà essuyé. Elle me laissa entendre qu'elle auroit du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner , qu'il n'y avoit point de hazards que je ne méprisasse pour lui plaire : cependant nous trouvâmes un milieu raisonnable , qui fut de louer une maison dans quelque village aux environs de Paris , d'où il nous seroit aisé d'aller à la ville , lorsque le plaisir ou le besoin nous y appelleroit. Nous choisîmes Chaillot qui n'en

est pas éloigné. Manon retourna sur le champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du Jardin des Thuilleries. Elle revint une heure après dans un carosse de loüage avec une fille qui la servoit, & quelques malles où ses habits & tout ce qu'elle avoit de précieux étoit renfermé.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la première nuit à l'auberge, pour nous donner le tems de chercher une maison, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes dès le lendemain un de notre goût. Mon bonheur me parût alors établi d'une maniere inébranlable. Manon étoit la douceur, & la complaisance même. Elle avoit pour moi des attentions si délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines passées. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante-mille francs qui faisoient le fond de nos richesses n'étoient pas

pas une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas disposés d'ailleurs à resserrer trop notre dépense. La première vertu de Manon, non plus que la mienne, n'étoit pas l'économie. Voici le plan que je lui proposai. Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y menerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense sera pour l'entretien d'un carrosse, & pour les spectacles & les plaisirs de Paris. Nous nous réglerons; Vous aimez l'opéra, nous y irons trois fois la semaine. Pour le jeu nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne passeront jamais dix pistoles. Il est impossible que dans l'espace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille; mon père est âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, & nous ferons alors au-dessus de toutes nos autres craintes. Cet arrange-

ment n'eût pas été la plus folle action de ma vie, si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir constamment. Mais nos résolutions ne durèrent guères plus d'un mois. Manon étoit passionnée pour le plaisir. Je l'étois pour elle. Il nous naissoit à tous momens de nouvelles occasions de dépense, & loin de regretter les sommes qu'elle emploïoit quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croïois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à Charge. L'hyver approchoit, tout le monde retournoit à ville, la campagne devenoit deserte. Elle me proposa de reprendre une maison à Paris, je n'y consentis point; mais pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, & que nous y passerions la nuit, lorsqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'assemblée, où nous allions plusieurs fois la semaine; car l'incommodité de revenir si tard à

Chaillot

Chaillet étoit le prétexte qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainsi deux logemens l'un à la ville & l'autre à la campagne. Ce changement mit bientôt le dernier desordre dans nos affaires, en faisant naître deux aventures qui causerent notre ruine.

Manon avoit un frere qui étoit Garde du corps. Il se trouva malheureusement logé à Paris dans la même rue que nous. Il reconnût sa sœur, en la voiant le matin à sa fenêtré. Il accourût aussitôt chez nous. C'étoit un homme brutal, & sans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre, en jurant horriblement; & comme il sçavoit une partie des aventures de sa sœur, il l'accabla d'injures, & de reproches. J'étois sorti un moment auparavant; ce qui fut sans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étois rien moins que disposé à souffrir une insulte. Je ne retournai au logis qu'après son départ. La tristesse de Manon me fit juger qu'il s'étoit passé quel-

que chose d'extraordinaire. Elle me raconta la scene fâcheuse qu'elle venoit d'effuyer & les menaces brutales de son frere. J'en eus tant de ressentiment, que j'eusse couru sur le champ à la vengeance, si elle ne m'eût arrêté par ses larmes. Pendant que je m'entretenois avec elle de cette aventure, le Garde du corps rentra dans la chambre où nous étions, sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçu aussi civilement que je fis, si je l'eusse connu; mais nous aiant salué d'un air riant, il eut le tems de dire à Manon qu'il venoit lui faire des excuses de son emportement, qu'il la croïoit dans le desordre, & que cette opinion avoit allumé sa colere; mais que s'étant informé qui j'étois d'un de nos domestiques, il avoit appris de moi des choses si avantageuses, qu'elles lui faisoient désirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information qui lui venoit d'un de mes laquais, eût quelque chose de bizarre & de choquant, je reçus son compliment avec hon-

honnêteté. Je crûs faire plaisir à Manon. Elle paroissoit charmée de le voir porté à se reconcilier. Nous le retinmes à dîner. Il se rendit en peu de momens si familier, que nous aiant entendu parler de notre retour à Chaillot, il voulût absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carosse. Ce fut une prise de possession; car il s'accoutuma à nous voir avec tant de plaisir, qu'il fit bientôt sa maison de la notre, & qu'il se rendit le maitre en quelque sorte de tout ce qui nous appartenoit. Il m'appelloit son frere, & sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre maison de Chaillot, & de les y traiter à nos dépens. Il se fit habiller magnifiquement à nos frais, & il nous engagea à paier toutes ses dettes: je fermois les yeux sur cette tyrannie pour ne pas déplaire à Manon. Je fis même semblant de ne pas m'appercevoir qu'il tiroit d'elle de tems en tems des sommes considerables. Il

vrai qu'étant grand joueur, il avoit la fidelité de lui en remettre une partie, lorsque la fortune le favorisoit. Mais la notre étoit trop mediocre pour fournir longtems à des dépenses si peu moderées. J'étois sur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ses importunités, lorsqu'un funeste accident m'épargna cette peine, en nous en causant une autre qui nous a abîmez sans ressource.

Nous étions demeurez un jour à Paris pour y coucher, comme il nous arrivoit fort souvent. La servante qui restoit seule à Chailot dans ces occasions vint m'avertir le matin, que le feu avoit pris pendant la nuit dans ma maison, & qu'on avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai si nos meubles avoient souffert quelque dommage. Elle me répondit, qu'il y avoit eu une si grande confusion causée par la multitude de personnes qui étoient venuës au secours, qu'elle ne pouvoit être assurée de rien. Je tremblai

blai pour notre argent, qui étoit renfermé dans une petite caisse. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile, la caisse avoit déjà disparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur que j'en pensai perdre la raison. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs, j'allois me trouver exposé. L'indigence étoit le moindre : Je connoissois Manon ; je n'avois déjà que trop éprouvé que quelque fidele, & quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune ; il ne falloit pas compter sur elle dans la misere. Elle aimoit trop l'abondance & les plaisirs pour me les sacrifier. Je la perdrai, m'écriai-je. Malheureux Chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette pensée me jetta dans un trouble si affreux, que je balançai pendant quelques momens, si je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conservai assez de prudence pour vouloir examiner

auparavant s'il ne me restoit nulle ressource. Le Ciel me fit naître une pensée qui arrêta mon désespoir. Je crus qu'il ne me feroit pas impossible de cacher notre perte à Manon, & que soit par industrie, soit par quelque bonheur de fortune, je pourrois fournir assez honnêtement à son entretien, pour l'empêcher de sentir la nécessité. J'ai compté, disois-je, pour me consoler, que nos vingt-mille écus nous suffiroient pendant dix ans ; supposons que les dix ans soient écoulés ; & que nul des changemens que j'esperois ne soit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrois-je ? Je ne le sçais pas trop bien ; mais ce que je ferois alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit, ni mes qualitez naturelles, & qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens, tels qu'ils les ont ? La Providence, ajoutois-je, en réfléchissant sur les differens états de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ?

La

La plûpart des Grands, & des Riches sont des fots ; cela est clair à qui connoît un peu le monde. Or il y a une justice admirable là dedans. S'ils joignoient l'esprit aux richesses, ils seroient trop heureux, & le reste des hommes trop miserable. Les qualitez du corps & de l'ame sont accordées à ceux-ci, comme des moïens pour se tirer de la misere & de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des Grands en servant à leurs plaisirs, ils en font des dupes : d'autres servent à leur instruction, ils tachent d'en faire d'honnêtes gens ; il est rare à la verité qu'ils y réussissent, mais ce n'est pas - là le but de la divine sagesse : ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre à leurs dépens ; & de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fond excellent de revenu pour les petits que la sottise des riches & des Grands.

Ces pensées me remirent un peu le cœur, & la tête. Je résolus d'abord d'aller consulter Mr. Lescaut frere de Manon. Il connoissoit

soit parfaitement son Paris , & n'avois eu que trop d'occasion de reconnoître que ce n'étoit ni de son bien , ni de la paye du Roi qu'il tiroit son plus clair revenu. Il me restoit à peine vingt pistoles qui s'étoient trouvées heureusement dans ma poche. Je lui montrai ma bourse , en lui expliquant mon malheur & mes craintes , & je lui demandai s'il y avoit pour moi un milieu à esperer entre mourir de faim & me casser la tête de désespoir. Il me répondit que se casser la tête étoit la ressource des fots. Pour mourir de faim , qu'il y avoit quantité de gens d'esprit qui se voioient réduits-là quand ils ne vouloient pas faire usage de leurs talens ; que c'étoit à moi à examiner de quoi j'étois capable ; qu'il m'assuroit de son secours & de ses conseils dans toutes mes entreprises. Cela est bien vague , Mr. Lescaut , lui dis-je , mes besoins demanderoient un remede plus présent ; car que voulez-vous que je dise à Manon ? A propos de Manon , réprit-il , qu'est-ce qui vous embarrasse ? N'avez-vous pas toujours avec elle

de-

de quoi finir vos inquietudes quand vous voudrez. Une fille comme elle dévroit nous entretenir, vous, elle, & moi. Il me coupa la réponse que cette impertinence méritoit, pour continuer de me dire, qu'il me garantissoit avant le soir mille écus à partager entre nous, si je voulois suivre son conseil; qu'il connoissoit un Seigneur si liberal sur le chapitre des plaisirs qu'il étoit sûr que mille écus ne lui coûteroient rien pour passer une nuit avec une fille comme Mannon. Je l'arrêtai. J'avois meilleure opinion de vous, lui répondis-je, je m'étois figuré que le motif que vous aviez eû de m'accorder votre amitié étoit un sentiment pour votre sœur tout opposé à celui où vous êtes maintenant. Il me confessa impudemment qu'il avoit toujours pensé de même, & qu'après avoir passé les bornes de l'honneur comme elle avoit fait, il ne se feroit jamais reconcilié avec elle, si ce n'eût été dans l'esperance de profiter de sa mauvaise conduite. Il me fut aisé de juger que nous
avions

avions été ses duppes jusqu'alors. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eût causé, le besoin que j'avois de lui m'obligea de lui répondre en riant, que son conseil étoit une dernière ressource, qu'il falloit remettre à l'extrémité. Je le priai de m'ouvrir quelque autre voie. Il me proposa de profiter de ma jeunesse, & de la figure avantageuse que j'avois reçue de la nature pour me mettre en liaison avec quelque Dame vieille & liberale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'auroit rendu infidelle à Manon. Je lui parlai du jeu comme du moien le plus facile, & le plus convenable à ma situation. Il me dit que le jeu à la verité étoit une ressource; mais que cela demandoit d'être expliqué: qu'entreprendre de jouer simplement avec les esperances communes étoit le vrai moien d'achever ma perte: que de prétendre exercer seul, & sans être soutenu, les petits moiens qu'un habile homme emploie pour corriger la fortune, étoit un métier trop dan-

dangereux ; qu'il y avoit une troi-
sième voie , qui étoit celle de l'af-
sociation ; mais que ma jeunesse
lui faisoit craindre que Mrs. les
confederez ne me jugeassent point
encore les qualitez propres à la li-
gue. Il me promit néanmoins ses
bons offices auprès d'eux , & ce
que je n'aurois pas attendu de lui , il
m'offrit quelque argent , lorsque je
me trouverois pressé du besoin.
L'unique grace que je lui deman-
dai pour le présent , fut de ne rien
apprendre à Manon de la perte que
j'avois faite , & du sujet de notre
conversation.

Je sortis de chez lui moins satis-
fait encore que je n'y étois entré.
Je me repentis même de lui avoir
confié mon secret. Il n'avoit
rien fait pour moi que je n'eusse
pû en obtenir de même sans cette
ouverture , & je craignois mortel-
lement qu'il ne manquât à la pro-
messe qu'il m'avoit faite de ne rien
découvrir à Manon. J'avois lieu
d'apprehender aussi , par la déclai-
ration qu'il m'avoit faite de ses
sentimens , qu'il ne formât le des-
sein

sein de tirer parti d'elle en l'enlevant de mes mains ; ou du moins en lui conseillant de me quitter pour s'attacher à un amant plus riche & plus heureux. Je fis là-dessus mille réflexions , qui n'aboutirent qu'à me tourmenter & à renouveler le désespoir où j'avois été le matin. Il me vint plusieurs fois à l'esprit d'écrire à mon père & de feindre une nouvelle conversion , pour obtenir de lui quelque secours d'argent ; mais je me rappelai aussi-tôt que malgré toute sa bonté , il m'avoit resserré six mois dans une étroite prison pour ma première faute ; j'étois bien assuré qu'après un éclat tel qu'avoit dû causer ma fuite de St. Sulpice , il me traiteroit beaucoup plus rigoureusement. Enfin , cette confusion de pensées en produisit une qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit , & que je m'étonnai de n'avoir pas eüe plutôt. Ce fut de recourir à mon ami Tiberge ; dans lequel j'étois bien assuré de retrouver toujours le même fond de zèle & d'amitié.

Rien

Rien n'est plus admirable, & ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connoît parfaitement la probité ; on sent qu'il n'y a point de péril à courir. Si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté & de la compassion. Le cœur qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du soleil, dont elle n'attend qu'une douce & utile influence.

Je regardai comme un effet de la protection du ciel de m'être souvenu si à propos de Tiberge, & je résolus de chercher les moyens de le voir même avant la fin du jour. Je retournai sur le champ au logis pour lui écrire un mot, & lui assigner un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandois le silence & la discrétion, comme un des plus importans services qu'il pût me rendre dans la situation de mes
af-

affaires. La joie que l'esperance de le voir m'inspiroit, effaça les traces du chagrin que Manon n'auroit pas manqué d'appercevoir sur mon visage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot comme d'une bagatelle qui ne devoit point l'alarmer, & comme Paris étoit le lieu du monde où elle se voyoit avec le plus de plaisir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il étoit à propos d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût réparé à Chaillot quelques legers effets de l'incendie. Une heure après je reçus la réponse de Tiberge, qui me promettoit de se rendre au lieu de l'assignation. J'y courus avec impatience. Je sentois néanmoins quelque honte d'aller paroître aux yeux d'un ami, dont la seule présence seroit un reproche de mes desordres; mais l'opinion que j'avois de la bonté de son cœur, & l'interêt de Manon soutinrent ma hardiesse. Je l'avois prié de se trouver au jardin du Palais Royal. Il y étoit avant moi. Il vint m'embrasser aussi-tôt qu'il m'eût apperçu.

cû. Il me tint ferré longtems entre ses bras , & je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me présentois à lui qu'avec confusion , & que je portois dans mon cœur un vif sentiment de mon ingratitude, que la première chose dont je le conjurois étoit de m'apprendre, s'il m'étoit encore permis de le regarder comme mon ami, après avoir mérité si justement de perdre son estime & son affection. Il me répondit du ton le plus tendre & le plus naturel, que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité; que mes malheurs mêmes, & si je lui permettois de le dire, mes fautes & mes defordres avoient redoublé sa tendresse pour moi; mais que c'étoit une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chere qu'on voit toucher à sa ruine sans pouvoir la secourir. Nous nous assimes sur un banc. Helas! lui dis-je, avec un soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge,

si

si vous m'assurez qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir ; car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse, mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autre que vous faites pour en être attendri. Il me demanda comme une marque d'amitié de lui raconter sans déguisement ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Sulpice. Je le satisfis, & loin d'entretenir quelque chose à la vérité de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspiroit. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin, qui s'attache à la ruine d'un misérable & dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du desespoir où j'étois deux heures auparavant de le voir, & de celui dans lequel j'allois retomber, si j'étois abandonné par mes amis, au lieu

in

impitoyablement que par la fortune; enfin, j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis aussi affligé par la compassion que j'étois par le sentiment de mes peines. Il ne se laissoit point de m'embrasser & de m'exhorter à prendre du courage & de la consolation; mais comme il supposoit toujours qu'il falloit me séparer de Manon, je lui fis entendre nettement que c'étoit cette séparation même que je regardois comme la plus grande de mes infortunes, & que j'étois disposé à souffrir non seulement le dernier excès de la misere, mais la mort même la plus cruelle, avant que de recevoir un remede plus insupportable que tous mes maux ensemble. Expliquez-vous donc, me dit-il; quelle espece de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous revoltez contre toutes mes propositions? Je n'osois lui déclarer que c'étoit de sa bourse que j'avois besoin. Il le comprit pourtant à la fin, & m'ayant confessé qu'il croioit m'entendre, il demeura quelque tems suspendu avec l'air d'une

personne qui balance. Ne croiez pas réprit-il bien-tôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement de zèle & d'amitié ; mais à quelle alternative me reduisez-vous , s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter ; ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant ; car n'est-ce pas prendre part à votre desordre que de vous y faire perséverer ? Cependant continua-t-il , après avoir réfléchi un moment , je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti ; il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse & la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi , mon cher Cavalier , ajouta-t-il en m'embrassant d'y mettre seulement une condition , c'est que vous m'appreniez le lieu de votre demeure , & que vous souffrirez que je fasse de moins mes efforts pour vous ramener à la vertu que je sçai que vous aimez , & dont il n'y a qu

la violence de vos passions qui vous écarte. Je lui accordai sincèrement tout ce qu'il fouhaitoit, & je le priai de plaindre la malignité de mon sort, qui me faisoit profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussi-tôt chez un Banquier de sa connoissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet; car il n'étoit rien moins qu'en argent comptant. J'ai déjà dit qu'il n'est pas riche. Son benefice valoit deux mille francs; mais comme c'étoit la première année qu'il le possédoit, il n'avoit encore rien touché du revenu; c'étoit sur les fruits futurs qu'il me faisoit cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal, qui me faisoit violer tous les devoirs. La vertu eut assez de force pendant quelques momens pour s'élever dans mon cœur contre ma passion, & j'apperçus du moins dans cet instant de lumière, la honte, & l'indignité de mes chaînes. Mais ce

combat fut léger & dura peu. vûë de Manon m'auroit fait précipiter du ciel, & je m'étonnai de me retrouvant auprès d'elle, & j'eusse pû traiter un moment d'honteuse une tendresse si juste pour un objet si charmant.

Manon étoit une créature d'un caractère extraordinaire. Jamais elle n'eut moins d'attachement que pour l'argent, & elle ne pouvoit néanmoins être tranquille un moment avec la crainte d'en manquer. C'étoit du plaisir & des plaisirs qu'il lui falloit. Elle n'avoit jamais voulu toucher un sou. L'on pouvoit se divertir sans qu'il en coûtât. Elle ne s'informoit pas même quel étoit le fond de nos richesses, pourvû qu'elle pût passer agréablement la journée, de sorte que ni tant ni excessivement addonnée au jeu, ni d'humeur à aimer le faste & les grandes dépenses, rien n'étoit plus facile que de la satisfaire, en lui faisant naître tous les jours de nouveaux amusemens de son goût; mais c'étoit une chose si nécessaire pour elle d'être ainsi occupée par le plaisir

plaisir qu'il n'y avoit par le moindre fond à faire sans cela sur son humeur, & sur ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, & que je fusse le seul, comme elle en convenoit volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour, j'étois presque certain que sa tendresse ne tiendrait point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre avec une fortune mediocre; mais je ne doutois nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B. . . . lorsqu'il ne me resteroit que de la confiance & de la fidélité à lui offrir. Je résolus donc de régler si bien ma dépense particulière, que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, & de me priver plutôt de mille choses nécessaires que de la borner même pour le superflu. Le carrosse m'effraioit plus que tout le reste, car il n'y avoit point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux, & un cocher. Je découvris ma peine à Mr. Lescaut. Je ne lui avois point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un ami. Il me

repetait que si je voulois tenter
hazard du jeu, il ne désespéroit
point qu'en sacrifiant de bonne grace
une centaine de francs pour traiter
ses associés, je ne pusse être admis
à sa recommandation dans la ligue
de l'industrie. Quelque répugnant
que j'eusse à tromper, je me laissai
entraîner par la nécessité.

Mr. Lescaut me présenta le soir
même, comme un de ses parents.
il ajouta que j'étois d'autant mieux
disposé à réussir, que j'avois besoin
des plus grandes faveurs de la fortune.
Cependant pour faire con-
noître que ma misère n'étoit pas
celle d'un homme de néant,
leur dit que j'étois dans le dessein
de leur donner à souper. L'offre
fut acceptée. Je les traitai magni-
fiquement. On s'entretint lon-
g-tems de la gentillesse de ma figure,
& de mes heureuses disposi-
tions. On prétendit qu'il y avoit
beaucoup à espérer de moi, parce
qu'ayant quelque chose dans
l'air de la physionomie qui sentoit l'honnête
homme, personne ne se défieroit
de mes artifices. Enfin on remercia

Mr. Lescout d'avoir procuré à l'ordre un novice de mon mérite, & l'on chargea un des Chevaliers de me donner, pendant quelques jours, les instructions nécessaires. Le principal théâtre de mes exploits devoit être l'Hôtel de Transilvanie, où il y avoit une table de Pharaon dans une salle, & divers autres jeux de cartes & de dez dans la galerie. Cette Académie se tenoit au profit de Mr. le Prince de R . . . qui demeueroit alors à Clagny, & la plûpart de ses officiers étoient de notre société. Je profitai en peu de tems des leçons de mon maître. J'acquis sur tout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte, & avec le secours d'une longue paire de Manchettes j'escamottois assez proprement pour tromper les yeux des plus habiles, & ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progresz de ma fortune, que je me trouvai en peu de semaines des sommes confiderables, outre celles que je parta-

geois de bonne foi avec mes associez. Je ne craignis plus alors de découvrir à Manon notre perte de Chailot, & pour la consoler en lui apprenant cette fâcheuse nouvelle, je louai une maison garnie où nous nous établîmes avec un air d'opulence & de propreté.

Tiberge n'avoit pas manqué pendant ce tems-là de me rendre de fréquentes visites. Sa morale ne finissoit point. Il recommençoit sans cesse à me représenter le tort que je faisois à ma conscience, à mon honneur & à ma fortune. Je recevois ses avis avec amitié, & quoique je n'eusse pas la moindre disposition à les suivre, je lui sçavois bon gré de son zèle, parce que j'en connoissois la source. Quelquefois je le raillois agréablement dans la présence même de Manon; & je l'exhortois à n'être pas plus scrupuleux que la plupart des Evêques, & des autres Prêtres, qui sçavent accorder fort bien une maitresse avec un benefice. Voyez, lui disois-je, en lui montrant les yeux de la mienne, &

dites

dites moi s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. Il prenoit patience & il la poussa jusqu'à un certain point ; mais lorsqu'il vit que mes richesses s'augmentoient & que non seulement je lui avois restitué ses cent pistoles , mais qu'ayant loué une nouvelle maison & embelli mon équipage , j'allois me réplonger plus que jamais dans les plaisirs , il changea entièrement de ton & de manières. Il se plaignit de mon endurcissement , il me menaça des châtimens du ciel , & il me prédit une partie des malheurs qui ne tarderent guères à m'arriver. Il est impossible , me dit-il , que les richesses qui servent à l'entretien de vos desordres , vous soient venues par des voies légitimes. Vous les avez acquises injustement , elles vous seront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu seroit de vous en laisser jouir tranquillement. Tous mes conseils , ajoûta-il , vous ont été inutiles , je ne prévois que trop qu'ils vous seroient bientôt importuns. Adieu ingrat & foible ami : puissent vos criminels

plaisirs s'évanouir comme une ombre ! Puisse votre fortune , & votre argent périr sans ressource , & vous rester seul & nud pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enyvré ! C'est alors que vous me retrouverez disposé à vous aimer & à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous , & je déteste la vie que vous menez. Ce fut dans ma chambre , aux yeux de Manon , qu'il me fit cette harangue Apostolique. Il se leva pour se retirer. Je voulus le retenir ; mais je fus arrêté par Manon , qui me dit , que c'étoit un fou qu'il falloit laisser sortir.

Son discours ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. Je remarque ainsi les diverses occasions , où mon cœur sentit un retour vers le bien , parce que c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force dans les plus malheureuses circonstances de ma vie. Les caresses de Manon dissipèrent en un moment le chagrin que cette scène m'avoit causé.

fé. Nous continuâmes de mener une vie toute composée de plaisir & d'amour. L'augmentation de nos richesses redoubla notre affection. Venus, & la Fortune n'avoient point d'esclaves plus heureux, & plus tendres. Dieux! Pourquoi appeller le monde un lieu de miseres, puis qu'on y peut goûter de si charmantes délices! mais hélas! leur foible est de passer trop vite. Quelle autre félicité voudroit-on se proposer, si elles étoient de nature à durer toujours. Les nôtres eurent le fort commun, c'est-à-dire, de durer peu, & d'être suivies par des regrets amers. J'avois fait au jeu des gains si considérables, que je pensois à placer une partie de mon argent. Mes domestiques n'ignoroient pas mes succès, surtout mon valet de chambre, & la suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille étoit jolie. Mon valet en étoit amoureux. Ils avoient à faire à des maîtres jeunes & faciles, qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper ai-

fément. Ils en conçurent le dessein & ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous qu'ils nous mirent dans un état, dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

Mr. Lescaut nous aiant un jour donné à souper, il étoit environ minuit lorsque nous retournâmes au logis. J'appellai mon valet, & Manon sa fille de chambre; ni l'un, ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avoient point été vus dans la maison depuis huit heures, & qu'ils étoient sortis après avoir fait transporter quelques caisses selon les ordres qu'ils disoient avoir reçûs de moi. Je pressentis une partie de la vérité; mais je ne formai point de soupçons qui ne fussent surpassez par ce que j'apperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avoit été forcée, & mon argent enlevé avec tous mes habits. Dans le tems que je réfléchissois seul sur cet accident, Manon vint toute effraïée m'apprendre qu'on avoit fait le même ravage dans son ap-
par-

partement. Le coup me parût si cruel qu'il n'y eût qu'un effort extraordinaire de raison qui m'empêcha de me livrer aux cris & aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis en badinant que je me vengerois sur quelque duppe à l'Hôtel de Transylvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joye feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abatuë. Nous sommes perdus, me dit-elle, les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissoient mon désespoir, & ma consternation. En effet nous étions ruinez si absolument qu'il ne nous restoit pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur le champ Mr. Lescaut. Il me conseilla d'aller à l'heure même chez Mr. le Lieutenant de Police, & Mr. le Grand Prévôt de Paris. J'y allai ; mais ce fût pour mon plus

grand malheur ; car outre que cette démarche, & celles que je fis faire à ces deux Officiers de Justice, ne produisirent rien, je donnai le tems à Lescaut d'entretenir sa sœur, & de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution. Il lui parla de M. de M. . . G . . . , vieux voluptueux qui païoit prodigusement les plaisirs, & il lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde, que troublée comme elle étoit par notre disgrâce, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, & l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut auroit prévenu Mr. de M . . . G Je le retrouvai qui m'attendoit au logis ; mais Mannon s'étoit couchée dans son appartement, & elle avoit donné ordre à un laquais de me dire qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle me prioit de la laisser seule pendant cette nuit. Lescaut me quitta après m'avoir offert quelques pistoles que j'acceptai. Il étoit presque

que

D U M A R Q U I S D E * * * . I I I

que quatre heures lorsque je me mis au lit , & m'y étant encore entretenu longtems des moiens de rétablir ma fortune , je m'endormis si tard que je ne pus me réveiller que vers les onze heures. Je me levai promptement pour m'aller informer de la santé de Manon. On me dit qu'elle étoit sortie une heure auparavant avec son frere , qui l'étoit venu prendre dans un carrosse de louïage. Quoiqu'une telle partie faite avec Lescout me parût misterieuse , je me fis violence pour suspendre mes soubçons. Je laissai couler quelques heures que je passai à lire. Enfin n'étant plus le maître de mon inquiétude , je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'apperçus dans celui de Manon une lettre cachetée qui étoit sur sa table. L'adresse étoit à moi , & l'écriture de sa main. Je l'ouvris avec un frisson mortel : elle étoit dans ces termes.

Je te jure , mon cher Chevalier , que tu es l'idole de mon cœur , & qu'il n'y a que toi au monde que

je

je puisse aimer de la façon dont t'aime ; mais ne vois-tu pas, mon pauvre chere ame, que dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sottise que la fidelité ? crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain ? Le besoin me causeroit quelque mépris fatale, je rendrois quelque jour mon dernier soupir en croiant en pouvoir un d'amour. Je t'adore, compte là-dessus, mais laisse moi pour quelque tems le ménagement de notre fortune. Malheur à qui vient tomber dans mes filets, je travaille pour rendre mon Chevalier riche & heureux. Mon frere t'apprendra des nouvelles de ta Manon, & qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter.

Je demeurai après cette lecture dans un état qui me seroit difficile à décrire ; car j'ignore encore aujourd'hui par quelle espece de sentimens, je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques auxquelles on n'a rien éprouvé qui soit semblable ; on ne sçauroit les expliquer
aux

DU MARQUIS DE ***. 113

aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée; & l'on a peine à se les bien démêler à soi-même; parce qu'étant seules de leur espece cela ne se lie à rien dans la mémoire, & ne peut même être rapproché d'aucuns sentimens connus. Cependant de quelque nature que les miens fussent, il est certain qu'il devoit y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie, & de la honte. Heureux, s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour! Elle m'aime, je le veux croire, mais ne faudroit-il pas m'écriai-je, qu'elle fût un monstre pour me hair? Quels droits eut-on jamais sur un cœur, que je n'aye pas sur le sien? que me reste-t-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai sacrifié? Cependant elle m'abandonne, & l'ingrate se croit à couvert de mes reproches, en me disant, qu'elle ne cesse pas de m'aimer. Elle apprehende la faim; Dieu d'amour! quelle grossiereté de sentimens, & que cela répond mal à ma délicatesse! Je ne l'ai pas apprehendée, moi qui m'y expose

pose si volontiers pour elle en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la maison de mon père; moi qui me suis retranché jusqu'au nécessaire, pour satisfaire ses petites humeurs & ses caprices : elle m'adore, dit-elle ! si tu m'adorois, ingrater, je sçais bien de qui tu aurois pris des conseils ; tu ne m'aurois pas quitté du moins sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent à se séparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une visite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Lescout. Bourreau ! lui dis-je, en mettant l'épée à la main, où est Manon ? qu'en as-tu fait ? Ce mouvement l'effraia, il me répondit que si c'étoit ainsi que je le recevois, lorsqu'il venoit me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pû me rendre, il alloit se retirer & ne remettroit jamais le pied chez moi. Je cou-

DU MARQUIS DE ***. 115

rus à la porte de la chambre, que je fermai soigneusement. Ne t'imagines pas, lui dis-je, en me retournant, que tu puisses me prendre encore une fois pour duppe, & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie, ou me faire retrouver Manon. Là! que vous êtes vif! repartit-il; c'est l'unique sujet qui m'amene. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas, & pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. Je veux être éclairci sur le champ. Il me raconta que Manon ne pouvant soutenir la crainte de la misere, & sur-tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre équipage, l'avoit prié de lui procurer la connoissance de Mr. de M. G. qui passoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil étoit venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin, continua t-il, & cet honnête homme a été si charmé de son mérite, qu'il l'a invitée

vitée

vitée d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il est allé passer quelques jours. Moi, ajouta Lescout, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvoit être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avoit essuié des pertes considérables, & j'ai tellement piqué sa générosité, qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cens pistoles. Je lui ai dit que cela étoit honnête pour le présent; mais que l'avenir ameneroit à ma sœur, de grands besoins; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du soin d'un jeune frere qui nous étoit resté sur les bras, après la mort de nos père & mère, & que s'il la croïoit digne de son estime, il ne la laisseroit pas souffrir dans ce pauvre enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce recit l'a attendri, il s'est engagé à louer une maison commode pour vous & pour Manon; car c'est vous-même qui êtes ce pauvre petit frere si à plaindre; il a promis de vous meubler proprement, & de vous
fournir

fournir tous les mois quatre cens bonnes livres qui en feront si je compte bien quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son Intendant avant que de partir pour sa campagne, de chercher une maison, & de la tenir préparée pour son retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, & de vous assurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'assis en rêvant à cette bizarre disposition de mon sort. Je me trouvai dans un partage de sentimens & par conséquent dans une incertitude si difficile à terminer, que je demeurai longtems sans répondre à quantité de questions que Lescout me faisoit l'une sur l'autre. Ce fut dans ce moment que l'honneur & la vertu me firent sentir encore les pointes du remord, & que je jettai les yeux en soupirant, vers Amiens, vers la maison de mon père, vers St. Sulpice, & vers tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel espace immense

menſe n'étois - je pas ſéparé de ce
heureux état ! je ne le voiois plus
que de loin , comme une ombre
qui ſ'attiroit encore mes regrets &
mes défirs , mais qui étoit trop
foible pour exciter mes efforts. Par
quelle fatalité , diſois-je , ſuis-je
devenu ſi criminel ? l'amour eſt
une paſſion innocente ; comment
ſ'eſt-il changé pour moi en un
fource de miſeres , & de deſordres
Qui m'empêchoit de vivre tranquille
le , & vertueux avec Manon
Pourquoi ne l'épouſois-je point
avant que d'obtenir rien de ſon
amour ? Mon père , qui m'aimoit
ſi tendrement , n'y auroit-il pas
conſenti , ſi je l'en euſſe preſſé
avec des inſtances légitimes ! Ah !
il l'auroit chérie lui-même comme
une fille charmante , trop digne
d'être l'épouſe de ſon fils ; je ſer
rois heureux avec l'amour de Ma
non , avec l'affection de mon père
avec l'eſtime des honnêtes gens
avec les biens de la fortune , & la
tranquilité de la vertu. Revers
funefte ! Quel eſt l'infame per
ſonnage qu'on vient ici me propo
ſer

fer? Quoi j'irai partager . . . mais y a-t-il à balancer, si c'est Mannon qui l'a réglé, & si je la perds sans cette complaisance? Mr. Lescout, m'écriai-je, en fermant les yeux comme pour écarter de si chagrinantes réflexions, si vous avez eu dessein de me servir je vous rends graces. Vous auriez peut-être pû prendre une voie plus honnête; mais c'est une chose finie, n'est-ce pas? ne pensons donc plus qu'à profiter de vos soins, & à remplir votre projet. Lescout à qui ma colere & ensuite mon silence avoient causé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout different de celui qu'il avoit apprehendé pendant quelque momens; il n'étoit rien moins que brave, j'en eus encore de meilleures preuves dans la suite. Oui, oui, se hâta-t il de me répondre, c'est un fort bon service que je vous ai rendu, & vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne pensez. Nous concertâmes de quelle maniere nous pourrions prévenir les défiances

fiances que Mr. M. G . . . pourroit avoir de notre fraternité en voyant plus grand, & un peu plus âgé peut-être qu'il ne se l'imaginait. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen que de prendre devant lui un air simple & provincial, & de lui faire croire que j'étois dans le dessein d'entrer dans l'état Ecclesiastique, & que j'allois pour cela tous les jours au college. Nous résolûmes aussi que je me mettrois fort mal, la première fois que je serois admis à l'honneur de le saluer. Il revint à la ville cinq ou six jours après. Il conduisit lui-même Manon dans la maison que son Intendant avoit eû soin de tenir prête. Elle m'avertit aussitôt son frere de son retour, & celui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le vieil amant étoit déjà parti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étois soumis à ses volontez, je ne pûs réprimer le murmure de mon cœur en la revoiant. Je lui parus triste & languissant.

La joie de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait sur le chagrin de son infidélité. Elle au contraire paroissoit transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les mots de perfide & d'infidelle, que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle me railloit d'abord de ma simplicité ; mais lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, & la peine que j'avois à digérer un changement si contraire à mon humeur & à mes desirs, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis un moment après. Je l'y trouvai toute en pleurs. Je lui demandai ce qui les caufoit. Il t'est bien aisé de le voir, me dit-elle ; comment veux-tu que je vive, si ma vûë n'est plus propre qu'à te causer un air sombre & chagrin ? tu ne m'a pas fait une seule careffe depuis une heure que tu es ici, & tu as reçu les miennes avec la majesté du grand Turc au Serrail. Ecoutez Manon, lui répondis-je en l'embrassant, je ne

puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé? Je ne parle point à présent des allarmes où votre fuite imprévûë m'a jetté, ni de la cruauté que vous avez eû de m'abandonner fans me dire un mot de consolation, & après avoir passé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de votre présence m'en feroit bien oublier davantage. Mais croiez-vous que je puisse penser fans soupirs & même fans larmes, continuai-je, en en versant quelques-unes, à la triste & malheureuse vie que vous voulez que je méne dans cette maison. Laissons ma naissance, & mon honneur à part; ce ne sont plus ces raisons legeres qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien; mais cet amour même ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé, je n'ose dire traité si tyranniquement par une ingrate & dure maitresse? Elle m'interrompit, tenez, dit-elle, mon Chevalier; il est inutile de me tourmenter par des reproches qui me per-

çen

cent la cœur, lorsqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avois esperé que vous consentiriez au projet que j'avois fait pour rétablir un peu notre fortune, & c'étoit pour ménager votre délicatesse que j'avois commencé à l'exécuter sans votre participation, mais j'y rénonce puisque vous ne l'approuvez pas. Elle ajouta, qu'elle ne me demandoit qu'un peu de ma complaisance pour le reste du jour; qu'elle avoit déjà reçu deux cens pistoles de son vieil amant, & qu'il lui avoit promis de lui apporter le soir un beau collier de perles avec d'autres bijoux, & par dessus cela la moitié de la pension qu'il lui avoit promise chaque année. Laissez moi seulement le tems, me dit-elle, de recevoir ses présens, je vous jure qu'il n'aura pas la satisfaction d'avoir passé une seule nuit avec moi, car je l'ai remis, jusqu'à présent à la ville. Il est vrai qu'il m'a baissé plus d'un million de fois les mains; il est juste qu'il

paie ce plaisir, & ce ne sera point trop que cinq ou six mille francs proportionnant le prix à ses richesses & à son âge.

Sa résolution me fut beaucoup plus agréable que l'esperance de 5000. livres. J'eus lieu de reconnoître que mon cœur n'avoit point encore perdu tout sentiment d'honneur, puisqu'il étoit si satisfait d'échapper à l'infamie. Mais j'étois né pour les courtes joyes, & les longues douleurs. La fortune me délivra d'un précipice que pouvoit me faire tomber dans un autre lorsque j'eus marqué à Monsieur par mille caresses, combien je me croïois heureux de son changement, je lui dis qu'il falloit instruire Mr. Lescaut, afin que nos mesures se prissent de concert. Il en murmura d'abord, mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer dans mes raisons. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à son per avec Mr. de G. M., & cela pour deux raisons : l'une pour nous donner

ner le plaisir d'une scene agréable, en me faisant passer pour un écolier frere de Manon ; l'autre pour empêcher ce vieux libertin de s'émanciper trop avec ma maitresse, par le droit qu'il croiroit s'être acquis en payant si liberalement d'avance. Nous devions nous retirer Lescout & moi, lorsqu'il monteroit à la chambre où il comptoit de passer la nuit, & Manon au lieu de le suivre nous promit de sortir & de la venir passer avec moi. Lescout se chargea du soin d'avoir exactement un carosse à la porte.

L'heure du souper étant venuë Mr. de G. M. ne se fit pas attendre longtems. Lescout étoit avec sa sœur dans la salle. Le premier compliment du vieillard fût d'offrir à sa belle un collier, des bracelets, & des pendants de perles qui valoient au moins cent pistoles. Il lui compta ensuite en beaux louis d'or la somme de deux mille quatre cent livres qui faisoient la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de dou-

ceurs dans le goût de la vieille Co
 Manon ne pût lui refuser quelque
 baisers ; c'étoit autant de dro
 qu'elle acqueroit sur la somn
 qu'il lui mettoit entre les mai
 J'étois à la porte où je prêt
 l'oreille, en attendant que Lesca
 m'avertit d'entrer. Il vint me pro
 dre par la main, lorsque Man
 eut serré l'argent & les bijoux,
 me conduisant vers Mr. de G. L
 il m'ordonna de lui faire la rev
 rence. J'en fis deux ou trois
 plus profondes. Excusez, Monsieur
 lui dit Lescaut, c'est un enf
 fort neuf. Il est bien éloigné com
 me vous voïez d'avoir les airs
 Paris, mais nous esperons qu'
 peu d'usage le façonnera. Vo
 aurez l'honneur de voir ici so
 vent Monsieur, ajoûta-t-il, en
 tournant vers moi, faites bien v
 tre profit d'un si bon modele. L
 vieil amant parût prendre plaisir
 me voir. Il me donna deux o
 trois petits coups sur la jouë,
 me dilant que j'étois un joli ga
 çon, mais qu'il falloit être f
 mes gardes à Paris, où les jeun
 ge

gens se laissent aller facilement à la débauche. Lefcaut l'assura que j'étois naturellement si sage, que je ne parlois que de me faire Prêtre, & que tout mon plaisir étoit à faire de petites Chapelles. Je lui trouve de l'air de Manon, réprit le vieillard en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais, Monsieur, c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche; aussi j'aime ma sœur Manon comme un autre moi-même. L'entendez vous, dit-il à Lefcaut; il a de l'esprit. C'est dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Ho, Monsieur, repris-je, j'en ai vû beaucoup chez nous dans les Eglises, & je crois bien que j'en trouverai de plus fots que moi à Paris. Voiez, ajouta-t-il, cela est admirable pour un enfant de Province. Toute notre conversation fut à peu près du même goût pendant le souper. Manon qui étoit badine fut sur le point plusieurs fois de gâter tout en éclatant de rire. Je trouvai

l'occasion en soupant de lui raconter sa propre histoire, & le mauvais sort qui le menaçoit. Lescaut, & Manon trembloient pendant mon recit, sur tout lorsque je faisois son portrait au naturel; mais j'étois bien sûr que l'amour propre l'empêcheroit de s'y reconnoître, & je l'achevai si adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort risible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison que je me suis étendu sur cette ridicule scene. Enfin l'heure de se coucher étant arrivée, il proposa à Manon d'aller au lit. Nous nous retirâmes Lescaut & moi. On le conduisit à sa chambre, & Manon étant partie sous le prétexte d'un besoin, nous vint joindre à la porte. Le carosse qui nous attendoit trois ou quatre maisons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes en un instant du quartier.

Quoiqu'il y eût quelque chose de fripon dans cette action, ce n'étoit pas l'argent que je croïois avoir gagné

gagné le plus injustement. J'avois plus de scrupule sur celui que j'avois acquis au jeu. Cependant nous profitâmes aussi peu de l'un que de l'autre, & le ciel permit que la plus legere de ces deux injustices fût la plus rigoureusement punie. Mr. de G. M. ne tarda pas longtems à s'appercevoir qu'il étoit duppé. Je ne sçais s'il fit dès le soir même quelques démarches pour nous découvrir, mais il eut assez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, & nous assez d'imprudence pour compter trop sur la grandeur de Paris, & sur l'éloignement qu'il y avoit de notre quartier au sien. Non seulement il fut informé de notre demeure, & de nos affaires présentes, mais il apprit aussi qui j'étois, la vie que j'avois menée à Paris, l'ancienne liaison de Manon avec B . . . la tromperie qu'elle lui avoit faite; en un mot toutes les parties scandaleuses de notre histoire. Il prit là-dessus la résolution de nous faire arrêter, & de nous traiter moins comme

des criminels que comme de fiez libertins. Nous étions encore au lit lorsqu'un exempt du Lieutenant de Police entra dans notre chambre avec une demie douzaine de Gardes. Ils se saisirent d'abord de notre argent ou plutôt de celui de Monsieur de G. M. & nous ayant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carrosses dans l'un desquels la pauvre Manon fût menée à l'Hôpital général & moi dans l'autre à St. Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos Gardes eurent la dureté de ne pas me permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai longtemps ce qu'elle étoit devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi de ne l'avoir pas sçu d'abord car une catastrophe si terrible m'auroit fait perdre le sens, & peut-être la vie.

Ma malheureuse maitresse fût donc conduite à l'Hôpital. Que fort pour une créature toute charman-
mante

mante, qui eût occupé le premier trône du monde, si tous les hommes eussent eû mes yeux, & mon cœur. On ne l'y traita pas barbarement, mais elle fut renfermée dans une étroite prison, seule, & condamnée à remplir tous les jours une certaine taxe d'ouvrage, comme une condition nécessaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce triste détail que long-tems après, lorsque j'eus essuié moi-même plusieurs mois d'une rude & ennuieuse pénitence. Mes Gardes ne m'ayant point averti du lieu où ils avoient ordre de me conduire, je ne connus mon destin qu'à la porte de St Lazare. J'aurois préféré la mort dans ce moment à l'état où je me crus prêt de tomber. J'avois de terribles idées de cette maison. Ma frayeur augmenta lorsque mes gardes en entrant visiterent mes poches une seconde fois, pour s'assurer qu'il ne me restoit ni armes ni moyens de défense. Le Supérieur parut à l'instant, il étoit prévenu sur mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur.

Mon Père, lui dis-je, point d'indignitez. Je perdrai mille vies avant que d'en souffrir une. Non, non, Monsieur, répondit-il, vous prendrez une conduite sage, & nous ferons contents l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les Archers nous accompagnerent jusqu'à la porte, & le Supérieur y étant entré avec moi, il leur fit signe de se retirer.

Je suis donc votre prisonnier, lui dis-je; eh bien mon Père, que pretendez-vous faire de moi? il me dit qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton si raisonnable; que son devoir par rapport à moi seroit de travailler à m'inspirer le goût de la vertu & de la religion, & le mien de profiter de ses exhortations & de ses conseils; que pour peu que je voulusse répondre aux attentions qu'il auroit pour moi, je ne trouverois que du plaisir & de la satisfaction dans ma solitude. Ah! du plaisir, repris-je; vous ne sçavez pas, mon Père, l'unique chose qui est capable de m'en

m'en faire goûter. Je le fçais, reprit-il ; mais j'espere que votre inclination changera. Sa réponse me fit comprendre, qu'il étoit instruit de mes aventures & peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir là-dessus. Il me dit naturellement qu'on l'avoit informé de tout. Cette connoissance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verser un ruisseau de larmes avec toutes les marques du désespoir. Je ne pouvois me consoler d'une humiliation qui alloit me rendre la fable de toutes les personnes de ma connoissance, & la honte de ma famille. Je passai ainsi huit jours dans le plus profond abattement, sans être capable de rien entendre ni de m'occuper d'autre chose que de mon opprobre. Le souvenir même de Mannon, n'ajoûtoit rien à ma douleur. Il n'y entroit du moins que comme un sentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine, & la passion dominante de mon ame étoit la honte & la confusion. Il y a peu de personnes qui connois-

sent la force de ces mouvements particuliers du cœur. Le commun des hommes n'est sensible qu'à cinq ou six passions dans le cercle desquelles leur vie se passe & où toutes leurs agitations se réduisent. Otez leur l'amour & la haine, le plaisir & la douleur, l'esperance & la crainte, ils ne sentent plus rien. Mais les personnes d'un certain caractère peuvent être remuées de mille façons différentes; il semble qu'elles aient plus de cinq sens, & qu'elles puissent recevoir des idées & des sensations qui passent les bornes ordinaires de la nature. Et comme elles ont un sentiment de cette grandeur qui les élève au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalouses. De là vient qu'elles souffrent si impatiemment le mépris & la risée, & que la honte est une de leurs passions les plus violentes.

J'avois ce triste avantage à St. Lazare. Ma tristesse parut si excessive au Supérieur qu'en apprehendant les suites, il crût devoir

me

me traiter avec beaucoup de douceur, & d'indulgence. Il me visitoit deux ou trois fois le jour. Il me prenoit souvent avec lui pour faire un tour de jardin, & il s'épuisoit en exhortations & en avis salutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnoissance. Il en tiroit l'espoir de ma conversion. Vous êtes d'un naturel si doux & si aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les defordres dont on vous accuse. Deux choses m'étonnent; l'une, comment avec de si bonnes qualitez vous avez pû vous livrer à l'exces du libertinage; & l'autre que j'admire, encore plus, comment vous recevez si volontiers mes conseils, & mes instructions, après avoir vécû plusieurs années dans l'habitude du defordre. Si c'est repentir vous êtes un exemple signalé des misericordes du Ciel; si c'est bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fond de rectitude morale qui me fait esperer que nous n'aurons pas besoin de
vous

vous retenir ici long-tems
vous ramener à une vie hon
& réglée. Je fus ravi de lui
cette opinion de moi. Je ref
de l'augmenter par une cond
qui le satisferoit entierement,
suadé que c'étoit le plus sûr mo
d'abreger ma prison. Je lui dem
dai des livres. Il fut surpris
m'ayant laissé le choix de c
que je voulois lire, je me dé
minai pour quelques Auteurs
rieux & chrétiens. Je fis semblan
m'appliquer à l'étude avec le c
nier attachement, & je lui d
nai ainsi dans toutes les occasi
des preuves du changement q
desiroit.

Cependant il n'étoit qu'ex
rieur. Je le dois confesser à
honte. Je jouai à St. Lazare
personnage d'hipocrite. Au
d'étudier, quand j'étois seul,
ne m'occupois qu'à gémir de
destinée. Je maudissois ma pris
& la tyrannie qui m'y retenoit.
n'eus pas plutôt quelque relâc
du côté de cet accablement
m'avoit jetté la confusion, que

retombai dans les tourmens de l'amour. L'absence de Manon, l'incertitude de son sort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de mes tristes méditations. Je me la figurois dans les bras de M. de G. M., car c'étoit la pensée que j'avois eû d'abord, & loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi; j'étois persuadé qu'il ne m'avoit fait éloigner que pour la posséder tranquillement. Je passois ainsi des jours & des nuits dont la longueur me paroissoit éternelle. Je n'avois point d'autre esperance que celle du succès de mon hipocrisie. J'observois soigneusement le visage & le discours du Supérieur, pour m'assurer de ce qu'il pensoit de moi, & je me faisois une étude de lui plaire comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aisé de voir que j'étois parfaitement dans ses bonnes graces. Je ne doutai point qu'il ne fût disposé à me rendre service. J'en pris un jour la hardiesse de lui demander, si c'étoit de lui que mon élargissement

sément dépendoit. Il me dit qu'il n'en étoit pas le maître absolument ; mais que sur son témoignage il esperoit que Mr. de G. M. à la sollicitation duquel Mr. le Lieutenant de Police m'avoit fait renfermer, consentiroit à me rendre la liberté. Puis-je, me flatter repris-je doucement, que deux mois de prison que j'ai déjà effuiez lui paroîtront une expiation suffisante ! il me promit de lui en parler si je le fouhaitois. Je le priaï instamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit deux jours après que Mr. de G. M. avoit été si touché du bien qu'il avoit entendu de moi, que non seulement, il paroïssoit être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup d'envie de me connoître plus particulièrement, & qu'il se propoïoit de me rendre une visite dans ma prison. Quoique sa présence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à St. Lazare.

zare. Je lui trouvai l'air plus grave & moins sot, qu'il ne l'avoit eû dans la maison de Manon. Il me tint quelques discours de bon sens sur ma mauvaise conduite, & il ajoûta pour justifier sans doute ses propres desordres, qu'il étoit permis à la foiblesse des hommes de se procurer certains plaisirs que la nature exigeoit, mais que la friponnerie & les artifices honteux méritoient d'être punis. Je l'écoutai avec un air de soumission dont il me parût satisfait. Je ne m'offençai pas même de l'entendre lâcher quelques railleries sur ma fraternité avec Lescaut & Manon, & sur les petites Chapelles, dont il supposoit, me dit-il, que j'avois dû faire un grand nombre à St. Lazare, puisque je trouvois tant de plaisir à cette pieuse occupation; mais il lui échappa malheureusement pour lui & pour moi-même de me dire, que Manon en auroit fait aussi sans doute de fort jolies à l'Hôpital. Malgré le frémissement que le nom d'Hôpital me causa, j'eus encore le pouvoir

pouvoir de le prier avec douceur de s'expliquer. Hé, oui, réprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'Hôpital général & je souhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à St. Lazare.

Quand j'aurois eû une prison éternelle, ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon transport à cette affreuse nouvelle ? Je me jettai sur lui avec une si furieuse rage que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le précipiter par terre, & le prendre à la gorge. Je l'étranglois, lorsque le bruit de sa chute & quelques gémissemens que je lui laissois à peine la liberté de pousser, attirerent le Supérieur, & plusieurs Religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois presque perdu moi-même la force & la respiration. O Dieu ! m'écriai-je, en poussant mille soupirs, justice du Ciel ! faut-il, que je vive un moment après une telle infamie ! Je voulus me jeter en-

encore sur le barbare qui venoit de m'assassiner. On m'arrêta. Mon désespoir, mes cris, & mes larmes passoient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes que tous les assistans qui en ignoroient la cause, se regardoient les uns les autres avec autant de fraieur que de surprise. Mr. de G. M. rajustoit pendant ce tems-là sa perruque & sa cravate, & dans le dépit d'avoir été si maltraité, il ordonnoit au Superieur de me resserrer plus étroitement que jamais, & de me punir, par tous les châtimens qu'on sçait être propres à St. Lazare. Non, Monsieur, lui dit le Superieur, ce n'est point avec une personne de la naissance de Mr. le Chevalier que nous en usons de cette maniere. Il est si doux d'ailleurs, & si honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons. Cette réponse acheva de déconcerter M. de G. M. Il sortit en disant qu'il sçauroit faire plier & le Superieur, & moi,

moi, & tous ceux qui oseroient lui résister.

Le Supérieur aiant ordonné ses Religieux de le conduire, demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venoit ce désordre. mon Père ! lui dis-je en continuant de pleurer comme un enfant, figurez-vous la plus horrible cruauté, imaginez-vous la plus détestable de toutes les barbaries c'est l'action que l'indigne G. M. a eu la lâcheté de commettre. Oh ! il m'a percé le cœur, je n'en reviendrai jamais ; je veux vous raconter tout, ajoutai-je, en sanglotant, vous êtes bon, vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit abrégé de la longue & insupportable passion, que j'avois pour Manon, de la situation florissante de notre fortune avant que nous eussions été dépouillés par nos propres domestiques, des offres que G. M. avoit faites à ma maîtresse, de la conclusion de leur marché & de la manière dont j'

avois

avoit été rompu. Je lui représentai les choses à la vérité du côté le plus favorable pour nous ; voilà continuai-je , de quelle source est venu le zèle de Mr. de G. M. pour ma conversion. Il a eu le credit de me faire renfermer ici par un pur motif de vengeance : je lui pardonne ; mais mon Père , hélas ! ce n'est pas tout. Il a fait enlever cruellement la plus chere moitié de moi-même ; il la fait mettre honteusement à l'Hôpital , il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. A l'Hôpital , mon Père , ô Ciel , ma charmante maîtresse , ma chere Reine à l'Hôpital , comme la plus infame de toutes les créatures ! où trouverai-je assez de force pour supporter un si étrange malheur sans mourir ! Le bon Père me voiant dans un tel excès d'affliction , entreprit de me consoler. Il me dit , qu'il n'avoit jamais compris mon aventure de la manière dont je la racontois ; qu'il avoit sçu à la vérité que je vivois dans le defordre , mais qu'il s'étoit figuré

figuré que ce qui avoit obligé de G. M. à y prendre intérêt étoit quelque liaison d'estime, & amitié avec ma famille; qu'il s'en étoit expliqué à lui-même sur ce pied-là; que ce que je devois de lui apprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires, & qu'il ne doutoit point que le récit fidele qu'il avoit de son sein d'en faire à Mr. le Lieutenant de Police, ne pût contribuer à sa liberté. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avois point pensé à écrire à ma famille, puisqu'il n'avoit point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection par quelques raisons prises de la douleur que j'avois appréhendé de causer à mon père, & de la honte que j'en aurois ressentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez Mr. le Lieutenant de Police, ne fût-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque chose de pis de la part de M. de G. M. qui est sorti de cette maison fort mal satisfait, & qui est assez considéré pour se rendre redoutable.

J'at

J'attendis le retour du Père avec toutes les agitations d'un malheureux, qui touche au moment de sa sentence. C'étoit pour moi un supplice inexprimable que de me représenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorois de quelle maniere elle y étoit traitée, & le souvenir de quelques particularitez que j'avois entenduës de cette maison d'horreur, renouvelloit à tous momens mes transports. J'étois tellement résolu de la secourir à quelque prix, & par quelque moïen que ce pût être, que j'aurois mis le feu à St. Lazare, s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement. Je réfléchis donc sur les voies que je pourrois prendre, s'il arrivoit que Mr. le Lieutenant de Police continuât de m'y retenir malgré moi. Je mis mon industrie à toutes les épreuves, je parcourus toutes les possibilitéz; je ne vis rien qui pût m'assurer d'une évafion certaine, & je craignis d'être renfermé plus étroitement, si je faisois une tentative malheureuse. Je me

rappelai le nom de quelques amis de qui je pouvois esperer du secours ; mais quel moien de leur faire sçavoir seulement de mes nouvelles ! Enfin je crus avoir formé un plan si adroit qu'il pourroit réüffir & je remis à l'arranger encore mieux après le retour du P. Supérieur, si l'inutilité de sa démarche me le rendoit nécessaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis point sur son visage les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, m'a dit-il, à Mr. le Lieutenant de Police, mais je lui ai parlé trop tard. Mr. de G. M. l'est allé voir en sortant d'ici, & l'a si fort prévenu contre vous, qu'il étoit sur le point de m'envoier de nouveaux ordres pour vous resserrer d'avantage.

Cependant lorsque je lui ai appris le fond de vos affaires il parût s'adoucir beaucoup, & après avoir un peu ri de l'incontinence du vieux Mr. de G. M. il m'a dit qu'il falloit vous laisser ici six mois pour le satisfaire, d'autant mieux

a-t-il dit, que cette demeure ne sçau-
roit vous être inutile. Il m'a re-
commandé de vous traiter honnê-
tement, & je vous répons que vous
ne vous plaindrez point de mes ma-
nieres.

Cette explication du bon Supe-
rieur fut assez longue, pour me
donner le tems de faire une sage
réflexion. Je conçus que je m'ex-
poserois à renverser mes desseins,
si je lui marquois trop d'empresse-
ment pour ma liberté. Je lui té-
moignai au contraire, que dans la
nécessité de demeurer, c'étoit une
douce consolation pour moi d'a-
voir quelque part à son estime. Je
le priai ensuite sans affectation de
m'accorder une grace qui n'étoit
de nulle importance pour person-
ne & qui serviroit beaucoup à ma
tranquillité, c'étoit de faire avertir
un de mes amis, un saint Eccle-
siastique qui demeuroit à St. Sul-
pice, que j'étois à St. Lazare; &
de me permettre de recevoir quel-
quefois son édifiante visite. Cette
faveur me fût accordée sans déli-
berer. C'étoit mon ami Tiberge

dont il étoit question ; non que j'esperasse de lui les secours nécessaires pour ma liberté ; mais je voulois l'y faire servir comme un instrument éloigné sans qu'il en eût même connoissance. En un mot, voici mon projet. Je voulois écrire à Lescout, & le charger, lui, & nos amis communs du soin de me délivrer. La premiere difficulté étoit à lui faire tenir ma lettre, ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant comme il le connoissoit pour le frere de ma maîtresse, je craignois qu'il n'eût peine à accepter cette commission. Mon dessein étoit de renfermer ma Lettre à Lescout dans une autre lettre que j'adresserois à un honnête homme de ma connoissance, en le priant de rendre promptement l'incluse à son adresse ; & comme il étoit nécessaire que je visse Lescout pour nous accorder dans nos mesures, je voulois lui marquer de venir à St. Lazare, & de demander à me voir sous le nom de mon frere aîné qui étoit venu ex-
près

près à Paris pour prendre connoissance de mes affaires. Je remettois à convenir avec lui des moyens qui nous paroistroient les plus expeditifs & les plus sûrs. Le Père Supérieur fit avertir Tiberge dès le lendemain du désir que j'avois de l'entretenir. Ce fidelle ami ne m'avoit pas tellement perdu de vûë qu'il ignorât mon aventure; il sçavoit que j'étois à St. Lazare, & peut-être n'avoit-il pas été fâché de cette disgrâce, qu'il esperoit pouvoir servir à me ramener au devoir. Il accourut aussitôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans reserve, excepté sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux, cher ami, lui dis-je, que je veux paroître ce que je ne suis point. Si vous avez cru trouver ici un ami sage & réglé dans ses desirs, un libertin reveillé par les châtimens du ciel, en un mot un cœur dégagé de l'amour & revenu des charmes de

sa Manon, vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoiez tel que vous me laissâtes il y a quatre mois, toujours tendre, & toujours malheureux par cette fatale tendresse dans laquelle je ne me lasse point de chercher mon bonheur. Il me répondit que l'aveu que je faisois me rendoit inexcusable; qu'on voioit bien des Pécheurs qui s'enivroient du faux bonheur du Vice, jusqu'à le préférer hautement à celui de la vertu; mais que c'étoit, du moins à une image de bonheur qu'ils s'attachoient, & qu'ils étoient les duppes de l'apparence; mais que de reconnoître comme je faisois, que l'objet de mes attachemens, n'étoit propre qu'à me rendre coupable & malheureux & de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune & dans le crime, c'étoit une contradiction d'idées & de conduite, qui ne faisoit pas honneur à ma raison. Tiberge! repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre, lorsqu'on n'oppose rien à vos armes! laissez moi
rai-

DU MARQUIS DE *** 151

raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu soit exempt de peines, de traverses, & d'inquietudes ? quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix, aux supplices, & aux tortures des tyrans ? direz-vous comme font les Mistiques que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour l'ame ? vous n'oseriez le dire, c'est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur que vous relevez tant est donc mêlé de mille peines, ou pour parler plus juste ce n'est qu'un tissu de malheurs, au travers desquels on tend à la félicité. Or si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espere, pourquoi traitez-vous de contradictoire & d'insensée dans ma conduite une disposition toute semblable ? J'aime Manon ; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux & tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse, mais l'esperance d'arri-

ver à mon terme y répand toujours de la douceur ; & je me croirai trop bien païé par un moment passé avec elle, de tous les chagrins que j'effuie pour l'obtenir. Toutes choses me paroissent donc égales de votre côté & du mien ; ou s'il y a quelque difference, elle est encore à mon avantage ; car le bonheur que j'espere est proche, & l'autre est éloigné ; le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire, sensible au corps ; & l'autre est d'une nature inconnuë, qui n'est certaine que par la foi.

Tiberge parut effrayé de ce raisonnement. Il recula deux pas en me disant de l'air le plus sérieux, que non seulement ce que je venois de dire bleffoit le bon sens, mais que c'étoit un malheureux sophisme d'impieté & d'irreligion ; car cette comparaison, ajouta-t-il, du terme de vos peines avec lui qui est proposé par la religion est une idée des plus libertines, & des plus monstrueuses. J'avouë, repris-je, qu'elle n'est pas juste, mais prenez y garde, ce n'est pas
sur

DU MARQUIS DE ***. 153

sur elle que porte mon raisonnement. J'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction dans la perseverance d'un amour malheureux, & je crois avoir prouvé fort bien que si c'en est une, vous ne sçauriez vous en sauver non plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égales, & je soutiens encore qu'elles le sont. Répondrez-vous que le terme de la vertu est infiniment supérieur à celui de l'amour? Qui refuse d'en convenir? Mais est-ce de quoi il est question? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont l'un & l'autre pour faire supporter les peines? Jugeons en par l'effet. Combien trouve-t-on de deserteurs de la severe vertu, & combien en trouverez-vous peu de l'amour? Repondrez-vous encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infaillibles & nécessaires; qu'on ne trouve plus de Tyrans ni de croix, & qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce & tranquille? Je vous

dirai de même qu'il y a des amours paisibles & fortunez ; & ce qui fait encore une difference qui m'est extrêmement avantageuse , j'ajouterais que l'amour quoiqu'il trompe assez souvent , ne promet du moins que des satisfactions & des joies , au lieu que la religion veut qu'on s'attende à une pratique triste & mortifiante. Ne vous allarmez pas , ajoutai-je , en voyant son zèle prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclurre ici , c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise methode pour dégoûter un cœur de l'amour , que de lui en décrier les douceurs & de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la maniere dont nous sommes faits , il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir ; je défie qu'on s'en forme une autre idée : or le cœur n'a pas besoin de se consulter long-tems pour sentir que de tous les plaisirs , les plus doux sont ceux de l'amour. Il s'apperçoit bientôt qu'on le trompe lorsqu'on lui en

en promet ailleurs de plus charmans & cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides. Prédicateurs qui voulez me ramener à la vertu, dites moi qu'elle est indispensablement nécessaire, mais ne me déguisez pas qu'elle est sévere & penible. Etablissez bien que les délices de l'amour sont passageres, qu'elles sont défenduës, qu'elles seront suivies par d'éternelles peines, & ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi, que plus elles sont douces & charmantes, plus le ciel fera magnifique à récompenser un si grand sacrifice; mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici bas nos plus parfaites félicités. Cette fin de mon discours rendit sa bonne humeur à Tiberge. Il convint qu'il y avoit quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajouta fut de me demander, pourquoi je n'entrois pas du moins dans mes propres principes, en sacrifiant mon amour à l'esperance de cette rémunera-

tion dont je me faisois une si grande idée. O cher ami ! lui répondis-je, c'est ici que je reconnois ma misere & ma foiblesse ; hélas oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ; mais l'action est-elle en mon pouvoir ? De quel secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon ? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos Jansenistes. Je ne sçais ce que je suis, repliquai-je, & je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être, mais j'éprouve la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveler la pitié de mon ami. Il vit bien qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans mes desordres. Son amitié en fut plus disposée dans la suite à me donner des secours, sans lesquels j'aurois péri infailliblement de misere. Je ne lui fis pas pourtant la moindre ouverture du dessein que j'avois de m'échapper de St. Lazare. Je le priai seulement

DU MARQUIS DE ***. 157

lement de se charger de ma lettre. Je l'avois préparée avant qu'il fût venu , & je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement , & Lescout reçut celle qui étoit pour lui avant la fin du jour. Il me vint voir le lendemain & il passa heureusement sous le nom de mon frere. Ma joie fut grande en l'apercevant dans ma chambre, j'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un seul moment, lui dis-je, apprenez moi d'abord des nouvelles de Manon, & donnez moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assura qu'il n'avoit pas vû sa sœur depuis le jour qui avoit précédé mon emprisonnement, qu'il n'avoit appris son sort & le mien qu'à force d'informations & de soins, que s'étant présenté deux ou trois fois à l'Hôpital, on lui avoit refusé la liberté de lui parler. Malheureux G. M. m'écriai-je que tu me la paieras cher!

Pour ce qui regarde votre délivrance,

vance , continua Lescaut , c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la soirée deux de mes amis & moi , à observer toutes les parties extérieures de cette maison , & nous jugeâmes que vos fenêtres étant sur une cour entourée de bâtimens , comme vous nous l'aviez marqué ; il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troisième étage , & nous ne pouvons introduire ici , ni cordes , ni échelles. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors ; c'est dans la maison même qu'il faudroit imaginer quelque artifice. Non , repris-je , j'ai tout examiné , sur tout depuis que ma cloture est un peu moins rigoureuse par l'indulgence du Supérieur. La porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clef , j'ai la liberté de me promener dans les galeries des Religieux ; mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses qu'on à soin de tenir fermées la nuit & le jour ; de sorte qu'il est impossible
que

DU MARQUIS DE ***. 159

que la seule adresse me puisse sauver. Attendez, repris-je, après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente, pourriez-vous m'apporter un pistolet? Aisément, me dit Lescout; mais voulez-vous tuer quelqu'un? je l'assurai que j'avois si peu dessein de tuer, qu'il n'étoit pas même nécessaire que le pistolet fût chargé. Apportez-le moi demain, ajoutai-je, & ne manquez pas de vous trouver le même soir à onze heures vis à vis la porte de cette maison avec deux ou trois de nos amis. J'espere que je pourrai vous y réjoindre. Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise telle que je la méditois ne pouvoit paroître raisonnable qu'après avoir réüffi. Je le priai d'abreger sa visite; afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec aussi peu de peine que la première fois; son air étoit grave, il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un honnête homme.

Lorsque je me trouvai muni
de

de l'instrument de ma liberté, je ne doutai presque point du succès de mon projet. Il étoit bizarre & hardi ; mais de quoi n'étois-je point capable avec les motifs qui m'animoient. J'avois remarqué depuis qu'il m'étoit permis de sortir de ma chambre, & de me promener dans les galeries que le Portier apportoit chaque jour au soir les clefs de toutes les portes au Supérieur, & qu'il regnoit ensuite un profond silence dans la maison, qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller sans obstacle par une galerie de communication de ma chambre à celle de ce Père. Ma résolution étoit de lui prendre ses clefs, en l'épouvantant avec mon Pistolet s'il faisoit difficulté de me les donner, & de m'en servir pour gagner la rue. J'en attendis le tems avec impatience. Le Portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire, un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une, pour m'assurer que tous les Religieux, & les domestiques étoient endormis.

DU MARQUIS DE ***. 161

mis. Je partis enfin avec mon arme & une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du Père pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup, & s'imaginant sans doute que c'étoit quelque Religieux qui se trouvoit mal, & qui avoit besoin de secours, il se leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander au travers de la porte, qui c'étoit, & ce qu'on vouloit de lui ? Je fus obligé de lui dire qui j'étois, mais j'affectai un ton plaintif pour lui faire comprendre que je ne me trouvois pas bien. Ha ! c'est vous, mon cher fils, me dit-il, en ouvrant la porte ; qui est-ce donc qui vous amene si tard ? J'entrai dans sa chambre, & l'ayant tiré à l'autre bout opposé à la porte, je lui déclarai qu'il m'étoit impossible de demeurer plus long-tems à St. Lazare ; que la nuit étoit un tems commode pour sortir sans être apperçu, & que j'attendois de son amitié qu'il consentiroit à m'ouvrir les portes, ou à me prêter
ses

ses clefs pour les ouvrir moi-même.

Le compliment devoit le surprendre. Il demeura quelque tems à me considerer sans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre, je répris la parole pour lui dire, que j'étois fort touché de toutes ses bontez ; mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, sur tout à moi, à qui on la ravissoit injustement. J'étois résolu de me la procurer cette nuit même à quelque prix que ce fût ; & de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeller du secours. Je lui fis voir une honnête raison de silence que je tenois sous mon just-au-corps. Un pistolet ! me dit-il ; Quoi mon fils ! vous voulez m'ôter la vie, pour reconnoître la consideration que j'ai eue pour vous ? A Dieu ne plaise, lui répondis-je. Vous avez trop d'esprit, & de raison pour me mettre dans cette nécessité ; mais je veux être libre, & j'y suis si résolu que si mon projet manque par votre faute, c'est fait de vous absolument.

Mais,

DU MARQUIS DE ***. 163

Mais, mon cher fils, reprit-il, d'un air pâle & effraié, que vous ai-je fait? quelle raison avez-vous de vouloir ma mort? Eh non, répliquai-je avec impatience, je n'ai pas dessein de vous tuër si vous voulez vivre; ouvrez moi la porte, & je suis le meilleur de vos amis. J'apperçus les clefs, qui étoient sur la table. Je les pris, & je le priai de me suivre, en faisant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y refoudre. A mesure que nous avançons & qu'il ouvroit une porte, il me repetoit avec un soupir; ah! mon fils, ah! qui l'auroit jamais crû! Point de bruit, mon Père, répetois-je, de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une espece de barriere qui est avant la grande porte de la ruë. Je me croïois déjà en sûreté, & j'étois derriere le Père avec ma chandelle dans une main, & mon Pistolet dans l'autre. Pendant qu'il s'occupoit à ouvrir, un Domestique qui couchoit dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques

ques verrouils se leve & met la tête à sa porte. Le bon Père le crût apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudence de venir à son secours. C'étoit un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point, je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause, mon Père, dis-je au Supérieur; mais que cela n'empêche point que vous n'acheviez, ajoutai-je en le pouffant vers la dernière porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement & je trouvai à quatre pas Lescout, qui m'attendoit avec deux amis suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescout me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un pistolet; c'est votre faute, lui dis-je, pourquoi me l'apportiez-vous chargé? Cependant je le remerciai, d'avoir eu cette précaution sans laquelle j'étois sans doute à St. Lazare pour longtems. Nous allâmes passer la nuit chez un Traiteur, où je me remis

DU MARQUIS DE ***. 165

remis un peu de la mauvaise chere que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrois mortellement dans Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vûë. Je vous demande le secours de votre adresse. Pour moi, j'y emploierai jusqu'à ma vie. Lescout qui ne manquoit pas d'esprit & de prudence, me représenta qu'il falloit aller bride en main; que mon évafion de St. Lazare & le malheur qui m'étoit arrivé en sortant causeroit infailiblement du bruit; que Mr. le Lieutenant de Police me feroit chercher, & qu'il avoit les bras longs; enfin que si je ne voulois pas être exposé à quelque chose de pis que St. Lazare, il étoit à propos de me tenir couvert & renfermé quelques jours, pour laisser au premier feu de mes ennemis le tems de s'éteindre. Son conseil étoit sage; mais il auroit fallû l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur, & de ménagement

ment ne s'accordoient pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre que je passerois le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre, où je demeurai jusqu'au soir.

J'emploiai une partie de ce tems à former des projets & des expédients pour secourir Manon. J'étois bien persuadé que sa prison étoit encore plus impénétrable que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas question de force & de violence. Il falloit de l'artifice; mais la Déesse même de l'invention, n'auroit pas sçu par quelle voie commencer. J'y vis si peu de jour que je remis à considérer mieux les choses, lorsque j'aurois pris quelques informations sur l'arrangement intérieur de l'Hôpital. Aussi-tôt que la nuit eut amené l'obscurité, je priai Lescout de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des Portiers qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être un étranger
qui

DU MARQUIS DE ***. 167

qui avoit entendu parler avec admiration de l'Hôpital général, & de l'ordre qui s'y obſervoit. Je l'interrogeai ſur les plus minces détails ; & de circonſtances en circonſtances nous tombâmes ſur les administrateurs dont je le priai de m'apprendre les noms, & les qualitez. Les réponſes qu'il me fit ſur ce dernier article me firent naître une penſée, dont je m'applaudis auſſi-tôt, & que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai comme une choſe eſſentielle à mon deſſein, ſi ces Meſſieurs avoient des enfans ! Il me dit qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain, mais que pour Mr. de T. qui étoit un des principaux, il lui connoiſſoit un fils en âge d'être marié, qui étoit venu pluſieurs fois à l'Hôpital avec ſon Père. Cette aſſurance me ſuffiſoit. Je rompis preſque auſſi-tôt notre entretien, & je fis part à Leſcaut en retournant chez lui de l'idée qui m'étoit venue à la tête. Je m'imagine, lui dis-je, que

que Mr. de T. le fils qui est riche & de bonne maison est dans un certain goût de plaisirs ; comme l'plûpart des jeunes gens de son âge. Il ne sçauroit être ennemi des femmes , ni ridicule au point de refuser ses services pour une affaire d'amour. J'ai formé le dessein de l'interesser dans la liberté de Manon. S'il est honnête homme, & qu'il ait des sentimens, il nous accordera son secours par générosité ; s'il n'est point capable d'être conduit par ce motif , il fera du moins quelque chose pour une fille aimable ; ne fût-ce, que par l'esperance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas differer de le voir , ajoûtai-je, plus long-tems que demain. Je me sens si consolé par ce projet, que j'en tire un bon augure. Lescaut convint lui-même qu'il y avoit de la vraisemblance dans ce que je lui disois, & que nous avions quelque chose à esperer de ce côté-là. J'en passai la nuit moins tristement.

DU MARQUIS DE ***. 169

Le matin étant venu je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible dans l'état d'indigence où j'étois, & je me fis conduire dans un fiacre à la maison de Mr. de T. Il fut surpris de recevoir la visite d'un inconnu. J'augurai bien de sa physionomie, & de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui, & pour échauffer ses sentimens, naturels, je lui parlai de ma passion, & du mérite de ma maîtresse, comme de deux choses qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que quoiqu'il n'eût jamais vû Manon, il avoit entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissoit de celle qui avoit été la Maîtresse du vieux Mr. de G. M. Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eüe à cette aventure; & pour le gagner davantage en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui nous étoit arrivé à Manon & à moi. Vous voiez, Monsieur, continuai-je, que l'interêt de ma vie, & celui de mon cœur sont main-

tenant entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de reserve avec vous, parce que je suis informé de votre générosité, & que la ressemblance de nos âges me fait esperer qu'il s'en trouvera quelques - uns dans nos inclinations. Il parût fort sensible à cette marque d'ouverture, & de candeur. Sa réponse fut celle d'un homme qui a du monde, & des sentimens ; ce que le monde ne donne pas toujours, & qu'il fait perdre souvent. Il me dit qu'il mettoit ma visite au rang de ses bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ses plus heureuses acquisitions, & qu'il s'efforceroit de la mériter par son zèle à me servir. Il ne promit pas de me rendre Manon ; parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un credit mediocre, & mal assuré ; mais il s'engagea à me procurer le plaisir de la voir, & à faire tout ce qui seroit en sa puissance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus satisfait de l'incertitude où il me paroissoit être de son credit, que

je

je ne l'aurois été d'une pleine assurance de remplir tous mes desirs. Je trouvai dans cette modération de ses offres, une marque de sincérité & de franchise dont je fus charmé. Je me promis tout de ses bons offices. La seule promesse de me faire voir Manon m'auroit fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque chose de ces sentimens, d'une maniere qui le persuada aussi que je n'étois pas d'un mauvais naturel. Nous nous embrassâmes avec tendresse, & nous devinmes amis sans autre raison que la bonté de nos cœurs, & une simple disposition qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui ressemble. Il poussa les marques de son estime bien plus loin, car ayant combiné mes aventures, & jugeant qu'en sortant de St. Lazare, je ne devois pas me trouver à mon aise, il m'offrit sa bourse, & il me pressa de l'accepter. Je ne l'acceptai point; mais je lui dis; c'est trop, mon cher Monsieur. Si avec tant de bonté & d'amitié vous me faites revoir ma chere Manon, je

vous suis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout à fait cette chere créature, je ne croirai pas être quitte en versant tout mon sang pour vous servir.

Nous ne nous séparâmes qu'après être convenus du tems, & du lieu, où nous devions nous retrouver. Il eut la complaisance de ne pas me remettre plus loin qu'à l'après-midi. Je l'attendis dans un caffè, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, & nous primes ensemble le chemin de l'Hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traversant les cours. Puissance d'amour ! disois-je, je reverrai donc la chere Reine de mon cœur, l'objet de tant de pleurs, & d'inquietudes ! Ciel conservez moi assés de vie pour aller jusqu'à elle, & disposez après cela de ma fortune, & de mes jours. Je n'ai plus d'autre grace à vous demander. Mr. de T . . . parla à quelques Concierges de la maison, qui s'empresserent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour sa satisfaction. Il se fit mon-

trer

DU MARQUIS DE ***. 173

trer le quartier où Manon avoit sa chambre, & l'on nous y conduisit avec une clef d'une grandeur effroyable, qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai au Valet qui nous menoit, & qui étoit celui qu'on avoit chargé du soin de la servir, de quelle maniere elle avoit passé le tems dans cette demeure. Il nous dit que c'étoit une douceur angelique, qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté, qu'elle avoit versé continuellement des larmes pendant les six premières semaines après son arrivée, mais qu'elle paroissoit depuis quelque tems prendre son malheur avec plus de patience, & qu'elle étoit occupée à coudre du matin jusqu'au soir, à la reserve de quelques heures qu'elle employoit à la lecture. Je lui demandai encore, si elle avoit été entretenüe proprement & avec honnêteté. Il m'assura que le nécessaire du moins ne lui avoit jamais manqué. Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur battoit violemment. Je dis à Mr. de T. entrez seul & prévenez la sur ma visite,

car j'apprehende qu'elle ne soit trop saisie en me voiant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il lui dit qu'il venoit lui apporter un peu de consolation; qu'il étoit de mes amis, & qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à notre fortune. Elle lui demanda avec beaucoup d'empressement, si elle apprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ses pieds aussi tendre, & aussi fidelle qu'elle pouvoit le désirer. Quand? reprit-elle. Aujourd'hui même, lui dit-il, ce bienheureux moment ne tardera point. Il va paroître à l'instant si vous le souhaitez. Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai lorsqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embrassames avec cette effusion de tendresse, qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits amans. Nos soupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour repetez languissamment de part & d'autre, formerent

Du MARQUIS DE ***. 175

merent pendant un quart d'heure
une scène qui attendrissoit Mr.
de T. . . Je vous porte envie,
me dit-il, en nous faisant asseoir,
il n'y a point de sort glorieux au-
quel je ne préférassé une maitresse
si belle & si passionnée. Aussi mé-
priserois - je tous les empires du
monde, lui répondis - je, pour
m'affurer le bonheur d'être aimé
d'elle.

Tout le reste d'une conversation
si désirée, ne pouvoit manquer d'é-
tre infiniment tendre. La pauvre
Manon me raconta ses aventures,
& je lui appris les miennes. Nous
pleurâmes amèrement en nous en-
tretienant de l'état où elle étoit,
& de celui d'où je ne faisois que
sortir. Mr. de T. nous consola
par de nouvelles promesses de
s'emploier ardemment pour finir
nos miseres. Il nous conseilla de
ne pas rendre cette première entre-
vuë si longue, pour lui donner
plus de facilité à nous en procurer
d'autres. Il eut beaucoup de peine
à nous faire goûter ce conseil.
Manon surtout ne pouvoit se re-

foudre à me laisser partir. Elle me fit remettre cent fois sur ma chaise, elle me retenoit par les habits & par les mains. Hélas ! dans quel lieu me laissez-vous, disoit-elle, qui peut m'assurer de vous revoir ? Mr. de T. . . s'engagea à la venir voir souvent avec moi. Pour le lieu, ajouta-t-il agréablement, il ne faut plus l'appeller l'Hôpital, c'est un Versailles, depuis qu'une personne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée.

Je fis en sortant quelques libéralitez au Valet qui la servoit, pour l'engager à lui rendre ses soins avec zèle. Ce garçon avoit l'ame moins basse & moins dure que ses pareils. Il avoit été témoin de notre entrevûë, ce tendre spectacle l'avoit touché. Un louis d'or dont je lui fis présent acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart en descendant dans les cours. Mr., me dit-il, si vous me voulez prendre à votre service, ou me donner un honnête recompense, pour me dédommager de la perte de

de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer Mademoiselle Manon. J'ouvris l'oreille à cette proposition, & quoique je fusse dépourvû de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses desirs. Je comptois bien qu'il me feroit toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe. Sois persuadé, lui dis-je, mon ami, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi, & que ta fortune est aussi assurée que la mienne. Je voulus sçavoir quels moiens il avoit dessein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre, & de vous la conduire jusqu'à celle de la ruë où il faudra que vous soiez prêt à la recevoir. Je lui demandai, s'il n'étoit point à craindre qu'elle fût reconnüe en traversant les galeries & les cours? Il confessa qu'il y avoit quelque danger; mais il me dit, qu'il falloit bien risquer quelque chose. Quoique je fusse ravi de le voir si résolu, j'appellai Mr. de T. . pour lui communiquer ce projet, & la seule

raison qui me sembloit pouvoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit absolument s'échapper de cette manière, mais elle est reconnüe, & arrêtée en fuyant, continua-t-il, c'est peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudroit donc quitter Paris sur le champ ; car vous ne seriez jamais assez caché aux recherches. On les redoubleroit autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échape aisément quand il est seul, mais il est presque impossible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque solide que me parût ce raisonnement, il ne pût l'emporter dans mon esprit sur un espoir si proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à Mr. de T. . & je le priai de pardonner un peu d'imprudence, & de témérité à l'amour. J'ajoutai que mon dessein étoit en effet de quitter Paris pour m'arrêter comme j'avois déjà fait à quelque village aux environs. Nous convinmes donc avec le

Valet

Valet de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant, & pour la rendre aussi certaine qu'il étoit en notre pouvoir, nous résolûmes d'apporter des habits d'homme dans la vûe de faciliter sa sortie. Il n'étoit pas aisé de les faire entrer ; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement Mr. de T. . . de mettre le lendemain deux vestes legeres, l'une sur l'autre ; je me chargeai de tout le reste. Nous retournâmes le matin à l'Hôpital, j'avois avec moi pour Maïon du linge, des bas &c. & par dessus mon just-au-corps un surtout, qui ne laissoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fumes qu'un moment dans sa chambre. Mr. de T. lui laissa une de ses deux vestes, je lui donnai mon just-au-corps, le surtout me suffisant pour sortir ; il ne se trouva rien de manque à son ajustement excepté la culotte que j'avois malheureusement oublié. L'oubli de cette piece nécessaire nous eût sans doute ap-

prêté à rire , si l'embarras où il nous mettoit eût été moins sérieux. J'étois au désespoir qu'une bagatelle de cette nature nous arretât. Cependant je pris mon parti , qui fut de sortir moi-même sans culotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon surtout étoit long , & je me mis à l'aide de quelques épingles en état de passer décentement à la porte. Le reste du jour me parût d'une longueur insupportable. Enfin la nuit étant venue , nous nous rendimes un peu au-dessous de la porte de l'Hôpital dans un carosse. Nous n'y fumes pas long - tems sans voir Manon paroître avec son conducteur , notre portiere étant toute ouverte ils monterent tous deux en un instant , je reçûs ma chere maitresse dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Le cocher me demanda où il falloit toucher. Touche au bout du monde , lui dis-je , & mene moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon.

Ce transport dont je ne fus pas
le

DU MARQUIS DE ***. 181

le maître faillit à m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mes paroles, & lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit, qu'il craignoit que je ne l'engageasse dans un mauvaise affaire, qu'il voioit bien que ce beau jeune homme qui s'appelloit Manon, étoit une fille que j'enlevois de l'Hôpital, & qu'il n'étoit pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi. La délicatesse de ce coquin n'étoit qu'une envie de me faire paier la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'Hôpital pour ne pas filer doux. Tai toi, lui dis-je, il y a un louis d'or à gagner pour toi; il m'auroit aidé après cela à brûler l'Hôpital même. Nous gagnâmes la maison où demeueroit Lescout. Comme il étoit tard Mr. de T. . . nous quitta en chemin avec promesse de nous revoir le lendemain. Le Valet demeura avec nous. Je tenois Manon si étroitement ferrée entre mes bras, que nous n'occupions qu'une place

dans le carosse. Elle pleuroit de joye, & je sentoies les larmes qui mouilloient mon visage. Mais lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescout, j'eus avec le cocher un nouveau démêlé dont les suites furent funestes. Je me repentis de lui avoir promis un louis, non seulement parce que le présent étoit exorbitant, mais par une autre raison bien plus forte qui étoit l'impuissance de le paier. Je fis appeller Lescout. Il descendit de sa chambre pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille dans quel embarras je me trouvois. Comme il étoit d'une humeur brusque, & nullement accoûtumé à ménager un fiacre, il me répondit que je me moquois. Un louis d'or ! ajouta-t-il, vingt coups de canne à ce coquin-là. J'eus beau lui représenter doucement qu'il alloit nous perdre. Il m'arracha ma canne avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui-ci à qui il étoit peut-être arrivé de tomber quelquefois sous la main d'un Garde du Corps, ou d'un Mousquetaire, s'enfuit de

DU MARQUIS DE ***. 183

de peur avec son carrosse, en criant que je l'avois trompé, mais que j'aurois de ses nouvelles. Je lui répétai inutilement d'arrêter. Sa fuite me causa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertît le Commissaire. Vous me perdez, dis-je, à Lescaut; je ne serois pas en sûreté chez vous. Il faut nous éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, & nous fortimes promptement de cette dangereuse rue. Lescaut nous tint compagnie. C'est quelque chose d'admirable, que la manière dont la providence conduit les événemens. A peine avions nous marché cinq ou six minutes, qu'un homme dont je ne découvris point le visage, reconnut Lescaut. Il le cherchoit sans doute aux environs de chez lui avec le malheureux dessein qu'il executa. C'est Lescaut, dit-il, en lui lâchant un coup de pistolet, il ira souper ce soir avec les anges. Il se déroba aussi-tôt. Lescaut tomba sans le moindre mouvement de vie. Je pressai Manon de fuir, car

car nos secours étoient inutiles à un cadavre , & je craignois d'être arrêté par le Guet qui ne pouvoit tarder à paroître. J'enfilai avec elle & le Valet la première petite rue qui croisoit. Elle étoit si éperduë que j'avois de la peine à la soutenir. Enfin aiant apperçu un fiacre au bout de la rue , je le fis appeller. Nous y montâmes. Mais lorsque le cocher me demanda où il falloit nous conduire ; je fus embarrassé à lui répondre. Je n'avois point d'azile assuré , ni d'ami de confiance à qui j'osasse avoir recours. J'étois sans argent, n'ayant gueres plus d'une demie pistole dans ma bourse. La fraieur & la fatigue avoient tellement incommodé Manon , qu'elle étoit à demi pâmée auprès de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lescaut , & je n'étois pas encore hors de l'apprehension du Guet : quel parti prendre ! Je me souvins heureusement de l'auberge de Chaillot où j'avois passé quelques jours avec Manon , lorsque nous étions allez dans ce vil-
lage

DU MARQUIS DE ***. 185

lage pour y demeurer. J'esperai non seulement d'y être en sûreté, mais d'y pouvoir vivre quelque tems sans être pressé de paier. Mene nous à Chaillot, dis-je au cocher. Il refusa d'y aller si tard à moins d'une pistole; autre sùjet d'embaras. Enfin nous convinmes de six francs. C'étoit toute la somme qui restoit dans ma bourse.

Je consolais Manon en avançant; mais dans le fond j'avois le désespoir dans le cœur. Je me serois donné mille fois la mort, si je n'eusse pas eû dans mes bras le seul bien qui m'attachoit à la vie. Cette seule pensée me remettoit. Je la tiens du moins, disois-je, elle m'aime, elle est à moi; Tiberge à beau dire, ce n'est pas là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'univers sans y prendre interêt; pourquoi? je n'ai plus d'affection de reste. Ce sentiment étoit vrai; cependant dans le tems que je faisois si peu de cas des biens du monde, je sentoiss que j'aurois eû besoin d'en avoir du moins une petite partie pour
mé-

mépriser encore plus souverainement tout le reste. L'amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors & les richesses, mais il a besoin de leur secours; & rien n'est plus désespérant pour un amant délicat que de se voir ramené par là malgré lui, à la grossiereté des ames les plus basses. Il étoit environ onze heures quand nous arrivâmes à Chaillof. Nous fumes reçus à l'auberge comme des personnes de connoissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est accoûtumé à Paris & aux environs à voir prendre aux femmes toutes fortes de formes. Je la fis servir aussi proprement que si j'eusse été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fusse mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant résolu de retourner seul à Paris le lendemain, pour chercher quelque remede à cette embarrassante espece de maladie. Elle me parût pâle, & maigrie en foupant. Je ne m'en étois point apperçû à Hôpital;

DU MARQUIS DE ***. 187

tal ; parce que la chambre où je l'avois vûë n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai si ce n'étoit point encore un effet de la fraieur qu'elle avoit eûë en voiant assassiner son frere. Elle m'assura que quelque touchée qu'elle fût de cet accident , sa pâleur ne venoit que d'avoir effuié pendant trois mois mon absence. Tu m'aimes donc extrêmement , lui répondis-je ; mille fois plus que je ne puis dire , reprit-elle : Tu ne me quitteras donc plus jamais , ajoutai-je ; Non , jamais , repliqua-t-elle , & elle me confirma cette assurance par tant de caresses & de sermens , qu'il me parût impossible en effet qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été persuadé qu'elle étoit sincere ; quelle raison auroit-elle eû de se contrefaire jusqu'à ce point ? mais elle étoit encore plus volage ; ou plutôt elle n'étoit plus rien , & elle ne se reconnoissoit pas elle-même , lorsqu'ayant devant les yeux des femmes qui vivoient dans l'abondance , elle se trouvoit dans la pauvreté ,

vreté, & dans le besoin. J'étois à la veille d'en avoir une dernière preuve, qui a surpassé toutes les autres, & qui a produit la plus étrange aventure qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance & de ma fortune.

Comme je la connoissois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son frere, & la nécessité d'avoir du linge & des habits pour elle & pour moi, étoient de si bonnes raisons, que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'auberge avec le dessein, dis-je, à Manon & à mon hôte, de prendre un carrosse de louage; mais c'étoit une gasconnade. La nécessité m'obligea d'aller à pied, je marchai fort vite jusqu'au Cours-la Reine; où j'avois dessein de m'arrêter. Il falloit bien prendre un moment de solitude & de tranquillité pour m'arranger, & prévoir ce que j'allois faire à Paris. Je m'assis sur l'herbe. J'entrai dans une mer de raisonnement & de réflexions qui se reduisirent peu à peu à trois prin-

principaux articles. J'avois besoin d'un secours présent pour un nombre infini de nécessitez présentes. J'avois à chercher quelque voie qui pût du moins m'ouvrir des esperances pour le futur ; & ce qui n'étoit pas de moindre importance, j'avois des informations, & des mesures à prendre pour la sûreté de Manon, & pour la mienne. Après m'être épuisé en projets, & en combinaisons sur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert à Chail-
lot ; & pour les besoins futurs, je crus qu'il seroit tems d'y penser lorsque j'aurois satisfait aux présents. Il étoit donc question de remplir actuellement ma bourse. Mr. de T. m'avoit offert généreusement la sienne, mais j'avois un extrême repugnance à le remettre moi-même sur cette matiere. Quel personnage que d'aller exposer sa misere à un étranger, & de le prier de nous faire part de son bien ! Il n'y a qu'une ame lâche
qui

qui en soit capable, par une bassesse qui l'empêche d'en sentir l'indignité; ou un Chrétien humble par un excès de générosité qui le rend supérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche, ni un bon Chrétien, j'aurois donné la moitié de mon sang pour éviter cette humiliation. Tiberge, disois-je, le bon Tiberge, me refusera-t-il, ce qu'il fera en état de me donner? Non, il sera touché de ma misère; mais il m'assassinera par sa morale. Il faudra essuier ses reproches, ses exhortations, ses menaces, il me fera acheter ses secours si cher, que je donnerois encore une partie de mon sang plutôt que de m'exposer à cette scène fâcheuse, qui me laissera du trouble & des remords. Bon, reprinois-je, il faut donc renoncer à tout espoir, puisqu'il ne me reste point d'autre voie, & que je suis si éloigné de m'arrêter à ces deux-là, que je verserois plus volontiers la moitié de mon sang que d'en prendre une, c'est-à-dire, tout mon sang plutôt que de les prendre

toutes

DU MARQUIS DE ***. 191

toutes les deux. Oui, mon sang tout entier, ajoutai-je, après une réflexion d'un moment, je le donnerois plutôt que de me reduire à une basse supplication. Mais il s'agit bien ici de mon sang ! Il s'agit de la vie, & de l'entretien de Manon, il s'agit de son amour, & de sa fidelité : qu'ai-je à mettre en balance avec elle ? Je n'y ai rien mis jusqu'à présent, elle me tient lieu de gloire, de bonheur, & de fortune. Il y a bien des choses sans doute que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter, mais estimer une chose plus que ma vie n'est pas une raison pour l'estimer autant que Manon. Je ne fus pas long-tems à me déterminer après ce raisonnement. Je continuai mon chemin, resolu d'aller d'abord chez Tiberge, & de là chez Mr. de T...

En entrant à Paris je pris un fiacre, quoique je n'eusse pas de quoi le paier ; je comptois sur les secours que j'allois solliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où

d'où j'envoïai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il satisfit mon impatience par sa promptitude. Je lui appris l'extrémité de mes besoins sans nul détour. Il me demanda si les cent pistoles que j'avois renduës me suffiroient & sans m'opposer un seul mot de difficulté, il me les fut querir dans le moment avec cet air ouvert, & ce plaisir à donner qui n'est connu que de l'amour, & de la véritable amitié. Quoique je n'eusse pas eü le moindre doute du succès de ma demande, je fus surpris de l'avoir obtenuë à si bon marché, c'est-à-dire, sans qu'il m'eut querellé sur mon impenitence; mais je me trompois en me croïant tout-à-fait quitte de ses reproches; car lorsqu'il eût achevé de me compter son argent & que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée: je ne lui avois point parlé de Manon, il ignoroit qu'elle fut en liberté; ainsi sa morale ne tomba que sur ma fuite téméraire de St. Lazare, & sur la crainte où il étoit, qu'au lieu de
pro-

DU MARQUIS DE *** 193

profiter des leçons de sagesse que j'y avois reçues, je ne reprisse le train du désordre. Il me dit qu'étant allé pour me visiter à St. Lazare le lendemain de mon évafion, il avoit été fappé au-delà de toute expreffion, en apprenant la manière dont j'en étois forti; qu'il avoit eu là-dessus un entretien avec le Supérieur; que ce bon Pere n'étoit pas encore remis de son effroi; qu'il avoit eu néanmoins la générosité de déguifer à Mr. le Lieutenant de Police les circonstances de mon évafion, & qu'il avoit empêché que la mort du Portier ne fût connue au dehors; que je n'avois donc de ce côté là nul fujet d'allarme; mais que s'il me restoit le moindre sentiment de sagesse; je profiterois de cet heureux tour que le Ciel donnoit à mes affaires; que je devois commencer par écrire à mon pere, & me remettre bien avec lui, & que si je voulois fuivre une fois fon conseil, il étoit d'avis que je quittasse Paris pour retourner dans le fein de ma famille. J'écoutai

son discours jusqu'à la fin. Il y voit là bien des choses satisfaisantes. Je fus ravi premièrement de n'voir rien à craindre du côté de S. Lazare. Les rues de Paris me devenoient un pais libre. En second lieu, je m'applaudis de que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon & de son retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle; dans l'opinion apparemment qu'elle me tenoit moins au cœur puisque je paroissois si tranquille sur son sujet. Je résolus finon de retourner dans ma famille, du moins d'écrire à mon père comme il me le conseilloit & de lui témoigner que j'étois disposé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs, & de ses volontés. Mon esperance étoit de l'engager à m'envoier de l'argent, sous prétexte de faire mes exercices à l'Académie; car j'aurois eu peine à lui persuader que j'eusse dessein de retourner à l'Etat Ecclesiastique; dans le fond je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois

promettre, étant bien aise au contraire de m'appliquer à quelque chose d'honnête, & de raisonnable; autant que cela pourroit s'accorder avec mon amour pour Manon. Je faisois mon compte de vivre avec elle, & de faire en même tems mes exercices. Cela étoit fort compatible. Je fus si satisfait de toutes ces idées, que je promis à Tiberge de faire partir le jour même une lettre pour mon pere. J'entrai effectivement dans un bureau d'écriture en le quittant, & j'écrivis d'une manière si tendre & si soumise, que je ne doutai point que je n'obtinsse quelque chose du cœur paternel.

Quoique je fusse en état de prendre & de paier un fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaisir de marcher fierement à pied en allant chez Mr. de T... Je trouvois de la joye dans cet exercice de ma liberté, pour laquelle mon ami m'avoit assuré que je n'avois plus rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit, que ses assurances ne regardoient

doient que St. Lazare, & que j'avois outre cela l'affaire de l'Hôpital sur les bras ; fans compter la mort de Lescout, dans laquelle j'étois mêlé du moins comme témoin. Ce souvenir m'effraia tellement, que je me retirai dans la premiere allée d'où je fis appeller un carrosse. J'allai droit chez Mr. de T... que je fis rire de ma fraieur. Elle me parut encore plus risible ; lorsqu'il m'eut appris que je n'avois rien à craindre du côté de l'Hôpital, ni de Lescout. Il me dit que dans la pensée qu'on pourroit le soubçonner d'avoir eu part à l'enlèvement de Manon, il étoit allé le matin à l'Hôpital demander à la voir, & faisant semblant d'ignorer ce qui étoit arrivé ; qu'on étoit si éloigné de nous accuser, ou lui, ou moi, qu'on s'étoit empressé au contraire de lui apprendre cette aventure comme une étrange nouvelle, & qu'on admiroit qu'une fille aussi jolie que Manon, eût consenti à fuir avec un Valet ; qu'il s'étoit contenté de répondre froidement qu'il n'en étoit pas surpris,

D U M A R Q U I S D E ***. 197

pris & qu'on faisoit tout pour la liberté. Il continua à me raconter qu'il étoit allé de-là chez Lescout, dans l'esperance de me trouver avec ma charmante maîtresse ; que l'hôte de la maison qui étoit un carrossier lui avoit protesté qu'il n'avoit vû, ni elle, ni moi ; mais qu'il n'étoit point étonnant que nous n'eussions point parû chez lui, si c'étoit pour Lescout que nous devions y venir ; parce que nous aurions sans doute appris qu'il venoit d'être tué à peu près dans le tems dont Mr. de T. parloit. Sur quoi il lui raconta ce qu'il sçavoit de la cause, & des circonstances de cette mort ; il lui dit qu'environ deux heures avant l'accident, un Garde du Corps des amis de Lescout l'étoit venu voir, & lui avoit proposé de jouer ; que Lescout avoit gagné si rapidement, que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heure, c'est-à-dire, tout son argent ; que ne lui restant point un sou il avoit prié Lescout de lui prêter la moitié de la somme qu'il avoit perduë, & que sur

quelques difficultez nées à cette occasion, ils s'étoient querellez avec une animosité extrême; que Lescout avoit refusé de sortir pour mettre l'épée à la main, & que l'autre avoit juré en le quittant de lui casser la tête, ce qu'il avoit apparemment executé le soir même. Mr. de T. eut l'honnêteté d'ajouër, qu'il avoit été fort inquiet par rapport à nous, & il continua à m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous; il ne me restoit plus qu'à acheter du linge, & des habits pour Marion; je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit prendre la peine de s'arrêter un moment avec moi chez quelques Marchands. Je ne sçais s'il crût que je lui faisois cette proposition à dessein d'interesser sa générosité, ou si ce fut par un mouvement qui venoit de lui-même; mais aiant consenti à partir aussitôt, il me mena chez les Marchands qui fournissoient sa mai-
son

DU MARQUIS DE ***. 199

son, & après m'avoir fait choisir plusieurs étoffes d'un prix plus considerable que je ne m'étois proposé, il défendit absolument au Marchand de recevoir un sou de mon argent. Il fit cette galanterie de si bonne grace, que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous primes ensemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étois parti.

Le Chevalier de Grioux aiant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche jusqu'après notre souper, il convint lui-même qu'il en avoit besoin, & jugeant par notre attention que nous l'avions écouté avec plaisir, il nous assura que nous trouverions encore quelque chose de plus intéressant dans la suite de son histoire. Il la reprit ainsi lorsque nous eûmes fini de souper.

H I S T O I R E

*Du Chevalier des Grioux & de
Manon Lescaut.*

L I V R E S E C O N D .

MA présence & la compagnie de Mr. de T. dissipèrent tout ce qui pouvoit rester de chagrin à Manon. Oublions nos fraieurs passées, ma chere ame, lui dis-je en arrivant, & recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'amour est un bon maître. La fortune ne scauroit nous causer autant de peines qu'il nous fait goûter de plaisirs. Notre souper fut une vraie scene de joye. J'étois plus fier & plus content avec Manon & mes cent pistoles, que le plus riche Partisan de Paris avec ses trésors entassez. Il faut compter ses richesses par les moiens qu'on a de satisfaire ses desirs

desirs. Je n'en avois pas un seul à remplir. L'avenir même ne me caufoit nul embarras. J'étois presque sûr que mon père ne feroit point difficulté de me donner de quoi vivre honnêtement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtième année, j'étois en droit d'exiger ma part du bien de ma mere. Je ne cachai point à Manon que le fond de mes richesses n'étoit que de cent pistoles. C'étoit assez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui ne me sembloit pas pouvoir manquer, soit du côté de ma famille, soit du côté du jeu.

J'ai remarqué dans toute ma vie que le ciel a toujours choisi pour me frapper de ses plus rudes châtimens, le tems où ma fortune me sembloit le plus solidement établie. Je me croiois si heureux en soupant avec Mr. de T. . . & Manon, qu'on n'auroit pû me faire comprendre, que j'eusse à craindre encore quelque nouvel obstacle à ma félicité ; cependant il s'en préparoit un si funeste qu'il

m'a réduit à l'état où vous m'avez vu à Passy, & ensuite à des extrémités si déplorables, que vous aurez peine à croire mon récit fidelle. Dans le tems que nous étions à table, nous entendîmes le bruit d'un carrosse qui s'arrêtoit à la porte de l'Hôtellerie. La curiosité nous fit désirer de sçavoir qui ce pouvoit être qui arrivoit si tard. On nous dit que c'étoit le jeune Monsieur de G. M., c'est-à-dire, le fils de notre plus cruel ennemi, de ce vieux débauché qui m'avoit mis à St. Lazare, & Mannon à l'Hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au visage. C'est le ciel qui me l'amène, dis-je, à Mr. de T. pour le punir de la lâcheté de son père. Il ne m'échappera pas que nous n'ayons mesuré nos épées. Mr. de T. qui le connoissoit & qui étoit même de ses meilleurs amis, s'efforça de me faire prendre de meilleurs sentimens pour lui. Il m'assura que c'étoit un jeune homme très-aimable, & si peu capable d'avoir eû part à l'action de son père, que

je ne le verrois pas moi-même un moment sans lui accorder mon estime & sans désirer la sienne. Après m'avoir dit mille choses à son avantage, il me pria de consentir qu'il allât lui proposer de venir prendre place avec nous, & de s'accommoder du reste de notre souper. Il prévint l'objection du péril où c'étoit exposer Manon, que de découvrir sa demeure au fils de notre ennemi, en protestant sur son honneur, & sur sa foi, que lorsqu'il nous connoîtroit nous n'aurions point de plus zélé défenseur. Je ne fis difficulté de rien après de telles assurances. Mr. de T. nous l'amena après avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en sa faveur. Il m'embrassa. Nous nous assimes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenoit, & il mangea d'un appetit qui fit honneur à notre souper; lorsqu'on eut défervi, la conversation devint plus sérieuse. Il nous parla de l'excès où son père s'étoit porté

contre nous , avec détestation. Il nous fit les excuses les plus soumises. Je les abrege , nous dit-il , pour ne pas renouveler un souvenir qui me cause trop de honte. Si elles étoient sinceres dès le commencement , elles le devinrent bien plus dans la suite ; car il n'eut pas passé une demie-heure à s'entretenir avec nous , que je m'apperçus de l'impression que les charmes de Manon faisoient sur lui. Je vis ses regards , & ses manieres s'attendrir par degrés. Il ne laissa rien échaper néanmoins dans ses discours , mais sans être aidé de la jalousie , j'avois trop d'expérience en amour pour ne pas discerner ce qui venoit de cette source. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit , & il ne nous quitta qu'après s'être félicité beaucoup de notre connoissance & nous avoir prié de lui accorder la liberté de venir nous renouveler quelquefois l'offre de ses services. Il partit le lendemain avec Mr. de T. . qui se mit avec lui dans son carrosse.

Je

Je n'avois, comme j'ai dit, nul penchant à la jalousie. J'étois plus credule que jamais pour les sermens de Manon. Cette charmante créature étoit si absolument maîtresse de mon ame, que je n'avois pas un seul petit sentiment qui ne fût de l'estime & de l'amour. Loin de lui faire un crime d'avoir plû à G. M. j'étois ravi de cet effet de ses charmes, & je m'applaudissois d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvoit aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer le soupçon que j'avois concû de G. M. . . . Nous fumes occupez pendant quelques jours du soin de faire ajuster ses habits, & à délibérer si nous pouvions aller à la Comédie sans apprehender d'être reconnus. Mr. de T. revint nous voir avant la fin de la semaine : nous le consultâmes là-dessus. Il vit bien qu'il falloit dire oui pour faire plaisir à Manon. Nous résolûmes d'y aller le même soir avec lui : ce que nous ne pûmes néanmoins executer, car m'ayant tiré

aussi-tôt en particulier; je me suis
trouvé, me dit-il, dans le dernier
embarras depuis que je ne vous a
vû, & la visite que je vous fais
aujourd'hui en est une suite. G
M. aime votre maitresse, il m'en
a fait confidence. Je suis son inti-
me ami, & disposé en tout à le
servir; mais je ne suis pas moins
le votre. J'ai considéré que ses in-
tentions sont injustes & je les a
condamnées. Cependant j'aurois
gardé son secret, s'il n'avoit dessein
d'emploier pour plaire que les
voies communes; mais il est bien
informé de l'humeur de Manon.
Il a sçu, je ne sçai d'où, qu'elle
aime l'abondance, & les plaisirs,
& comme il jouit déjà d'un bien
considérable, il m'a déclaré qu'il
veut la tenter d'abord par un très-
gros présent & par l'offre de dix
mille livres de pension. Toutes
choses égales, j'aurois peut-être
eû beaucoup plus de violence à
me faire pour le trahir, mais la
justice s'est jointe en votre faveur
à l'amitié; d'autant plus qu'ayant
été la cause imprudente de la pas-
sion

sion de G. M. en l'introduisant ici, je suis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai causé.

Je remerciai Mr. de T. . d'un service de cette importance, je lui avouai avec un parfait retour de confiance, que le caractère de Manon étoit tel que G. M. se le figuroit, c'est-à-dire, qu'elle ne pouvoit supporter le nom de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, & je compte que ma fortune va s'augmenter de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoutai-je; c'est que G. M. ne se serve de la connoissance qu'il a de notre demeure pour nous rendre quelque mauvais office. Mr. de T. . m'assura que je devois être sans apprehension de ce côté-là; que G. M. . étoit capable d'une folie amoureuse, mais qu'il ne l'étoit point d'une bassesse; que s'il avoit la lâcheté d'en commettre une, il seroit le premier

mier lui qui parloit à l'en punir & à réparer par-là le malheur qu'il avoit eu d'y donner occasion. Je vous suis obligé de ce sentiment répris-je, mais le mal seroit fait & le remede fort incertain. Ainsi le parti le plus sage est de le prévenir en quittant Chaillo pour prendre un autre demeure. ouï, réprit Mr. de T. . . ; mais vous aurez peine à le faire aussi promptement qu'il faudroit, car G. M. doit être ici à midi; il me le dit hier, & c'est ce qui m'a porté à venir si matin pour vous informer de ses vûës. Il peut arriver à tout moment. Cette dernière circonstance commença à me faire regarder cette affaire d'un œil plus sérieux. Comme il me sembloit impossible d'éviter la visite de G. M. . . , & qu'il me le seroit aussi sans doute de l'empêcher de s'ouvrir à Manon, je pris le parti de la prévenir elle-même sur le dessein de ce nouveau Rival. Je m'imaginai que me sachant instruit des propositions qu'il lui feroit & les recevant à mes yeux, elle

elle auroit assez de force pour les rejeter , & me demeurer fidelle. Je découvris ma pensée à Mr. de T. . . qui me répondit que cela étoit extrêmement délicat. Je l'avouë , lui dis-je , mais toutes les raisons qu'on peut avoir d'être sûr du cœur d'une Maitresse , je les ai de compter sur l'affection de la mienne. Il n'y auroit que la grandeur des offres qui pût l'éblouir , & je vous ai dit qu'elle n'est point avare. Elle aime ses aises ; mais elle m'aime aussi ; & dans la situation où sont mes affaires , je ne sçaurois croire qu'elle me préfere le fils d'un homme qui l'a mise à l'Hôpital. En un mot , je persistai dans mon dessein , & m'étant retiré à l'écart avec Manon. Je lui déclarai naturellement tout ce que je venois d'apprendre. Elle me remercia de la bonne opinion que j'avois d'elle , & elle me promit de recevoir les offres de G. M. d'une maniere qui lui ôteroit l'envie de les renouveler. Non , lui dis-je , il ne faut pas l'irriter par une brusquerie , il peut nous nuire ;
mais

mais vous sçavez assez vous autres friponnes, ajoûtai-je en riant, comment vous défaire d'un amant desagréable, ou incommode. Elle reprit la parole après avoir un peu rêvé; il me vient un dessein admirable, s'écria-t-elle, & je suis toute glorieuse de l'invention. G. M. est le fils de notre plus cruel ennemi; il faut nous vanger du père; non pas sur le fils mais sur sa bourse. Je veux l'écouter, accepter ses présens, & me moquer de lui. Le projet est joli, lui dis-je, mais tu ne songes pas, mon pauvre enfant, que c'est le chemin qui nous a conduits tout droit à l'Hôpital. J'eus beau lui représenter le péril de cette entreprise. Elle me dit qu'il ne s'agissoit que de bien prendre nos mesures, & elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un Amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maitresse adorée, & je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement à la mienne. La résolution fut prise de faire une duppe de G. M. & par un

un tour bizarre, de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paroître son carrosse vers les onze heures. Il nous fit des complimens honnêtes sur la liberté qu'il prenoit de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de trouver Mr. de T. . qui lui avoit promis la veille de s'y rendre aussi, & qui avoit prétexté quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance, & d'amitié. G. M. trouva aisément l'occasion de déclarer ses sentimens à Manon; je ne dûs pas lui paroître gênant, car je m'absentai exprès pendant quelques minutes. Je m'apperçus à mon retour qu'on ne l'avoit pas désespéré par un excès de rigueur. Il étoit de la meilleure humeur du monde. J'affectai de le paroître aussi; il rioit intérieurement de ma simplicité, & moi de la sienne: nous fûmes l'un pour l'autre, une scène fort

fort agréable, pendant tout l'après midi. Je lui ménageai encore avant son départ un moment d'entretien particulier avec Manon, de sorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaisance autant que de la bonne chère. Aussi-tôt qu'il fut monté en carrosse avec Mr. de T... Manon accourût à moi les bras ouverts, & elle m'embrassa en éclatant de rire. Elle me repeta ses discours & ses propositions sans y changer un mot. Ils se reduisoient à ceci: Il l'adoroit. Il vouloit partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissoit déjà, sans compter ce qu'il attendoit après la mort de son pere, Elle seroit la maitresse de son cœur & de sa bourse; & pour le commencement de ses bienfaits, il étoit prêt à lui donner un carrosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais, & un cuisinier. Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autrement genereux que son pere. Parlons de bonne foi, ajoutai-je, cette offre ne vous tente-t-elle point? Moi? répondit-elle

elle en ajustant à sa pensée deux vers de Racine,

Moi ? vous me soupçonnez de
cette perfidie ?

Moi ? je pourrois souffrir un vi-
sage odieux,

Qui rappelle toujours l'Hôpital à
mes yeux ?

Non, repris-je en continuant la
parodie.

J'aurois peine à penser que l'Hôpi-
tal, Madame,

Fût un trait dont l'amour l'eût
gravé dans votre Ame.

Mais c'en est un bien séduisant
qu'un hôtel meublé avec un carrossé,
& trois laquais ; & l'amour
en a peu d'aussi forts. Elle me pro-
testa que son cœur étoit à moi pour
toujours, & qu'il ne recevroit ja-
mais d'autres traits que les miens.
Les promesses qu'il m'a faites,
me dit-elle, sont un aiguillon de
vangeance, plutôt qu'un trait d'a-
mour.

mour. Je lui demandai si elle étoit dans le dessein d'accepter l'hôtel, & le carrosse. Elle me répondit qu'elle n'en vouloit qu'à son argent. La difficulté étoit d'obtenir l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entière explication du projet de G. M. dans une lettre qu'il lui avoit promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain par un laquais sans livrée, qui se procura adroitement l'occasion de lui parler sans témoin. Elle lui dit d'attendre sa réponse, & elle vint m'apporter aussi-tôt sa lettre. Nous l'ouvriâmes ensemble. Outre les lieux communs de tendresse, elle contenoit le détail des promesses de mon Rival. Il ne bornoit point sa dépense. Il s'engageoit à lui compter dix mille francs en prenant possession de l'hôtel, & à réparer tellement les diminutions de cette somme, qu'elle l'eût toujours devant-elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'étoit pas reculé trop loin. Il ne lui en demandoit que deux pour dispo-
fer

fer les choses à la recevoir , & il lui marquoit le nom de la rue , & de l'hôtel , où il lui promettoit de l'attendre l'après-midi du second jour , si elle pouvoit se dérober de mes mains. C'étoit l'unique point sur lequel il la conjuroit de ne le tirer d'inquiétude ; parce qu'il paroissoit être assuré de tout le reste ; il ajoutoit que si elle prevoit de la difficulté à m'échapper , il trouveroit le moien de rendre sa fuite aisée.

G. M. étoit plus raffiné que son père. Il vouloit tenir sa proie avant que de compter ses especes. Nous déliberâmes sur la conduite que Manon avoit à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entreprise de la tête , & je lui en representai tous les dangers. Elle s'obstina à terminer l'aventure. Elle fit une courte réponse à G. M. pour l'affurer que rien ne lui seroit plus facile que de se rendre à Paris le jour marqué , & qu'il pourroit l'attendre avec certitude. Nous réglâmes ensuite que je partirois sur le champ pour aller
louër

louër un nouveau logement dans quelque village à l'autre côté de Paris, & que je transporterois avec moi notre petit équipage ; que le lendemain après midi qui étoit le tems de son assignation, elle se rendroit de bonne heure à Paris, qu'après avoir reçu les présens de G. M. elle le prieroit instamment de la conduire à la Comedie, qu'elle prendroit avec elle tout ce qu'elle pourroit porter de la somme, & qu'elle chargeroit du reste mon Valet qu'elle vouloit mener avec elle. C'étoit le même qui l'avoit délivrée de l'Hôpital, & qui nous étoit infiniment attaché. Je devois me retrouver avec un fiacre à l'entrée de la rue St. André des Arts, & l'y laisser vers les sept heures pour m'avancer dans l'obscurité à la porte de la Comedie ; Manon me promettoit d'inventer un prétexte pour sortir un instant de sa loge, & de l'employer à descendre pour me rejoindre ; l'exécution du reste étoit facile. Nous aurions regagné mon fiacre en un moment, & nous serions sortis de Paris par
le

le Fauxbourg St. Antoine qui étoit le chemin de notre nouvelle demeure. Ce dessein tout extravagant qu'il étoit nous parût assez bien arrangé ; mais il y avoit dans le fond une folle imprudence à s'imaginer , que quand il eût réuffi le plus heureusement du monde , nous eussions jamais pû nous mettre à couvert des suites. Cependant nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel , (c'est ainsi que se nommoit notre valet.) Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embrassant ; Manon ne me trompez point ; me ferez-vous fidelle ? Elle se plaignit tendrement de ma défiance , & elle me réitéra tous ses sermens. Son compte étoit d'arriver à Paris sur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre le reste de l'après-midi dans le café de Feré au Pont St. Michel. J'y demeurai jusqu'à six heures. J'en sortis alors pour prendre un fiacre , que je postai selon notre projet à l'entrée de la rue de St. André des Arts ; ensuite

je gagnai à pied la porte de la Comedie. Je fus surpris de n'y pas trouver Marcel qui devoit être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu parmi une foule de laquais & occupé à examiner les passans. Enfin sept heures étant sonnées sans que j'eusse rien apperçu qui eût rapport à nos desseins, je pris un billet de parterre pour aller voir si je découvrois Manon, & G. M. dans les loges. Ils n'y étoient ni l'un, ni l'autre. Je retournai à la porte où je passai encore un quart d'heure, transporté d'impatience, & d'inquiétude. N'ayant rien vû paroitre je rejoignis mon fiacre sans pouvoir m'arrêter à une resolution assurée. Le cocher m'ayant apperçû vint quelque pas au devant de moi, pour me dire doucement qu'il y avoit une jolie demoiselle qui m'attendoit depuis une heure dans le carosse; qu'elle m'avoit demandé à des signes qu'il avoit bien reconnus, & qu'ayant appris que je devois revenir, elle avoit dit qu'elle ne s'impatienteroit point

à m'attendre. Je me figurai aussitôt que c'étoit Manon. J'approchai, mais je vis un joli petit visage qui n'étoit pas le sien. C'étoit une étrangere qui me demanda d'abord si elle n'avoit pas l'honneur de parler à Mr. le Chevalier Des Grieux ! Je lui dis que c'étoit mon nom. J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous instruira du sujet qui m'amene, & par quel rapport j'ai l'avantage de connoître votre nom. Je la priai de me donner le tems de la lire dans un cabaret voisin. Elle voulut me suivre, & elle me conseilla de demander une chambre à part. De qui vient cette lettre, lui dis-je, en montant : elle me remit à la lecture.

Je reconnus le caractère de Manon ; voici à peu près ce qu'elle me marquoit. G. M. l'avoit reçue avec une politesse & une magnificence au delà de toutes mes idées. Il l'avoit comblée de présens, & il lui faisoit envisager un sort de Reine. Elle m'assuroit néanmoins qu'elle ne m'oublioit pas dans cet-

te nouvelle splendeur ; mais que n'ayant pû faire consentir G. M. à la mener ce soir à la Comedie, elle remettoit à un autre jour le plaisir de me voir, & que pour me consoler un peu de la peine qu'elle prévoioit que cette nouvelle pourroit me causer ; elle avoit trouvé le moien de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui seroit la Porteuse de son billet. Signé, votre fidelle amante, Mannon Lescaut.

Il y avoit quelque chose de si cruel & de si insultant pour moi dans cette lettre, que demeurant suspendu quelque tems entre la colere, & la douleur, j'entrepris de faire un effort pour oublier éternellement mon ingrante & parjure maitresse. Je jettai les yeux sur la fille qui étoit auprès de moi. Elle étoit extrêmement jolie, & j'aurois souhaité qu'elle l'eût été assez pour me rendre parjure & infidelle à mon tour ; mais je n'y trouvai point ces yeux fins & languissans, ce port divin, ce teint de

de la composition de l'amour, enfin ce fond inépuisable de charmes que la nature avoit prodiguez à la perfide Manon. Non, non, lui dis-je en cessant de la regarder, l'ingrate qui vous envoie sçavoit fort bien qu'elle vous faisoit faire une démarche inutile. Retournez à elle, & dites lui de ma part, qu'elle jouisse tranquillement de son crime, & qu'elle en jouisse s'il se peut sans remord. Je l'abandonne sans retour, & je renonce en même temps à toutes les femmes, qui ne sçauroient être aussi aimables qu'elle, & qui sont sans doute aussi lâches, & d'aussi mauvaise foi. Je fus alors sur le point de descendre, & de me retirer sans prétendre davantage à Manon; & la jalousie mortelle qui me déchiroit le cœur se déguisant en une morne & sombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guérison, que je ne sentois nul de ces mouvemens violens dont j'avois été agité dans les mêmes occasions. Helas! j'étois la duppe de l'amour autant que je croiois l'être de G.M.

& de Manon. Cette fille qui m'avoit apporté la lettre me voiant prêt à descendre l'escalier, me demanda ce que je voulois donc qu'elle rapportât à Mr. de G. M. & à la dame qui étoit avec lui. Je rentrai dans la chambre à ces paroles, & par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais senti de passions violentes; je me trouvai tout d'un coup de la tranquillité où je croiois être dans un transport terrible de fureur. Va, lui dis-je, rapporte au traître G. M. & à sa perfide maitresse le désespoir où ta maudite lettre m'a jetté; mais apprens leur qu'ils n'en riront pas longtems, & que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jettai sur une chaise. Mon chapeau tomba d'un côté & ma canne de l'autre. Deux ruisseaux de larmes ameres commencerent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venois de sentir se changea en une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer en poussant des gémissemens & des soupirs. Approche, mon enfant,

ap-

D U M A R Q U I S D E ***. 223

approche, m'ecriai-je en parlant à la jeune fille, approche puisque c'est toi qu'on envoie pour me consoler. Dis moi si tu sçais des consolations contre la rage & le désespoir, contre l'envie de te donner la mort à soi-même, après avoir tué deux perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui, approche, continuai-je en voyant qu'elle faisoit vers moi quelques pas timides, & incertains. Vien effuier mes larmes. Vien rendre la paix à mon cœur. Vien me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à l'être d'un autre que de mon infidelle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre enfant qui n'avoit pas seize ou dix-sept ans, & qui paroissoit avoir plus de pudeur que ses pareilles, étoit extraordinairement surprise d'une si étrange scene. Elle s'approcha pourtant pour me faire quelques caresses, mais je l'écartai aussi-tôt en la repoussant de mes mains. Que veux-tu de moi, lui dis-je? Ah! tu es une femme, tu es d'un sexe que je déteste, & que je ne puis

plus scuffrir. La douceur de ton visage me menace encore de quelque trahison. Va-t-en, & laisse moi seul ici. Elle me fit une reverence sans oser rien dire, & elle se tourna pour sortir. Je lui criai de s'arrêter; mais appren moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as été envoiée ici? Comment as-tu découvert mon nom, & le lieu où tu pouvois me trouver? Elle me dit qu'elle connoissoit de longue main M. de G. M., qu'il l'avoit envoiée chercher à cinq heures, qu'ayant suivi le laquais qui l'avoit avertie, elle étoit allée dans une grande maison où elle l'avoit trouvé qui jouoit au piquet avec une jolie dame, & qu'ils l'avoient chargée tous deux de me rendre la lettre qu'elle m'avoit apporté, après lui avoir appris qu'elle me trouveroit dans un carrosse au bout de la rue St. André. Je lui demandai s'ils ne lui avoient rien dit davantage, elle me répondit en rougissant qu'ils lui avoient fait esperer que je la prendrois pour me
tenir

tenir compagnie. On t'a trompée, lui dis-je, ma pauvre fille. On t'a trompée. Tu es une femme, il te faut un homme, mais il t'en faut un qui soit riche & heureux, & ce n'est pas ici que tu le peux trouver. Retourne, retourne à Mr. de G. M.; il a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles, il a des hôtels meublez & des équipages à donner; pour moi qui n'ai que de l'amour, & de la constance à offrir, les femmes méprisent ma misere, & font leur jouët de ma simplicité.

J'ajoutai mille choses ou tristes, ou violentes, suivant que les passions qui m'agitoient tour à tour cedoient ou emportoient le dessus; cependant à force de me tourmenter, mes transports diminuerent assez pour faire place à un peu de réflexion. Je comparai cette dernière infortune à quelques autres que j'avois déjà essuyées dans le même genre & je ne trouvai pas qu'il y eût plus à désespérer que dans les premiers. Je connoissois Manon; pourquoi m'affliger tant

d'un malheur que j'avois du prévoir? Pourquoi ne pas m'employer plutôt à y chercher du remède? Il étoit encore tems. Je devois du moins n'y pas épargner mes soins si je ne voulois pas avoir à me reprocher d'avoir contribué par ma négligence à mes propres peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moyens qui pouvoient m'ouvrir un chemin à l'esperance.

Entreprendre de l'arrâcher avec violence des mains de G. M. c'étoit un parti désesperé qui n'étoit propre qu'à me perdre, & qui n'avoit pas la moindre apparence de succès; mais il me sembloit que si j'eusse pû me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurois gagné infailliblement quelque chose sur son cœur. J'en connoissois si bien tous les endroits sensibles! J'étois si sûr d'être aimé d'elle! Cette bizarerie même de m'avoir envoié une jolie fille pour me consoler, j'aurois juré que cela venoit de son invention, & que c'étoit un effet de son amour,

amour, & de sa compassion pour mes peines. Je résolus d'employer toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voies que j'examinai l'une après l'autre, je m'arrêtai à celle-ci. Mr. de L. avoit commencé à me rendre service avec trop d'affection, pour que je doutasse de sa sincérité & de son zèle. Je me proposai d'aller chez lui sur le champ, & de le prier de faire appeler G. M. sous le prétexte d'une affaire importante. Il ne me falloit qu'une demie heure pour parler à Manon. Mon dessein étoit de me faire introduire dans sa chambre même, & je crûs que cela me seroit aisé dans l'absence de G. M. Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libéralement la jeune fille qui étoit encore avec moi; & pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avoient envoyée, je pris son adresse en lui faisant espérer que j'irois passer la nuit avec elle. Je montai dans mon fiacre, & je me fis conduire à grand train chez Mr. de T. Je

fus assez heureux pour l'y trouver. J'avois eu là-dessus de l'inquietude en allant. Je le mis aussitôt au fait de mes peines & du service que je venois lui demander. Il fut si étonné d'apprendre que G. M. avoit pû séduire Manon, qu'ignorant que j'avois eu part moi-même à ce malheur, il m'offrit généreusement de ramasser tous les amis pour emploier leurs bras & leurs épées à la délivrance de ma maitresse. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvoit être pernicious à Manon & à moi. Réservons notre sang, lui dis-je, pour l'extrémité. Je médite une voie plus douce, & dont je n'espere pas moins de succès. Il s'engagea à faire tout ce que je lui demanderois, sans exception; & lui aiant repeté qu'il ne s'agissoit que de faire avertir G. M. qu'il avoit à lui parler, & de le tenir dehors une heure ou deux, il partit aussitôt avec moi pour me satisfaire. Nous cherchâmes en allant de quel expedient il pourroit se servir pour l'arrêter si long-tems. Je
lui

lui conseillai de lui écrire d'abord un billet simple, datté d'un cabaret, par lequel il le prioit de s'y rendre aussi-tôt pour une affaire si importante, qu'elle ne pouvoit souffrir de délai. J'observerai, ajoûtai-je, le moment de sa sortie, & je m'introduirai sans peine dans la maison, n'y étant connu que de Manon & de Marcel qui est mon Valet. Pour vous qui serez pendant ce tems-là avec G. M. vous pourrez lui dire que cette affaire importante pour laquelle vous souhaitez de lui parler, est un besoin d'argent; que vous venez de perdre le votre au jeu, & que vous avez joué beaucoup plus sur votre parole avec le même malheur. Il lui faudra du tems pour vous mener à son coffre fort, & j'en aurai suffisamment pour exécuter mon dessein.

Mr. de T. . suivit cet arrangement de point en point. Je le laissai dans un cabaret où il écrivit promptement sa lettre. J'allai me placer à quelques pas de la maison de Manon. Je vis arriver

le porteur du message, & G. M. fortit à pied un moment après suivi d'un laquais. Lui aiant laissé le tems de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon infidelle, & malgré toute ma colere je frappai avec tout le respect qu'on a pour un temple. Heureusement ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis signe de se taire. Quoique je n'eusse rien à craindre des autres domestiques, je lui demandai tout bas s'il pouvoit me conduire dans la chambre où étoit Manon, sans que je fusse apperçu. Il me dit que cela étoit aisé en montant doucement par le grand escalier. Allons donc promptement, lui dis-je, & tâche d'empêcher pendant que j'y serai qu'il n'y monte personne. Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement. Manon étoit occupée à lire. Ce fût-là que j'eus lieu d'admirer le caractère de cette étrange fille. Loin d'être effraïée, & de paroître timide en m'appercevant, elle ne donna que ces marques legeres de surprise, dont

on

DU MARQUIS DE ***. 231

on n'est pas le maître à la vûë d'une personne qu'on croit éloignée ; ha ! c'est vous , mon amour, me dit-elle , en venant m'embrasser avec sa tendresse ordinaire ! bon Dieu ! que vous êtes hardi ! qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu ? Je me dégage i de ses bras , & loin de répondre à ses carettes je la répouffai avec dédain , & je fis deux ou trois pas en arriere pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la situation où elle étoit , & elle jetta les yeux sur moi en changeant de couleur. J'étois dans le fond si charmé de la revoir qu'avec tant de justes fujets de colere, j'avois à peine la force d'ouvrir la bouche pour la quéreller. Cependant mon cœur saignoit du cruel outrage qu'elle m'avoit fait , je le rapellois vivement en ma mémoire pour exciter mon dépit ; & je tâchois de faire briller dans mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demeurai quelque tems en silence , & qu'elle

le

le remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparemment par un effet de sa crainte.

Je ne pûs soutenir ce spectacle. Ah! Manon, lui dis-je d'un ton tendre, infidelle & parjure Manon, par où commencerai-je à me plaindre? Je vous vois pâle & tremblante, & je suis encore sensible à vos moindres peines, que je crains de vous amiger trop par mes reproches. Mais Manon je vous le dis, j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahison. Ce sont là des coups qu'on ne porte point à un amant quand on n'a pas résolu sa mort. Voici la troisième fois, Manon, je les ai bien comptées, il est impossible que cela s'oublie. C'est à vous de considérer à l'heure même quel parti vous voulez prendre; car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un si cruel traitement. Je sens qu'il succombe, & qu'il est prêt à se fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'assurant sur une chaise, j'ai à peine la force de parler & de me soutenir. Elle

ne

D U M A R Q U I S D E * * * . 233

ne me répondit point ; mais lorsque je fus assis , elle se laissa tomber à genoux , & elle appuïa sa tête sur les miens , en cachant son visage de mes mains. Je sentis en un instant qu'elle les mouilloit de ses larmes. Dieux ! de quels mouvemens n'étois-je point agité ! Ah Manon , Manon , repris - je avec un soupir , il est bien tard de me donner des larmes , lorsque vous avez causé ma mort. Vous affectez une tristesse que vous ne sçauriez sentir. Le plus grand de vos maux est sans doute ma présence, qui a toujours été importune à vos plaisirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je suis , on ne verse pas des pleurs si tendres pour un malheureux qu'on a trahi , & abandonné cruellement. Elle baisoit mes mains sans changer de posture. Inconstante Manon , repris-je encore ; fille ingrate , & sans foi , où sont vos promesses , & vos sermens ? Amante mille fois volage & cruelle , qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurois encore aujourd'hui ? Juste Ciel !
ajoutai-

ajoutai-je, est-ce ainsi qu'une infidelle se rit de vous, après vous avoir attesté si faintement ? c'est donc le parjure qui est récompensé ! Le désespoir, & l'abandon font pour la constance & la fidélité.

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amère, que j'en laissai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en apperçut au changement de ma voix. Elle rompit enfin le silence. Il faut bien que je sois coupable, me dit-elle tristement ; puisque j'ai pû vous causer tant de douleur & d'émotion ; mais que le Ciel me punisse si j'ai crû l'être, ou si j'ai eû la penîée de le devenir. Ce discours me parût si dépourvû de sens, & de bonne foi que je ne pûs me defendre d'un vif mouvement de colere. Horrible dissimulation, m'écriai-je ; je vois mieux que jamais que tu es une coquine, & une perfide. C'est à présent que je connois ton miserable caractère. Adieu lâche créature, continuai-je en me levant ; j'aime mieux

mieux mourir mille fois que d'avoir le moindre commerce désormais avec toi. Que le Ciel me punisse moi-même si je t'honore jamais du moindre regard. Demeure avec ton nouvel Amant, aime le, déteste moi, renonce à l'honneur, au bon sens, je m'en ris, tout m'est égal. Elle fut si épouvantée de ce transport, que demeurant à genoux auprès de la chaise d'où je m'étois levé, elle me regardoit en tremblant, & sans oser respirer. Je fis encore quelques pas vers la porte en tournant la tête, & tenant les yeux fixés sur elle. Mais il auroit fallu que j'eusse perdu tous sentimens d'humanité pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étois si éloigné d'avoir cette force barbare, que passant au contraire tout d'un coup à l'extrémité opposée, je retournai vers elle, ou plutôt je m'y précipitai sans réflexion. Je la pris entre mes bras. Je lui donnai mille tendres baisers. Je lui demandai pardon de mon emportement. Je confessai que j'étois un
bru-

brutal, & que je ne méritois pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle. Je la fis asséoir, & m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là tout ce qu'un Amant foumis & passionné peut imaginer de plus respectueux, & de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuses. Je lui demandai en grace de prononcer qu'elle me pardonnoit. Elle laissa tomber ses bras sur mon cou en disant, que c'étoit elle-même qui avoit besoin de ma bonté pour me faire oublier les chagrins qu'elle me caufoit, & qu'elle commençoit à craindre avec raison que je ne goûtasse point ce qu'elle avoit à me dire pour se justifier; moi? interrompis - je aussi - tôt, ah! je ne vous demande point de justification, j'approuve tout ce que vous avez fait; Ce n'est point à moi à exiger des raisons de votre conduite. Trop content, trop heureux, si ma chere Manon ne m'ôte point la tendresse de son cœur; mais continuai-je en réfléchissant sur

DU MARQUIS DE ***. 237

sur l'état de mon sort. Toute-puissante Manon ! vous qui faites à votre gré mes joyes , & mes douleurs , après vous avoir satisfait par mes humiliations , & par les marques de mon repentir , me me fera-t-il point permis de vous parler de ma tristesse & de mes peines ? Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui , & si c'est sans retour que vous allez signer ma mort en passant la nuit avec mon Rival.

Elle fut quelque tems à penser à sa réponse. Mon Chevalier , me dit-elle , en reprenant un air tranquille ; si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement , vous vous seriez épargné bien du trouble , & à moi une scene bien affligeante. Puisque votre peine ne vient que de votre jalousie , je l'aurois guérie en m'offrant à vous suivre sur le champ au bout du monde. Mais je me suis figurée que c'étoit la lettre que je vous ai écrite sous les yeux de Mr. de G. M. & la fille qu'il vous a envoiée qui causoit votre chagrin.

J'ai

J'ai crû que vous auriez pû regarder ma lettre comme une raillerie, & cette fille, en vous imaginant qu'elle étoit allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à tout pour m'attacher à G. M. C'est cette pensée qui m'a jettée dont d'un coup dans la consternation; car quelque innocente que je fusse, je trouvois en y pensant que les apparences ne m'étoient pas favorables. Cependant, continuant-elle, je veux que vous soiez mon juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait. Elle m'apprit alors tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle avoit trouvé G. M. qui l'attendoit dans le lieu où nous étions. Il l'avoit reçûe effectivement, comme la première Princeesse du monde. Il lui avoit montré tous les appartemens, qui étoient d'un goût & d'une propreté admirable. Il lui avoit compté dix - mille livres dans son cabinet, & il y avoit ajouté quelques bijoux, parmi lesquels étoient le collier, & les bracelets de

de perles qu'elle avoit déjà eus de son pere ; il l'avoit menée de là dans un fallon qu'elle n'avoit pas encore vû , où elle avoit trouvé une collation exquise. Il l'avoit fait servir par les nouveaux domestiques qu'il avoit pris pour elle , en leur ordonnant de la regarder désormais comme leur maitresse , enfin il lui avoit fait voir le carrosse , les chevaux , & tout le reste de ses présens , après quoi il lui avoit proposé une partie de jeu pour attendre le souper. Je vous avouë continua-t-elle , que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce seroit dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens , en me contentant d'emporter les dix - mille francs & les bijoux ; que c'étoit une fortune toute faite pour vous , & pour moi , & que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G. M. Au lieu de lui proposer la Comédie , je me suis mis dans la tête de le sonder sur votre sujet , pour pressentir quelles facilitez nous aurions à nous voir , en supposant
l'exe-

l'exécution de mon système. J
 l'ai trouvé d'un caractère fort tra
 table. Il m'a demandé ce que j
 pensois de vous, & si je n'avois
 pas eu quelque regret à vous quit
 ter. Je lui ai dit que vous étiez
 si aimable, & que vous en aviez
 toujours usé si honnêtement avec
 moi, qu'il n'étoit pas naturel que
 je pusse vous haïr. Il a confessé
 que vous aviez du mérite, & qu'il
 s'étoit senti porté à desirer votre
 amitié. Il a voulu sçavoir de
 quelle maniere je croïois que vous
 prendriez mon départ, surtout lors-
 que vous viendriez à sçavoir que
 j'étois entre ses mains. Je lui ai
 répondu que la datte de notre
 amour étoit déjà si ancienne, qu'il
 avoit eû le tems de se refroidir un
 peu; que vous n'étiez pas d'ail-
 leurs fort à votre aise, & que vous
 ne regarderiez peut-être pas ma
 perte comme un grand malheur,
 parce qu'elle vous déchargerait
 d'un fardeau qui vous pesoit sur
 les bras. J'ai ajouté que j'étois
 si convaincué que vous agiriez
 pacifiquement, que je n'avois pas
 fait

fait difficulté de vous dire que je venois à Paris pour quelques affaires ; que vous y aviez consenti , & qu'y étant venu vous-même , vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet , lorsque je vous avois quitté. Si je croiois , m'a-t-il dit , qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi , je serois le premier à lui offrir mes services & mes civilités. Je l'ai assuré que du caractère dont je vous connoissois , je ne doutois point que vous n'y répondissiez honnêtement ; sur tout lui ai-je dit , s'il pouvoit vous servir dans vos affaires qui étoient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompûe pour me protester qu'il vous rendroit tous les services qui dépendroient de lui ; & que si vous vouliez même vous embarquer dans un autre amour , il vous procureroit une jolie maitresse qu'il avoit quittée pour s'attacher à moi. J'ai applaudi à son idée , ajoutant-elle , pour prévenir plus parfaitement tous ses soupçons ; & me confirmant de plus en plus dans

mon projet, je ne fouhaitois que de pouvoir trouver le moien de vous en informer, de peur que vous ne fussiez trop allarmé lorsque vous me verriez manquer à notre assignation. C'est dans cette vûë que je lui ai proposé de vous envoyer cette nouvelle maitresse dès le soir-même, afin d'avoir une occasion de vous écrire; j'étois obligée d'avoir recours à cette adresse, parce que je ne pouvois pas esperer qu'il me laissât libre un moment. Il a ri de ma proposition. Il a appelé son laquais, & lui ayant demandé s'il pourroit retrouver sur le champ ion ancienne maitresse, il l'a envoié de côté & d'autre pour la chercher. Il s'imaginoit que c'étoit à Chaillot qu'il falloit qu'elle allât vous trouver; mais je lui ai appris qu'en vous quittant, je vous avois promis de vous rejoindre à la Comedie; ou que si quelque raison m'empêchoit d'y aller, vous vous étiez engagé de m'attendre dans un carrosse au bout de la rue St. André; qu'il valoit mieux par conséquent

vous

vous envoyer là votre nouvelle amante, ne fût-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il étoit à propos de vous écrire un mot pour vous avertir de cet échange que vous auriez peine à comprendre sans cela. Il y a consenti, mais j'ai été obligée d'écrire en sa présence & je me suis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma lettre. Voilà, ajouta Manon, de quelle manière les choses se sont passées. Je ne vous déguise rien ni de ma conduite ni de mes desseins. La jeune fille est venue, je l'ai trouvée jolie, & comme je ne doutois point que mon absence ne vous causât de la peine, c'étoit sincèrement que je souhaitois qu'elle pût servir à vous desennuyer quelques momens; car la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur: J'aurois été ravi de pouvoir vous envoyer Marcel; mais je n'ai pu me procurer un moment pour l'instruire de ce que j'avois à vous faire sçavoir. Elle

conclud enfin son recit en m'apprenant l'embaras où G. M. s'étoit trouvé en recevant le billet de Mr. de T. . . Il a balancé, me dit-elle, s'il devoit me quitter, & il m'a assuré que son retour ne tarderoit point. C'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, & que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée.

J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience, j'y trouvois assurément quantité de traits cruels & mortifiants pour moi; car le dessein de son infidélité étoit si clair qu'elle n'avoit pas même eû le soin de me le déguiser. Elle ne pouvoit esperer que G. M. la laissât toute la nuit comme une vestale. C'étoit donc avec lui qu'elle comptoit de la passer. Quel aveu à faire à un amant! cependant je considèrai que j'étois cause en partie de sa faute par la connoissance que je lui avois donnée d'abord des sentimens que G. M. avoit pour elle, & par la complaisance que j'avois eu d'entrer aveuglément dans le plan téméraire de son

son aventure. D'ailleurs par un tour naturel de genie qui m'est tout particulier, je fus touché de l'ingenuité de son recit, & de cette maniere bonne & ouverte avec laquelle elle me racontoit jusqu'aux circonstances mêmes dont j'étois le plus offensé. Elle péche sans malice, disois-je en moi-même; Elle est legere, & imprudente; mais elle est droite, & sincere. Ajoutez que l'amour suffisoit seul pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étois trop satisfait de l'esperance de l'enlever le soir même à mon Rival. Je lui dis néanmoins; Et la nuit, avec qui l'auriez-vous passée! Cette question que je lui fis-tristement l'embarassa. Elle ne me répondit que par des mais, & des si interrompus. J'eus pitié de sa peine, & rompant ce discours, je lui déclarai naturellement que j'attendois d'elle qu'elle me suivît à l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle, mais vous n'approuvez donc pas mon projet? ah! n'est-ce pas assez, repartis-je, que j'ap-

prouve tout ce que vous avez fait jusqu'à présent ? quoi, nous n'emporterons pas même les dix-mille francs, repliqua-t-elle ? il me les a donnez. Ils sont à moi. Je lui conseillai d'abandonner tout, & de ne penser qu'à nous éloigner promptement ; car quoiqu'il y eût à peine une demie heure que j'étois avec elle. Je craignois le retour de G. M. Cependant elle me fit de si pressantes instances pour me faire consentir à ne pas sortir les mains vuides, que je crus lui devoir accorder quelque chose après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le tems que nous nous préparions au départ, j'entendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G. M. & dans le trouble où cette pensée me jetta, je dis à Manou que c'étoit un homme mort s'il paroïssoit. Effectivement je n'étois pas assez revenu de mes transports pour me modérer à sa vuë. Marcel finit ma peine, en m'apportant un billet qu'il avoit reçu pour moi à la porte. Il étoit de Mr.
de

de T. . . Il me marquoit que G. M. étant allé lui querir de l'argent à sa maison, il profitoit de son absence, pour me communiquer une pensée fort plaisante; qu'il lui sembloit que je ne pouvois me vauquer plus agréablement de mon Rival qu'en mangeant son souper & en couchant cette nuit même dans le lit qu'il esperoit d'occuper avec ma maitresse; que cela lui paroissoit assez facile si je pouvois m'assurer de trois ou quatre hommes qui eussent assez de résolution pour l'arrêter dans la rue, & de fidelité pour le garder à vûë jusqu'au lendemain; que pour lui il me promettoit de l'amuser encore une heure pour le moins par des raisons qu'il tenoit prêtes pour son retour. Je montrai ce billet à Manon, & je lui appris de quelle ruse je m'étois servi pour m'introduire librement chez elle, mon invention, & celle de Mr. de T. lui parurent admirables, nous en rimes à notre aise pendant quelques momens, mais je fus surpris que lorsque je lui parlai

de la dernière comme d'un badinage, elle insista à me la proposer sérieusement comme une chose qu'il falloit exécuter. Je lui demandai en vain où elle vouloit que je trouvasse tout d'un coup des gens propres à arrêter G. M. & à le garder fidèlement ; elle me dit qu'il falloit du moins tenter, puisque Mr. de T. . . nous garantissoit encore une heure ; & pour réponse à mes autres objections elle me dit que je faisois le tyran, & que je n'avois pas de complaisance pour elle. Elle ne trouvoit rien de si joli que ce projet. Vous aurez son couvert à souper, me repetoit-elle, vous coucherez dans ses draps, & demain de grand matin vous enlèverez sa maîtresse & son argent. Vous serez bien vengé du père & du fils. Je cedai à ses instances, malgré les mouvemens secrets de mon cœur qui sembloient me présager une catastrophe malheureuse. Je sortis dans le dessein de prier deux ou trois Gardes du Corps, avec lesquels Lescout m'avoit mis en liaison, de

de se charger du soin d'arrêter G. M. Je n'en trouvai qu'un au logis, mais c'étoit un homme entreprenant qui n'eût pas plutôt sçu de quoi il étoit question qu'il m'assura du succès, Il me demanda seulement dix pistoles pour récompenser trois soldats aux Gardes qu'il prit la résolution d'employer en se mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de tems. Il les assembla en moins d'un quart d'heure, je l'attendois à la maison, & lorsqu'il fut de retour avec ses associés, je le conduisis moi-même au coin d'une rue par où G. M. devoit nécessairement rentrer dans celle de Manon. Je lui recommandai de ne le pas maltraiter; mais de le garder si étroitement jusqu'à sept heures du matin, que je pusse être assuré qu'il ne lui échaperoit pas. Il me dit que son dessein étoit de le conduire à sa chambre, & de l'obliger à se déshabiller, & à se coucher dans son lit; tandis qu'il passeroit la nuit à boire & à jouer avec ses trois braves. Je demurai avec eux jus-

qu'au moment que je vis paroître G. M. & je me retirai alors quelques pas au-dessous, dans un endroit obscur, voulant être témoin d'une scene si extraordinaire. Le Garde du Corps l'aborda le pistolet au poing, & lui expliqua civilement qu'il n'en vouloit ni à sa vie, ni à son argent, mais que s'il faisoit la moindre difficulté de le suivre, ou s'il jettoit le moindre cri, il alloit lui brûler la cervelle. G. M. le voïant soutenu par trois soldats, & craignant sans doute la bourre du pistolet, ne fit pas de résistance. Je le vis emmener comme un mouton. Je retournai aussi-tôt chez Manon & pour ôter tout soupçon aux domestiques, je lui dis en entrant qu'il ne falloit pas attendre Mr. de G. M. pour souper, qu'il lui étoit survenu des affaires qui le retenoient malgré lui, & qu'il m'avoit prié de venir lui en faire ses excuses, & souper avec elle; ce que je regardois comme une grande faveur auprès d'une si belle Dame. Elle seconda adroitement

mon dessein. Nous nous mêmes à table, nous y primes un air grave tant que les laquais demeurèrent à nous servir; les aiant enfin congédiez, nous passames une des plus charmantes soirées de notre vie. J'ordonnai en secret à Marcel de chercher un fiacre, & de l'avertir de se trouver le lendemain à la porte avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit, mais étant rentré doucement par le secours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G. M. comme j'avois rempli sa place à table. Notre mauvais genie travailloit pendant ce tems-là à nous perdre. Nous étions dans l'yvresse du plaisir, & le glaive étoit suspendu sur nos têtes. Le fil qui le soutenoit alloit se rompre. Mais pour faire mieux entendre toutes les circonstances de notre ruine, il faut en éclaircir la cause.

G. M. étoit suivi d'un laquais, lorsqu'il avoit été arrêté par le Garde du Corps. Ce garçon effrayé de l'avanture de son maître, re-

tourna en fuyant sur ses pas , & la première démarche qu'il fit pour le secourir fut d'aller avertir le vieux G. M. de ce qui venoit d'arriver. Une si fâcheuse nouvelle ne pouvoit manquer de l'allarmer beaucoup. Il n'avoit que ce fils , & il étoit d'une extrême vivacité pour son âge. Il voulut sçavoir d'abord du laquais tout ce que son fils avoit fait l'après-midi ; s'il s'étoit querellé avec quelqu'un , s'il avoit pris part au demêlé d'un autre , s'il s'étoit trouvé dans quelque maison suspecte ? Celui-ci qui croïoit son maître dans le dernier danger , & qui s'imaginoit ne devoir plus rien ménager pour aider à son salut , découvrit tout ce qu'il sçavoit de son amour pour Mannon , & de la dépense qu'il avoit faite pour elle , la manière dont il avoit passé l'après-midi dans sa maison jusqu'aux environs de neuf heures , sa sortie , & le malheur de son retour. C'en fut assez pour faire soubçonner au vieillard que l'affaire de son fils étoit une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins

moins dix heures & demie du soir, il ne balança point à se rendre aussi-tôt chez Mr. le Lieutenant de Police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les Escouades du Guet, & lui en ayant demandé une pour le faire accompagner, il courût lui-même vers la rue où son fils avoit été arrêté; il visita tous les endroits de la ville où il esperoit de le pouvoir trouver, & n'ayant pû découvrir ses traces, il se fit conduire enfin à la maison de sa maitresse, où il se figura qu'il pouvoit être retourné. J'allois me mettre au lit, lorsqu'il arriva; la porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue. Mais étant entré, suivi de deux Archers, & s'étant informé inutilement de ce qu'étoit devenu son fils, il lui prit envie de voir sa maitresse pour tirer d'elle quelque lumiere. Il monte à l'appartement, toujours accompagné de ses Archers; nous étions prêts à nous mettre au lit, il ouvre la porte, & il nous glace le sang par sa

vûë. O Dieu! c'est le vieux G. M. dis-je à Manon. Je saute sur mon épée. Elle étoit malheureusement entortillée de mon ceinturon. Les Archers qui virent mon mouvement, s'approcherent assez-tôt pour me la saisir. Un homme en chemise est sans résistance. Ils m'ôterent tous les moyens de me défendre. G. M. quoique troublé par ce spectacle ne tarda point à me reconnoître. Il remit encore plus aisément Manon. Est-ce une illusion, nous dit-il gravement! ne vois-je point le Chevalier Des Grioux & Manon Lescout? J'étois si enragé de honte & de douleur que je ne lui fis pas de réponse. Il parût rouler pendant quelque tems diverses pensées dans sa tête; & comme si elles eussent allumé tout d'un coup sa colere, il s'écria en s'adressant à moi; ah! malheureux je suis sûr que tu as tué mon fils. Cette injure me piqua vivement. Vieux scelerat, lui répondis-je avec fierté, si j'avois eu à tuër quelqu'un de ta famille, c'est par toi que j'aurois commencé.

mencé. Tenez-le bien, dit-il aux Archers, il faut qu'il me dise des nouvelles de mon fils; je le ferai pendre demain s'il ne m'apprend tout à l'heure ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre? répris-je; infame; ce sont tes pareils qu'il faut chercher au gibet; apprens que je suis d'un sang plus noble & plus pur que le tien. Oui, ajoutai-je, je sçais ce qui est arrivé à ton fils, & si tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il soit demain, & je te promets le même sort après lui. Je commis une imprudence, en lui confessant que je sçavois où étoit son fils; mais l'excès de ma colere me fit faire cette indiscretion. Il appella aussi-tôt cinq ou six autres Archers qui l'attendoient à la porte, & il leur ordonna de s'affurer de tous les domestiques de la maison. Ha! Monsieur le Chevalier, reprit-il, d'un ton railleur, vous sçavez où est mon fils, & vous le ferez étrangler, dites-vous? Comptez que nous y mettrons bon ordre. Je sentis aussi-tôt la faute que

que j'avois commis. Il s'approcha de Manon, qui étoit assise sur le lit en pleurant; il lui dit quelques galanteries ironiques sur l'empire qu'elle avoit sur le père, & sur le fils, & sur le bon usage qu'elle en faisoit. Ce vieux Monstre d'incontinence voulut prendre quelques familiaritez avec elle. Garde toi de la toucher, m'écriai-je, il n'y auroit rien de sacré qui te pût sauver de mes mains. Il sortit en laissant trois Archers dans la chambre, auxquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne sçais quels étoient alors ses desseins sur nous. Peut-être eussions-nous obtenu la liberté en lui apprenant où étoit son fils. Je méditois en m'habillant, si ce n'étoit pas le meilleur parti que je pusse prendre; mais s'il étoit dans cette disposition en quittant notre chambre, elle étoit bien changée lorsqu'il y revint. Il étoit allé interroger les domestiques de Manon que les Archers avoient arrêtez. Il ne pût rien apprendre de ceux qu'elle avoit reçus de son fils; mais lorsqu'il sçut
que

que Marcel nous avoit servis auparavant, il résolut de le faire parler en l'intimidant par des menaces. C'étoit un garçon fidelle, mais simple, & grossier. Le souvenir de ce qu'il avoit fait à l'Hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G. M. lui inspiroit, fit tant d'impression sur son esprit foible, qu'il s'imagina qu'on alloit le conduire à la potence ou sur la rouë. Il promit de découvrir tout ce qui étoit venu à sa connoissance, si l'on vouloit lui sauver la vie. G. M. se persuada là-dessus qu'il y avoit quelque chose dans nos affaires de plus férieux & de plus criminel qu'il n'avoit eu lieu jusque-là de se le figurer. Il offrit à Marcel non seulement la vie, mais des récompenses pour sa confession. Le malheureux lui apprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui; parce qu'il devoit y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignoroit entièrement les changemens que nous

y avions fait à Paris ; mais il avoit été informé en partant de Chail-
lot du plan de l'entreprise & du
rôle qu'il y devoit jouer. Il lui
déclara donc que notre vûë étoit
de dupper son fils , & que Manon
devoit recevoir ou avoit déjà reçu
dix-mille francs , qui selon notre
projet ne retourneroient jamais
aux héritiers de la maison de G.
M.

Après cette découverte , le Vieil-
lard emporté remonta brusque-
ment dans notre chambre. Il passa
sans parler dans le cabinet , où il
n'eût pas de peine à trouver la som-
me , & les bijoux. Il revint à nous
avec un visage enflammé , & nous
montrant ce qu'il lui plût de nom-
mer notre larcin , il nous accabla
de réproches outrageans. Il fit
voir de près à Manon le collier
de perles & les bracelets ; les ré-
connoissez-vous ? lui dit-il , avec
un souris môqueur ; ce n'étoit pas
la première fois que vous les eûtes
vûs. Ces sont les mêmes sur ma foi.
Ils étoient de votre goût mabelle,
je me le persuade aisément. Les
pau-

pauvres enfans ! ajoûta-t-il, ils sont bien aimables en effet l'un , & l'autre ; mais ils sont un peu fripons. Mon cœur crévoit de rage à ce discours insultant. J'aurois donné pour être libre un moment
Juste ciel ! que n'aurois - je pas donné ! Enfin je me fis violence pour lui dire avec une modération qui n'étoit qu'un raffinement de fureur ; finissons Mr. ces insolentes railleries ; de quoi est-il question ? voions , que prétendez-vous faire de nous ? Il est question Mr. le Chevalier , me répondit-il , d'aller de ce pas au Chatelet. Il fera jour demain , nous verrons plus clair dans nos affaires , & j'espere que vous me ferez la grace à la fin de m'apprendre où est mon fils. Je compris sans beaucoup de réflexions que c'étoit une chose d'une terrible conséquence pour nous que d'être une fois renfermez au Chatelet. J'en prévis en tremblant tous les dangers. Malgré toute ma fierté , je reconnus qu'il falloit plier sous le poids de ma fortune, & flater mon plus cruel ennemi
pour

pour en obtenir quelque chose par la soumission. Je le priaï d'un ton honnête de m'écouter un moment. Je me rends justice, Mr. lui dis-je, je confesse que la jeunesse m'a fait commettre de grandes fautes, & que vous en êtes assez blessé pour vous plaindre; mais si vous connoissez la force de l'amour; si vous pouvez juger de ce que souffre un malheureux jeune homme à qui l'on enleve tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaisir d'une petite vengeance ou du moins vous me croirez assez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin ni de prison, ni de supplice pour me forcer à vous découvrir où est Mr. votre fils. Il est en sûreté; mon dessein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offencer; je suis prêt à vous nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit si vous me faites la grace de nous accorder la liberté. Ce vieux Tigre loin d'être touché de ma priere, me tourna le dos en riant. Il lâcha seulement quelques
mots

mots pour me faire comprendre qu'il sçavoit notre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardoit son fils, il ajouta brutalement qu'il se retrouveroit assez ; puis que je ne l'avois pas assassiné. Conduisez les au petit Chatelet dit-il, aux Archers, & prenez garde que le Chevalier ne vous échappe. C'est un rusé qui s'est déjà sauvé de St. Lazare.

Il sortit, & me laissa dans l'état que vous pouvez vous imaginer. O Ciel ! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les coups qui viennent de ta main ; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie ; c'est ce qui me réduit au dernier désespoir. Les Archers nous prièrent de ne pas les faire attendre plus longtems. Ils avoient un carrosse tout prêt à la porte. Je tendis la main à Manon pour descendre. Venez ma chere Reine, lui dis-je, venez vous soumettre à toute la rigueur de votre fort. Il plaira peut-être au Ciel, de nous rendre quelque jour plus heu-

heureux. Nous partimes dans le même carrosse. Elle se mit dans mes bras ; je ne l'avois pas entendu ouvrir la bouche depuis le premier moment de l'arrivée de G. M. mais se trouvant seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses en se reprochant d'être la cause de mon malheur. Je l'assurai que je ne me plaindrois jamais de mon sort, tant qu'elle continueroit à m'aimer. Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, continuai-je, quelques mois de prison ne m'effraient nullement, & je préférerai toujours le Chatelet à St. Lazare ; mais c'est pour toi, ma chere ame, que mon cœur s'intéresse : quel sort pour une creature aussi charmante que toi ! Ciel ! comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages ! Pourquoi ne sommes-nous pas nez l'un & l'autre avec des qualitez conformes à notre misere. Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentimens. Helas ! quel triste usage en faisons-nous ? tandis que tant d'ames basses, & dignes de

de notre sort jouissent de toutes les faveurs de la fortune. Ces réflexions me pénétoient de douleur ; mais ce n'étoit rien en comparaison de celles que me caufoit la pensée de l'avenir ; car je fechois de crainte pour Manon. Elle avoit déjà été à l'Hôpital, & quand elle en fût sortie par la bonne porte, je sçavois que les rechutes en ce genre étoient d'une conséquence extrêmement dangereuse. J'aurois voulu lui exprimer mes fraieurs. J'aprehendois de lui en causer trop, je tremblois pour elle fans ofer l'avertir du danger, & je l'embrassois en soupirant pour l'affurer du moins de mon amour, qui étoit presque le seul sentiment que j'osasse exprimer. Manon, lui dis-je, parlez sincèrement, m'aimerez-vous toujours ? Elle me répondit qu'elle étoit bien malheureuse que j'en pusse douter. Hé bien, repris-je, je n'en doute point, & je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'emploierai ma famille pour sortir du Chatelet, & tout mon sang

ne

ne sera utile à rien si je ne vou
en tire pas aussi-tôt que je ser
libre. Nous arrivâmes à la pri
son. On nous mit chacun dans un
lieu séparé. Ce coup me fut moin
rude, parce que je l'avois prévû
Je recommandai Manon au Con
cierge, en lui apprenant que j'é
tois un homme de quelque distinc
tion, & lui promettant une recom
pense considerable. J'embrassa
ma pauvre maitresse avant que de
la quitter. Je la conjurai de ne pas
s'affliger excessivement, & de ne
rien craindre tant que je serois au
monde. Je n'étois pas sans ar
gent. Je lui en donnai une partie,
& je paiai au Concierge sur ce qui
me restoit un mois de grosse pen
sion par avance pour elle & pour
moi.

Mon argent eut un fort bon ef
fet : On me mit dans une cham
bre proprement meublée, & l'on
m'affura que Manon en avoit une
pareille. Je m'occupai aussitôt des
moiens de hâter ma liberté. Il
étoit clair qu'il n'y avoit rien d'ab
solument criminel dans mon af
faire;

faire; & supposant même que le dessein de notre vol fût prouvé par la déposition de Marcel, je sçavois fort bien qu'on ne punit point les simples volontez. Je résolus d'écrire promptement à mon père, & de le prier de venir en personne à Paris. J'avois bien moins de honte, comme j'ai déjà dit, d'être au Châtelet qu'à St. Lazare. D'ailleurs quoique je conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge & l'expérience avoit diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, & l'on ne fit pas difficulté au Châtelet de laisser sortir ma lettre; mais c'étoit une peine que j'aurois pû m'épargner, si j'eusse sçu que mon père devoit arriver le lendemain à Paris. Il avoit reçu celle que je lui avois écrite huit jours auparavant. Il en avoit ressenti une joye extrême; mais de quelque esperance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il n'avoit pas crû devoir s'arrêter tout à fait à mes promesses. Il avoit pris le parti de venir s'assu-

rer de mon changement par ses yeux & de régler sa conduite sur la sincérité de mon repentir. Il arriva le lendemain de mon emprisonnement ; sa première visite fut celle qu'il rendit à Tiberge , à qui je l'avois prié d'adresser sa réponse. Il ne put sçavoir de lui ni ma demeure , ni ma condition présente. Il en apprit seulement mes principales aventures , depuis que je m'étois échappé de St. Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageusement des dispositions que je lui avois marquées pour le bien dans notre dernière entrevûe. Il ajouta qu'il me croïoit entièrement dégagé de Manon ; mais qu'il étoit surpris néanmoins que je ne lui eusse pas donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon père n'étoit pas duppe. Il comprit qu'il y avoit quelque chose qui échappoit à la pénétration de Tiberge dans le silence dont il se plaignoit, & il employa tant de soins pour découvrir mes traces , que deux jours après son arrivée , il apprit que j'étois au Châtelet. Avant
que

que de recevoir sa visite à laquelle j'étois fort éloigné de m'attendre si-tôt, je reçus celle de Mr. le Lieutenant de Police; ou pour expliquer les choses par leur nom, je subis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches; mais ils n'étoient ni durs ni desobligeans. Il me dit avec douceur qu'il plaignoit ma mauvaise conduite; que j'avois manqué de sagesse en me faisant un ennemi tel que Mr. de G. M.; qu'à la verité il étoit aisé de remarquer qu'il y avoit dans mon affaire plus d'imprudence & de légèreté que de malice; mais que c'étoit néanmoins le seconde fois que je me trouvois sujet à son tribunal, & qu'il avoit esperé que je fusse devenu plus sage après avoir pris deux ou trois mois de leçons à St. Lazare. Charmé d'avoir affaire à un juge raisonnable, je m'expliquai avec lui d'une manière si respectueuse, & si modérée qu'il parût extrêmement satisfait de mes réponses. Il me dit que je ne devois point me livrer trop au chagrin, & qu'il se sentoit disposé

à me rendre service en faveur de ma naissance , & de ma jeunesse. Je me hazardai à lui recommander Manon & à lui faire l'éloge de sa douceur , & de son bon naturel. Il me répondit en riant qu'il ne l'avoit point encore vûë ; mais qu'on la representoit comme une dangereuse personne. Ce mot excita tellement ma tendresse , que je lui dis mille choses passionnées pour la défense de ma pauvre maitresse ; & je ne pus même m'empêcher de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre. Amour , amour , s'écria ce grave Magistrat en me voyant fortir , ne te reconcilieras-tu jamais avec la sagesse ?

J'étois à m'entretenir tristement de mes idées & à réfléchir sur la conversation que j'avois euë avec Mr. le Lieutenant de Police , lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre ; c'étoit mon père. Quoique je dûsse être à demi préparé à cette vûë , puisque je m'y attendois quelques jours plus tard , je ne laissai pas d'en être frappé si
vive-

vivement, que je me ferois précipité au fond de la terre, si elle s'étoit entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit sans que ni lui, ni moi eussions encore ouvert la bouche. Comme je demeuroidis debout les yeux baissés, & la tête découverte; Asséiez-vous, Monsieur, me dit-il gravement, asséiez-vous. Graces au scandale de votre libertinage & de vos fripponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le votre de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la renommée par un chemin infailible. J'espere que le terme en sera bientôt la Greve, & que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde. Je ne répondis rien. Il continua: Qu'un père est malheureux, lorsqu'après avoir aimé tendrement un fils, & n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le deshonore! On se console

d'un malheur de fortune: le tems l'efface, & le chagrin diminué: mais quel remede contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les defordres d'un fils vicieux, qui a perdu tous sentimens d'honneur! tu ne dis rien malheureux, ajouta-t-il; voiez cette modestie contrefaite, & cet air de douceur hipocrite; ne le prendroit-on pas pour le plus honnête homme de sa race?

Quoique je fusse obligé de reconnoître que je méritois une partie de ces outrages, il me parût néanmoins que c'étoit les porter à l'excès. Je crus qu'il m'étoit permis d'expliquer naturellement ma pensée. Je vous assure, Monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voiez devant vous, n'est nullement affectée; c'est la situation naturelle d'un fils bien né qui respecte infiniment son père, & surtout un père irrité. Je ne prétens pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race; je me connois digne de vos reproches; mais je vous conjure
d'y

d'y mettre un peu plus de bonté, & de ne pas me traiter comme le plus infame de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'est l'amour, vous le sçavez, qui a causé toutes mes fautes. Fatale passion! Helas! n'en connoissez-vous pas la force, & se peut-il que votre sang qui est la source du mien, n'ait jamais senti les mêmes ardeurs! L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidele, & peut-être trop complaisant pour les desirs d'une maitresse toute charmante; voilà mes crimes. En voiez-vous là quelqu'un qui vous deshonore. Allons, mon cher père, ajoûtai-je tendrement; un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect, & d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé comme vous pensez à l'honneur & au devoir, & qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sçauriez vous l'imaginer. Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de père est le chef-

d'œuvre de la nature ; elle y regne pour ainsi parler avec complaisance , & elle en régle elle-même tous les ressorts. Le mien qui étoit avec cela homme d'esprit & de bon goût , fut si touché du tour que j'avois donné à mes excuses qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement. Vien , mon pauvre Chevalier , me dit-il , vien m'embrasser. Tu me fais pitié. Je l'embrassai. Il me ferra d'une manière qui me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur ; mais quel moien prendrons-nous donc , reprit-il , pour te tirer d'ici ? explique-moi toutes tes affaires sans déguisement. Comme il n'y avoit rien après tout dans le gros de ma conduite qui pût me deshonorer absolument , du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde , & qu'une maîtresse entretenue ne passe point pour une infamie dans le siècle où nous sommes , non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du jeu , je fis sincèrement à mon père le détail de la vie que j'avois menée.

DU MARQUIS DE ***. 273

A chaque faute dont je lui faisois l'aveu, j'avois soin de joindre des exemples célèbres, pour en diminuer la honte. Je vis avec une maîtresse, lui disois-je, sans être lié par les cérémonies du mariage; Monsieur le Duc de . . . en entretient deux aux yeux de tout Paris, Mr. de F. . . en a une depuis dix ans qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eüe pour sa femme. Les deux tiers des habitans de Paris se font un honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au jeu: Mr. le Marquis de . . . & le Comte de . . . n'ont point d'autres revenus, Mr. le Prince de . . . & Mr. le Duc de . . . font les chefs d'une bande de Chevaliers du même Ordre. Pour ce qui régardoit mes desseins sur la bourse des deux G. M. j'aurois pû prouver aussi facilement que je n'étois pas sans modèles; mais il me restoit trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même avec tous ceux dont j'aurois pû me proposer l'exemple: desorte que je priai mon père de

M 5

par-

pardonner cette foiblesse aux deux violentes passions qui m'avoient agité , la vangeance & l'amour. Il me demanda si je pouvois lui donner quelques ouvertures sur les plus courts moiens d'obtenir ma liberté , sur tout d'une manière qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les sentimens de bonté que le Lieutenant de Police avoit pour moi : si vous trouvez quelques difficultez , lui dis-je , elles ne peuvent venir que de la part des G. M. ; ainsi je crois qu'il seroit à propos que vous prissiez la peine de les voir. Il me le promit. Je n'osai le prier de solliciter pour Manon. Ce ne fut point un défaut de hardiesse , mais un effet de la crainte où j'étois de le revolter par cette proposition , & de lui faire naître quelque dessein funeste à elle & à moi. Je suis encore à sçavoir si cette crainte n'a pas causé mes plus grandes infortunes , en m'empêchant de tenter les dispositions de mon père , & de faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma malheureuse maîtresse

treffe. J'aurois peut-être excité encore une fois sa pitié. Je l'aurois mis en garde contre les impressions qu'il alloit recevoir trop facilement du vieux G. M. que sçai-je ? ma mauvaise destinée l'auroit peut-être emporté sur tous mes efforts ; mais je n'aurois eu qu'elle du moins, & la cruauté de mes ennemis à accuser de mon malheur.

En me quittant mon père alla faire une visite à Mr. de G. M. Il le trouva avec son fils, à qui le Garde du Corps avoit honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais sçu les particularitez de leur conversation ; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par les mortels effets. Ils allerent ensemble, je dis les deux pères, chez Mr. le Lieutenant de Police, à qui ils demanderent deux graces : l'une de me faire sortir sur le champ du Châtelet ; l'autre d'enfermer Manon pour le reste de ses jours, ou de l'envoier en Amerique. On commençoit dans ce tems - là à embarquer quantité de

gens sans aveu pour le Mississipi Monsieur le Lieutenant de Police leur donna la parole de faire partir Manon par le premier vaisseau. Mr. de G. M. & mon père vinrent aussi-tôt m'apporter ensemble la nouvelle de ma liberté. Mr. de G. M. me fit un compliment civil sur le passé, & m'ayant félicité sur le bonheur que j'avois d'avoir un tel père, il m'exhorta à profiter désormais de ses leçons, & de ses exemples. Mon père m'ordonna de lui faire des excuses des injures prétendues que j'avois faites à sa famille, & de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargissement. Nous sortimes ensemble sans faire mention de ma maîtresse. Je n'osai même parler d'elle aux Guichetiers en leur présence. Hélas ! mes tristes recommandations eussent été bien inutiles. L'ordre cruel étoit venu en même tems que celui de ma délivrance. Cette fille infortunée fut conduite une heure après à l'Hôpital pour y être associée à quelques malheureuses, qui étoient con-

dam-

damnées à subir le même sort. Mon père m'ayant obligé de le suivre à la maison où il avoit pris sa demeure, il étoit presque six heures du soir; lorsque je trouvai le moment de me dérober de ses yeux pour retourner au Châtelet. Je n'avois dessein que de faire tenir quelques rafraichissemens à Manon, & de la recommander au Concierge; car je ne me promettois pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avois point encore eû le tems non plus de réfléchir aux moiens de la délivrer.

Je demandai à parler au Concierge. Il avoit été con ent de ma liberalité, & de ma douceur; de sorte qu'ayant quelques sentimens de bienveillance pour moi, il me parla du sort de Manon, comme d'un malheur dont il avoit beaucoup de régrét, parce qu'il pouvoit m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous-entretinmes quelques momens sans nous entendre; à la fin s'appercevant que j'avois besoin d'une ex-

plication, il me la donna telle que j'ai déjà eû horreur de vous la dire, & que j'ai encore de la répéter. Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit & plus terrible. Je tombai avec une palpation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connoissance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée, lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre, & sur moi-même, pour m'affurer si je portois encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel qui fait chercher à se délivrer de ses peines, rien ne pouvoit me paroître plus doux que la mort dans ce moment de désespoir, & de consternation. La religion même ne pouvoit me faire envisager rien de plus insupportable après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étois tourmenté. Cependant par un miracle propre à l'amour, je retrouvai
bientôt

bientôt assez de force pour remercier le ciel de m'avoir rendu la connoissance & la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi; Manon avoit besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la vanger; je jurai de m'y employer sans ménagement. Le Concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pû attendre du meilleur de mes amis. Je reçus ses services avec une vive reconnoissance. Helas! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines! Tout le monde m'abandonne. Mon père même est sans doute un de mes plus cruels persecuteurs, personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de la dureté, & de la barbarie, marquez de la compassion pour le plus misérable de tous les hommes. Il me conseilloit de ne point paroître dans la rue sans être un peu remis du trouble où j'étois. Laissez, laissez, répondis-je en sortant, je vous reverrai plutôt que vous ne pensez. Préparez moi le plus noir de vos cachots, je vais travailler à le mériter. En
effet

effet mes premières résolutions n'alloient à rien moins qu'à me défaire des deux G. M., & du Lieutenant de Police, & à fondre ensuite à main armée sur l'Hôpital avec tous ceux que je pourrois engager à soutenir ma querelle. Mon père lui-même eût été à peine respecté dans une vengeance qui me paroissoit si juste; car le Concierge ne m'avoit pas caché que lui, & G. M. étoient les auteurs de ma perte; mais lorsque j'eus fait quelques pas dans les rues, & que l'air eût un peu rafraichi mon sang & mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des sentimens plus raisonnables. La mort de nos ennemis eût été d'une foible utilité pour Manon, & elle m'eût exposé sans doute à me voir ôter tous les moyens de la secourir. D'ailleurs aurois-je eu recours à un lâche assassinat! quelle autre voie pouvois-je m'ouvrir à la vengeance? Je récueillis toutes mes forces & tous mes esprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le reste

après

après le succès de cette importante entreprise. Il me restoit peu d'argent. C'étoit néanmoins un fondement nécessaire par lequel il falloit commencer ; je ne voïois que trois personnes de qui j'en pusse attendre ; Mr. de T., mon père, & Tiberge, Il y avoit peu d'apparence d'obtenir quelque chose des deux derniers, & j'avois honte de fatiguer l'autre par mes importunités ; mais ce n'est point dans le désespoir qu'on garde des ménagemens. J'allai sur le champ au Seminaire de St. Sulpice, sans m'embarasser si j'y serois reconnu. Je fis appeller Tiberge. Ses premières paroles me firent comprendre qu'il ignoroit encore mes dernières aventures. Cela me fit changer le dessein que j'avois de l'attendrir par la compassion. Je lui parlai en général du plaisir que j'avois eu de revoir mon père, & je le priai ensuite naturellement de me prêter quelque argent, sous prétexte de paier avant mon départ de Paris quelques dettes que je fouhaitois de tenir inconnues. Il
me

me présenta auffi-tôt sa bourse. Je pris cinq-cens livres sur six-cens que j'y trouvai. Je lui offris mon billet ; il étoit trop généreux pour l'accepter.

Je tournai de là chès Mr. de T. je n'eus point de reserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs , & de mes peines. Il en sçavoit déjà jusqu'aux moindres circonstances par le soin qu'il avoit eu de suivre l'avanture du jeune G. M. Il m'écouta néanmoins , & il me plaignit beaucoup. Lors que je lui demandai ses conseils sur les moiens de délivrer Manon ; il me répondit tristement , qu'il y voïoit si peu de jour qu'à moins d'un secours extraordinaire du ciel , il falloit renoncer à l'esperance ; qu'il avoit passé exprès à l'Hôpital depuis qu'elle y étoit renfermée ; qu'il n'avoit pû obtenir lui-même la liberté de la voir ; que les ordres du Lieutenant de Police étoient de la dernière rigueur , & que pour comble d'infortune la malheureuse bande où elle devoit entrer , étoit destinée

à

à partir le surlendemain du jour où nous étions. J'étois si consterné de son discours, qu'il eût pu parler une heure sans que j'eusse songé à l'interrompre. Il continua à me dire, qu'il ne m'étoit point allé voir au Châtelet pour se donner plus de facilité à me servir, lorsqu'on le croiroit sans liaison avec moi; que depuis quelques heures que j'en étois sorti, il avoit eu beaucoup de chagrin d'ignorer où je m'étois retiré, & qu'il avoit souhaité de me voir promptement pour me donner le seul conseil dont il sembloit que je pusse esperer du changement dans le sort de Manon; mais un conseil dangereux, & auquel il me prioit de cacher éternellement qu'il eût eu part, c'étoit de choisir quelques braves qui eussent le courage d'attaquer les Gardes de Manon; lorsqu'ils seroient sortis de Paris avec elle; il n'attendit point que je lui parlasse de mon indigence. Voilà cent pistoles, me dit-il, en me présentant une bourse, qui pourront vous être de quel-

quelque usage. Vous me les remettrez lorsque la fortune aura re-tabli vos affaires. Il ajouta que si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma maîtresse, il m'eût offert son bras, & son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes. J'emploiai pour lui marquer ma reconnaissance, toute la vivacité que mon affection me laissoit de reste. Je lui demandais s'il n'y avoit rien à esperer par la voie des intercessions, auprès du Lieutenant de Police. Il me dit qu'il y avoit pensé; mais qu'il croioit cette ressource très foible, parce qu'une grace de cette nature ne pouvoit se demander sans motif, & qu'il ne voioit pas bien duquel on pourroit se servir pour se faire un intercesseur d'une personne grave, & puissante; que si l'on pouvoit se flater de quelque chose de ce côté-là ce ne pouvoit être qu'en faisant changer de sentiment à Mr. de G. M., & à mon

DU MARQUIS DE ***. 285

mon père, & en les engageant à prier eux-mêmes Mr. le Lieutenant de Police de revoquer sa sentence. Il s'offrit à faire tous ses efforts pour gagner le jeune G. M., quoiqu'il le crût un peu refroidi à son égard par quelques soupçons qu'il avoit conçus de lui à l'occasion de notre affaire; & il m'exhorta à ne rien omettre de mon côté pour fléchir l'esprit de mon père.

Ce n'étoit pas une legere entreprise pour moi; je ne dis pas seulement par la difficulté que je devois naturellement trouver à le vaincre; mais par une autre raison qui me faisoit même redouter ses approches; je m'étois dérobé de son logis contre ses ordres, & j'étois fort resolu de n'y pas retourner depuis que j'avois appris la triste destinée de Manon. J'ap-
prehendois avec sujet qu'il ne m'y fît rettenir, malgré moi, & qu'il ne me reconduisît de même en Province. Mon frere aîné avoit usé autrefois de cette methode? Il est vrai que j'étois devenu
plus

plus âgé ; mais l'âge étoit une foible raison contre la force. Cependant je trouvois une voie qui me fauvoit du danger ; c'étoit de le faire appeller dans un endroit public , & de m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussitôt ce parti. Mr. de T. . . s'en alla chez G. M. , & moi au Luxembourg , d'où j'envoiai avertir mon père qu'un Gentilhomme de ses serviteurs étoit à l'attendre. Je craignois qu'il n'eût quelque peine à venir parce qu'il commençoit à faire nuit. Il parût néanmoins peu après , suivi de son laquais. Je le priai de prendre une allée où nous pussions être seuls. Nous fimes cent pas pour le moins sans parler. Il s'imaginoit bien sans doute que tant de préparations ne s'étoient pas faites sans un dessein d'importance. Il attendoit ma harangue , & je la méditois. Enfin j'ouvris la bouche : Monsieur , lui dis-je en tremblant , vous êtes un bon père. Vous m'avez comblé de graces , & vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes.

Aussi

Aussi le Ciel m'est-il témoin, que j'ai pour vous tous les sentimens du fils le plus tendre, & le plus respectueux; mais il me semble... que votre rigueur... Hé bien, ma rigueur, interrompit mon père, qui trouvoit sans doute que je parlois lentement pour son impatience: Ah! Monsieur, repris-je, il me semble que votre rigueur est extrême dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à Mr. de G. M. Sa haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée; Cependant c'est la plus douce & la plus aimable creature qui fut jamais. Que n'a-t-il plû au Ciel de vous inspirer l'envie de la voir un moment. Je ne suis pas plus sûr qu'elle est charmante que je le suis qu'elle vous l'auroit paruë. Vous auriez pris parti pour elle Vous auriez détesté les noirs artifices de G. M. Vous auriez eû compassion d'elle, & de moi. Hélas! j'en suis sûr. Votre cœur n'est

n'est pas insensible, vous vous seriez laissé attendrir. Il m'interrompit encore, voyant que je parlois avec une ardeur qui ne m'auroit pas permis de finir si-tôt. Il vouloit sçavoir à quoi j'avois dessein d'en venir par un discours si passionné. A vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conserver un moment, si Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, me dit-il, d'un ton severe, j'aime mieux te voir sans vie que sans sagesse, & sans honneur. N'allons donc pas plus loin, m'écriai-je en l'arrétant par le bras; otez la moi cette vie odieuse & insupportable; Car dans le désespoir où vous me jetez, la mort sera une faveur pour moi; C'est un présent digne de la main d'un père. Je ne te donnerois que ce que tu mérites, repliqua-t-il. Je connois bien des pères qui n'auroient pas attendu si longtems pour être eux-mêmes tes bourreaux; mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu. Je me jettai à ses genoux: Ah? s'il vous en reste encore, lui dis-

dis-je en les embrassant, ne vous endurcissez donc pas contre mes pleurs. Songez que je suis votre fils... Hélas! souvenez-vous de ma mere. Vous l'aimiez si tendrement. Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras? Vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous? Peut-on être barbare quand on a une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse, & la douleur? Ne me parle pas davantage de ta mere, reprit-il d'une voix irritée, ce souvenir échauffe mon indignation. Tes desordres la feroient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t-il, il m'importune, & ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis. Je t'ordonne de me suivre. Le ton sec & dur avec lequel il m'intima cet ordre me fit trop comprendre que son cœur étoit inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ses propres mains.

N'augmentez pas mon désespoir, lui dis-je, en me forçant à vous desobeir; Il est impossible que je vous suive. il ne l'est pas moins que je vive après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort que vous apprendrez bientôt, ajoutai-je tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi des sentimens de père. Comme je me tournois pour le quitter; Tu refuses donc de me suivre, s'écria-t-il avec une vive colére? Va, cours à ta perte. Adieu fils ingrat & rebelle. Adieu, lui dis-je dans mon transport, adieu père barbare & dénaturé.

Je fortis aussitôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un furieux, jusqu'à la maison de Mr. de T... Je le vois, en marchant, les yeux & les mains pour invoquer toutes les puissances celestes. O Ciel disois-je, ferez-vous aussi impitoiable que les hommes? je n'ai plus de secours à attendre que de vous Mr. de T... n'étoit point encore

retourné chez lui; mais il revint après que je l'y eus attendu quelques momens. Sa négociation n'avoit pas réüffi mieux que la mienne. Il me le dit d'un visage abbattu. Le jeune G. M. quoique moins irrité que son père contre Manon & contre moi, n'avoit pas voulu entreprendre de le solliciter en nôtre faveur. Il s'en étoit deffendu par la crainte qu'il avoit lui-même de ce Vieillard vindicatif, qui s'étoit déjà fort emporté contre lui, en lui reprochant ses desseins de commerce avec Manon. Il ne me restoit donc que la voie de la violence, telle que Mr. de T... m'en avoit tracé le plan; j'y reduisis toutes mes esperances. Elles sont bien incertaines, lui dis-je, mais la plus solide & la plus consolante pour moi est celle de périr du moins dans l'entreprise. Je le quittai en le priant de me secourir par ses vœux, & je ne pensai plus qu'à m'associer des camarades à qui je pusse communiquer une étincelle de mon courage, & de ma resolution.

Le premier qui s'offrit à mon esprit fut le même Garde du Corps, que j'avois employé pour arrêter G. M. j'avois dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre, n'ayant point eu l'esprit assez libre pendant l'après-midi pour me procurer un logement. Je le trouvais seul. Il eut de la joie de me voir sorti du Châtelet. Il m'offrit affectueusement ses services. Je lui expliquai ceux qu'il pouvoit me rendre. Il avoit assez de bon sens pour en appercevoir toutes les difficultez ; mais il fût assez généreux pour entreprendre de les surmonter. Nous employâmes une partie de la nuit à raisonner sur mon dessein. Il me parla des trois soldats aux Gardes dont il s'étoit servi dans la dernière occasion, comme de trois braves à l'épreuve ; Mr. de T. . . m'avoit informé exactement du nombre des Archers qui devoient conduire Manon, ils n'étoient que six. Cinq hommes hardis, & résolus suffisoient pour donner l'épouvante à ces misérables, qui ne sont point
capa-

capables de se défendre honorablement ; lorsqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté : comme je ne manquois point d'argent , le Garde du Corps me conseilla de ne rien ménager pour assurer le succès de notre attaque. Il nous faut des chevaux , me dit-il , avec des pistolets , & chacun un mousqueton. Je me charge de prendre demain le soin de ces préparatifs. Il faudra aussi trois habits communs pour nos soldats qui n'oseroient paroître dans une affaire de cette nature avec l'uniforme du Regiment. Je lui mis entre les mains les cent pistoles que j'avois reçues de Mr. de T. . Elles furent employées le lendemain jusqu'au dernier sou. Les trois soldats passerent en revue devant moi. Je les animai par de grandes promesses ; & pour leur ôter toute défiance , je commençai par leur faire présent à chacun de dix pistoles. Le jour de l'exécution étant venu , j'en envoiai un de grand matin à l'Hôpital , pour s'instruire par ses pro-

pres yeux du moment auquel les Archers partiroient avec leur proie. Quoique je n'eusse pris cette précaution que par un excès d'inquietude & de prévoiance, il se trouva qu'elle avoit été absolument nécessaire. J'avois compté sur quelques fausses informations qu'on m'avoit données de leur route, & m'étant persuadé que c'étoit à la Rochelle que cette déplorable troupe devoit être embarquée, j'aurois perdu mes peines à l'attendre sur le chemin d'Orleans; cependant je fus informé par le rapport du soldat aux gardes qu'elle prenoit le chemin de Normandie, & que c'étoit du Havre de Grace qu'elle devoit partir pour l'Amérique. Nous nous rendimes aussi-tôt à la porte St. Honoré, observant de marcher par des rues différentes. Nous nous reunîmes au bout du Fauxbourg; nos chevaux étoient frais. Nous ne tardames point à découvrir les six gardes, & les deux misérables voitures que vous vites à Passy, il y a environ deux ans. Ce

Ce spectacle faillit à m'ôter la force, & la connoissance. O fortune m'écriai-je, fortune cruelle, accorde moi ici du moins la mort ou la victoire. Nous tinmes conseil un moment sur la maniere dont nous ferions notre attaque. Les Archers n'étoient gueres plus de quatre cens pas devant nous, & nous pouvions les couper en passant au travers d'un petit champ, autour duquel le grand chemin tournoit. Le Garde du Corps fut d'avis de prendre cette voie pour les surprendre en fondant tout d'un coup sur eux. J'approuvai sa pensée, & je fus le premier à piquer mon cheval, mais la fortune avoit rejeté impitoiablement mes vœux. Les Archers voiant cinq Cavaliers courir vers eux, ne douterent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils se mirent en défense, en préparant leurs bayonnettes, & leurs fusils d'un air assez résolu. Cette vûe qui ne fit que nous animer le Garde du Corps & moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compa-

gnons. Ils s'arrêterent comme de concert , & s'étant dit entr'eux quelques mots que je n'entendis point , ils tournerent la tête de leurs chevaux pour reprendre le chemin de Paris à bride abbatuë. Dieux ! me dit le Garde du Corps qui paroissoit auffi éperdu que moi de cette infame désertion , qu'allons nous faire , nous ne sommes plus que deux. J'avois perdu la voix de fureur , & d'étonnement. Je m'arrêtai , incertain si ma première vangeance ne devoit pas s'emploier à la poursuite , & au châtiment des lâches qui m'abandonnoient. Je les regardois fuir , je jettois les yeux de l'autre côté sur les Archers ; s'il m'eût été possible de me partager , j'aurois fondu tout à la fois sur ces deux objets de ma rage. Je les dévorais tous ensemble. Le Garde du Corps qui jugeoit de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux , me pria d'écouter son conseil. N'étant que deux , me dit-il , il y auroit de la folie à attaquer six hommes auffi bien armez que nous , & qui

qui paroissent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris, & tacher de réüssir mieux dans le choix de nos braves. Les Archers ne sçauroient faire de grandes journées avec deux pésantes voitures, nous les réjoindrons demain sans peine. Je fis un moment de réflexion sur ce parti; mais ne voiant de tous côtez que des sujets de désespoir, je pris une résolution véritablement désespérée. Ce fut de remercier mon compagnon de ses services; & loin d'attaquer les Archers, d'aller avec soumission les prier de me recevoir dans leur troupe, pour accompagner Manon avec eux jusqu'au Havre de Grace, & passer ensuite au-delà des mers avec elle. Tout le monde me persecute ou me trahit, dis-je au Garde du Corps, je n'ai plus de fond à faire sur personne. Je n'attens plus rien ni de la fortune ni du secours des hommes. Mes malheurs sont au comble, il ne me reste plus que de m'y soumettre. Ainsi je ferme les yeux à toute esperance. Puisse

le Ciel recompenser votre générosité. Adieu, je vais aider mon mauvais sort à consommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement ses efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laisser suivre mes résolutions, & de me quitter sur le champ, de peur que les Archers ne continuassent à croire que notre dessein étoit de les attaquer.

J'allai seul vers eux d'un pas lent, & le visage si consterné qu'ils ne dûrent rien trouver d'effrayant dans mes approches. Ils se tenoient toujours néanmoins en posture de défense. Rassurez-vous, Messieurs, leur dis-je, en les abordant : je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des graces. Je les priai de continuer leur chemin sans défiance, & je leur appris en marchant les faveurs que j'attendois d'eux. Ils consulterent ensemble de quelle maniere ils devoient recevoir cette ouverture. Le Chef de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit, que

que les ordres qu'ils avoient de veiller sur leurs captives étoient d'une extrême rigueur ; que je lui paroiffois néanmoins si joli homme que lui, & ses compagnons se relâcheroient un peu de leur devoir ; mais que je devois bien comprendre qu'il falloit qu'il m'en coutât quelque chose. Il me restoit environ quinze pistoles ; je leur dis naturellement en quoi consistoit le fond de ma bourse. Hé bien, me dit l'Archer, nous en userons généreusement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus, c'est le prix courant de Paris. Je ne leur avois pas parlé de Mation en particulier ; parce que je n'avois pas dessein qu'ils connussent ma passion. Ils s'imaginèrent d'abord que ce n'étoit qu'une fantaisie de jeune homme qui me faisoit chercher un peu de passetems avec les créatures ; mais lorsqu'ils crurent s'être apperçus que j'étois amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut, que ma bourse se trouva é-

puisée en partant de Mante où nous avions couché le jour que nous arrivâmes à Passy.

Vous dirai-je quel fût le déplorable sujet de mes entretiens avec Manon pendant cette route ; ou quelle impression sa vûë fit sur moi , lorsque j'eus obtenu des Gardes la liberté d'approcher de son chariot ? Ah ! les expressions ne rendent jamais qu'à demi les sentimens du cœur ; mais figurez-vous ma pauvre Maitresse enchainée par le milieu du corps , assise sur quelques poignées de paille , la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture , le visage pâle , & mouillé d'un ruisseau de larmes qui se faisoient un passage au travers de ses paupieres , quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermez. Elle n'avoit pas même eu la curiosité de les ouvrir ; lorsqu'elle avoit entendu le bruit de ses Gardes qui craignoient d'être attaquez. Son linge étoit sale , & derangé , ses mains délicates exposées à l'injure de l'air ; enfin tout ce composé charmant , cette figure

figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paroïssoit dans un desordre, & un abbatement inexprimable. J'employai quelque tems à la considérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étois si peu à moi-même, que je fus sur le point plusieurs fois de tomber dangereusement. Mes soupirs, & mes exclamations fréquentes, m'attirèrent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, & je remarquai que dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi, mais étant retenuë par sa chaîne, elle retomba dans sa première attitude. Je priai les Archers d'arrêter un moment par compassion, ils y consentirent par avarice. Je quittai mon cheval pour m'asseoir auprès d'elle. Elle étoit si languissante, & si affoiblie qu'elle fut longtems sans pouvoir se servir de sa langue, ni remuer ses mains. Je les mouillois pendant ce tems-là de mes pleurs, & ne pouvant proferer moi-même une seule parole, nous étions l'un & l'autre dans une des

plus tristes situations dont il y ait jamais eu d'exemple. Nos expressions ne le furent pas moins, lorsque nous eûmes retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu; il sembloit que la honte, & la douleur eussent altéré les organes de sa voix; le son en étoit foible & tremblant. Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée, & de la satisfaction que je lui accordois, dit-elle en soupirant, de me voir du moins encore une fois, & de me dire le dernier adieu. Mais lorsque je l'eus assurée que rien n'étoit capable de me séparer d'elle, & que j'étois disposé à la suivre jusqu'à l'extrémité du monde, pour prendre soin d'elle, pour la servir, pour l'aimer, & pour attacher inseparablement ma misérable destinée à la sienne, cette pauvre fille se livra à des sentimens si tendres & si douloureux, que j'appréhendai quelque chose pour sa vie d'une si violente émotion. Tous les mouvemens de son ame sembloient se réunir dans ses yeux. Elle les tenoit fixez sur moi.

Quel-

Quelquefois elle ouvroit la bouche sans avoir la force d'achever quelques-mots qu'elle commençoit. Il lui en échappoit néanmoins quelques-uns. C'étoient des marques d'admiration sur mon amour, de tendres plaintes de son excès, des doutes qu'elle pût être assez heureuse pour m'avoir inspiré une passion si parfaite, des instances pour me faire renoncer au dessein de la suivre, & chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me disoit que je ne pouvois espérer avec elle.

En dépit du plus cruel de tous les sorts, je trouvois ma félicité dans ses regards, & dans la certitude que j'avois de son affection. J'avois perdu à la vérité tout ce que le reste des hommes estime, mais j'étois le maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimois. Vivre en Europe, vivre en Amérique, que m'importoit-il en quel endroit vivre si j'étois assuré d'y être heureux en y vivant avec ma maîtresse ? Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amans

amans fideles ? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre père, mere, parens, amis, richesses & felicité. Si quelque chose me caufoit de l'inquietude, c'étoit la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'indigence. Je me supposois déjà avec elle dans une region inculte & habitée par des Sauvages. Je suis bien sûr, disois-je, qu'il ne sçauroit y en avoir d'aussi cruels que G. M. & mon père. Ils nous laisseront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait sont fidelles, ils suivent les loix de la nature. Ils ne connoissent ni les fureurs de l'avarice qui possèdent G. M., ni les idées fantastiques de l'honneur qui m'ont fait un ennemi de mon père. Ils ne troubleront point deux amans qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux. J'étois donc tranquille de ce côté-là. Mais je ne me formois point des idées Romanesques par rapport aux besoins communs de la vie. J'avois éprouvé trop souvent qu'il y a des nécessitez insupportables, surtout

surtout pour une fille délicate, qui est accoutumée à une vie comode, & abondante. J'étois au désespoir d'avoir épuisé inutilement ma bourse, & que le peu d'argent qui me restoit, fût encore sur le point de m'être ravi par la friponnerie des Archers. Je concevois qu'avec une petite somme, j'aurois pû esperer non seulement de me soutenir quelque tems contre la misere en Amerique, où l'argent étoit rare; mais d'y former même quelque entreprise pour un établissement durable. Cette considération me fit naître la pensée d'écrire à Tiberge que j'avois toujours trouvé si prompt à m'offrir les secours de l'amitié. J'écrivis dès la première ville où nous passames. Je ne lui apportai point d'autre motif que le pressant besoin dans lequel je prévoiois que je me trouverois au Havre de Grace; où je lui confessois que j'étois allé conduire Manon. Je lui demandois cent pistoles; faites les moi tenir au Havre, lui disois-je, par le Maître de la Poste.

Vous

Vous voïez bien que c'est la dernière fois que j'importune votre affection, & que ma malheureuse maitresse m'étant enlevée pour toujours, je ne puis la laisser partir sans quelques soulagemens qui adoucissent son sort, & mes mortels régrets.

Les Archers devinrent si intraitables, lors qu'ils eurent découvert la violence de ma passion, que redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bientôt à la dernière indigence. L'amour d'ailleurs ne me permettoit gueres de ménager ma bourse. Je m'oubliois du matin au soir auprès de Manon, & ce n'étoit plus par heure que le tems m'étoit mesuré; c'étoit par la longueur entiere des jours. Enfin ma bourse étant tout à fait vuide, je me trouvai exposé aux caprices, & à la brutalité de six misérables qui me traitoient avec une hauteur insupportable. Vous en futes témoin à Passy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche qui me fut accordé par la fortune.

Votre

Votre pitié à la vûë de mes peines fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours que vous m'accordâtes libéralement servit à me faire gagner le Havre, & les Archers tinrent leur promesse avec plus de fidélité que je ne l'esperois. Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la poste. Tiberge n'avoit point encore eû le tems de me répondre. Je m'informai exactement quel jour je pourrois attendre sa lettre. Ce ne pouvoit être que deux jours après; & par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre vaisseau devoit partir le matin de celui auquel j'attendois l'ordinaire. Je ne puis vous représenter quel fut mon désespoir; Quoi? disois je, dans le malheur même il faudra toujours que je sois distingué par des excès? Manon répondit, Helas! une vie si malheureuse mérite t-elle, le soin que nous en prenons! Mourons au Havre, mon cher Chevalier, finissons tout d'un coup nos miseres. Irons-nous les trainer dans un pais in-

con;

connu, où nous devons nous attendre fans doute à des extrêmités horribles ; puisqu'on a eû deffein de m'en faire un fupplice ! mourons, me repeta-t-elle, ou du moins donne moi la mort, & va chercher un autre fort dans les bras d'un amante plus heureufe. Non, non, lui dis je, c'est pour moi un fort digne d'envie que d'être malheureux avec vous. Son discours me fit trembler. Je jugeai qu'elle étoit accablée de fes maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille pour lui ôter ces funestes penfées de mort & de défefpoir. Je refolus de tenir la même conduite à l'avenir, & j'ai éprouvé dans la fuite que rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme, que l'intrepidité d'un homme qu'elle aime. . .

Voiant que je n'avois point de fecours à attendre de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai joint à ce qui me reftoit encore de vos liberalitez, me compofa la petite fomme de dix - fept piftoles. J'en employai fept à l'achat

chat

chat de quelques soulagemens nécessaires à Manon, & je ferai les dix autres avec soin comme le fondement de notre fortune, & de nos esperances en Amerique. Je n'eus point de peine à me faire recevoir dans le vaisseau. On cherchoit de tous cotez de jeunes gens qui fussent disposez à se joindre volontairement à la Colonie. Le passage, & la nourriture me furent accordez gratis. La Poste de Paris devant partir le lendemain, j'y laissai une lettre pour Tiberge. Elle étoit touchante, & capable de l'attendrir sans doute au dernier point; puisqu'elle lui fit prendre une resolution qui ne pouvoit venir que d'un fond infini de tendresse & de generosité pour un ami malheureux.

Nous mimes à la voile. Le vent nous fut continuellement favorable. J'obtins du Capitaine un lieu à part pour Manon, & pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre œil que le commun de nos miserables associez. Je l'avois pris en particulier
dès

dès le premier jour, & pour m'attirer de lui quelque considération je lui avois découvert une partie de mes infortunes. Je ne crus pas me rendre coupable d'un mensonge honteux en lui disant que j'étois marié à Manon. Il fit semblant de le croire, & il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques pendant toute la navigation. Il eut soin de nous faire nourrir honnêtement, & les égards qu'il eût pour nous servirent à nous faire respecter des compagnons de nôtre misere. J'avois une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquoit bien, & cette vûë jointe au vif ressentiment de l'étrange extrémité où je m'étois réduit pour elle, la rendoit si tendre & si passionnée, si attentive aussi à mes plus legers besoins, que c'étoit entre elle & moi une perpetuelle émulation de services & d'amour. Je ne regrettois point l'Europe. Au contraire plus nous avancions vers l'Amerique, plus je sentois
mon

D U M A R Q U I S D E * * * . 311

mon cœur s'élargir, & devenir tranquille ; si j'eusse pû m'assurer de n'y manquer des nécessitez absolues de la vie , j'aurois remercié la fortune d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordames enfin au rivage désiré. Le pais ne nous offrit rien d'agréable à la premiere vûë. C'étoient des campagnes steriles , & inhabitées , où l'on voïoit à peine quelques roseaux & quelques arbres dépouillez par le vent. Nulle trace d'hommes, ni d'animaux. Cependant le Capitaine aiant fait décharger quelques pieces de notre artillerie , nous ne fumes pas longtems sans appercevoir une troupe de Citoïens du nouvel Orleans qui s'approchèrent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas découvert la ville. Elle est cachée de ce côté-là par une petite colline. Nous fumes reçus comme des gens descendus du Ciel. Ces pauvres habitans s'empressoient pour nous faire

faire mille questions sur l'état de la France & sur les différentes Provinces où ils étoient nez. Ils nous embrassoient comme leurs freres, & comme de chers compagnons qui venoient partager leur misere & leur solitude. Nous primes le chemin de la ville avec eux ; mais nous fumes surpris de découvrir en avançant, que ce qu'on nous avoit vanté jusqu'alors comme une bonne ville n'étoit qu'un assemblage de quelques pauvres cabannes ; Elles étoient habitées par cinq ou six cens personnes. La maison du Gouverneur nous parut un peu distingué par sa hauteur, & par sa situation. Elle est deffenduë par quelques ouvrages de terre, autour desquels regne un large fossé.

Nous fumes d'abord présentés à lui. Il s'entretint longtems en secret avec le Capitaine, & revenant ensuite à nous, il considéra l'une après l'autre toutes les filles qui étoient arrivées par le vaisseau. Elles étoient au nombre de trente, car nous en avions trouvé au Ha-

vre une autre bande qui y étoit à attendre la nôtre. Le Gouverneur les aiant longtems examinées, fit appeller divers jeunes gens de la ville qui languissoient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux principaux, & le reste fut tiré au fort. Il n'avoit point encore parlé à Manon; mais lorsqu'il eut ordonné aux autres de se retirer, il nous fit demeurer elle & moi. J'apprens du Capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariez & qu'il vous a reconnus sur la route pour deux personnes d'esprit & de mérite. Je n'entre point dans les raisons qui ont causé votre malheur; mais s'il est vrai que vous aiez autant de sçavoir vivre que votre figure me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre sort & vous contribuerez vous-même à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu sauvage & desert. Je lui répondis de la maniere que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avoit de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire avoir un

logement dans la ville, & il nous retint à souper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politesse pour un chef de malheureux bannis. Il ne nous fit point de question en public sur le fond de nos aventures. La conversation fut générale, & malgré notre tristesse nous nous efforçames Manon & moi de contribuer à la rendre agréable.

Le soir il nous fit conduire au logement qu'on nous avoit préparé. Nous trouvâmes une misérable cabane composée de planches & de boüe, qui consistoit en deux chambres de plein-pied avec un grenier au-dessus. Il y avoit fait mettre deux ou trois chaises, & quelque commoditez nécessaires à la vie. Manon parût effraïée à la vûe d'une si triste demeure; C'étoit pour moi qu'elle s'affligeoit beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'affit, lorsque nous fumes seuls, & elle se mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la consoler; mais lorsqu'elle m'eût fait entendre que c'étoit moi seul qu'elle plaignoit & qu'elle

qu'elle ne confideroit dans nos malheurs communs que ce que j'avois à souffrir, j'affectai de montrer assez de courage, & même assez de joie pour lui en inspirer. De quoi me plaindrois-je, lui dis-je? je possède tout ce que je desire. Vous m'aimez n'est-ce pas? quel autre bonheur me suis-je jamais proposé? Laissons au Ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le Gouverneur est un homme civil, il nous a marqué de la considération, il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabanne, & la grossiereté de nos meubles, vous avez pû remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paroissent mieux logées & mieux meublées que nous; & puis tu es une Chimiste admirable, ajoutai-je en l'embrassant, tu transformes tout en or. Vous ferez donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle, car s'il n'y eût jamais d'amour tel que le votre, il est impossible aussi d'être aimé

plus tendrement que vous l'êtes de moi. Je me rends justice, continua-t-elle. Je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins que vous n'avez pû me pardonner fans une bonté extrême. J'ai été legere & volage; & même en vous aimant éperduément comme j'ai toujours fait, je n'étois qu'une ingrante. Mais vous ne sçauriez croire combien je suis changée. Mes larmes que vous avez vû couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eû une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir aussitôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse & de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pû vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances, & de m'attendrir en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en étoit pas digne, & qui

DU MARQUIS DE ***. 317

qui ne paieroit pas bien avec tout son sang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées. Ses pleurs, son discours, & le ton dont elle le prononça firent sur moi une impression si étonnante, que je crus sentir une espece de division dans mon ame. Pren garde, lui dis-je, pren garde, ma chere Manon, je n'ai point assez de force pour supporter des marques si vives de ton affection; je ne suis point accoûtumé à ces excès de joie. O Dieu! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien; je suis assuré du cœur de Manon, il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux. Je ne puis plus cesser de l'être à présent. Voilà ma felicité bien établie. Elle l'est, reprit-elle, si vous la faites dépendre de moi; & je sçais bien où je puis compter aussi de trouver toujours la mienne. Je me couchai avec ces charman-tes idées, qui changerent ma cabanne en un Palais digne du premier Roi du monde. L'Amerique me parut un lieu de délices après

cela. C'est au nouvel Orlean qu'il faut venir, disois-je souvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour. C'est ici qu'on s'aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance. Nos compatriotes viennent chercher de l'or, ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des trésors bien plus estimables.

Nous cultivâmes soigneusement l'amitié du Gouverneur. Il eut la bonté quelques semaines après notre arrivée de me donner un petit emploi qui vint à vaquer dans le Fort; quoiqu'il ne fût pas bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du Ciel. Il me mettoit en état de vivre sans être à charge à personne. Je pris un valet pour moi, & une servante pour Manon. Notre petite fortune s'arrangea. J'étois réglé dans ma conduite, Manon ne l'étoit pas moins. Nous ne laissions point échapper l'occasion de rendre service & de faire du bien à nos Voisins; cette disposition officieuse, & la douceur de

nos manières nous attirèrent la confiance & l'affection de toute la Colonie. Nous fumes en peu de tems si confiderez, que nous passions pour les premières personnes de la ville après le Gouverneur.

L'innocence de nos occupations, & la tranquillité où nous étions continuellement, servit à nous ramener peu à peu à l'esprit des idées de piété, & de religion. Manon n'avoit jamais été une fille impie; je n'étois pas non plus de ces libertins outrez, qui se font gloire d'ajouter l'irreligion à la dépravation des mœurs. L'amour & la jeunesse avoient causé tous nos defordres. L'expérience commençoit à nous tenir lieu d'âge; elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations qui étoient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon; je connoissois les principes de son cœur. Elle étoit droite, & naturelle dans tous ses

sentimens ; qualité qui dispose toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquoit une chose à notre bonheur ; c'est , lui dis-je, de le faire approuver du Ciel. Nous avons l'ame trop belle , & le cœur trop bien fait l'un & l'autre pour vivre volontairement dans le crime. Passe d'y avoir vécu en France , où il nous étoit également impossible de cesser de nous aimer , & de nous satisfaire par une voie légitime ; mais en Amérique où nous ne dépendons que de nous-mêmes ; ou nous n'avons plus à ménager les loix arbitraires du rang , & de la bienséance , où l'on nous croit même mariez ; qui empêche que nous ne le soions bientôt effectivement , & que nous ne santifions notre amour par des sermens que la Religion autorise ? Pour moi, ajoutai-je , je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur & ma main ; mais je suis prêt à vous en renouveler le don au pied d'un Autel. Il me parût que ce discours la pénétrait de joie. Croiriez-vous , me ré-

répondit-elle, que j'y ai pensé mille fois depuis que nous sommes en Amérique? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce désir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption de vous solliciter à m'accorder la qualité de votre épouse. Ah! Manon, répliquai-je, tu la ferois bientôt d'un Roi, si le Ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous n'avons nul obstacle à apprehender. J'en veux parler dès aujourd'hui au Gouverneur, & lui avouer que nous l'avons trompé jusqu'à ce jour. Laissons craindre aux amans vulgaires, ajoûtai-je, les chaînes indissolubles du mariage. Ils ne les craindroient pas s'ils étoient assurez comme nous de porter toujours celles de l'amour. Je laissai Manon au comble de la joie après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde qui n'eût approuvé mes vûes dans les circonstances où j'étois, c'est-à-dire, asservi fatalement à une pas-

sion que je ne pouvois vaincre, & combattu par des rémords que je ne devois point étouffer. Mais se trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si je gémis de la rigueur du Ciel à rejeter un dessein que je n'avois formé que pour lui plaire. Helas ! que dis-je, à le réjeter ? Il l'a puni comme un crime. Il m'avoit souffert avec patience lorsque je marchois aveuglement dans la route du vice ; & ses plus rudes châtimens m'étoient réservés lorsque je commencerois à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force pour achever le recit du plus funeste événement qui fût jamais.

J'allai chez le Gouverneur, comme j'en étois convenu avec Mannon, pour le prier de consentir à la cérémonie de notre mariage. Je me serois bien gardé d'en parler à lui, ni à personne, si j'eusse pû me promettre que son Aumônier qui étoit alors le seul Prêtre de la ville, m'eût rendu ce service sans sa participation ; mais n'osant es-
perer

perer qu'il voulût s'engager au silence, j'avois pris le parti d'agir ouvertement. Le Gouverneur avoit un neveu nommé Synnelet, qui lui étoit extrêmement cher. C'étoit un homme de trente ans, brave, mais emporté & violent. Il n'étoit point marié. La beauté de Manon l'avoit touché dès notre arrivée, & les occasions sans nombre qu'il avoit eu de la voir pendant neuf ou dix mois avoient tellement enflâmé sa passion, qu'il se consumoit en secret pour elle. Cependant comme il étoit persuadé avec son oncle & toute la ville que j'étois réellement marié; Il s'étoit rendu maître de son amour, jusqu'au point de n'en laisser rien appercevoir; & son zèle s'étoit même déclaré pour moi dans plusieurs occasions de me rendre service. Je le trouvai avec son oncle, lorsque j'arrivai dans le Fort. Je n'avois nulle raison qui m'obligeât à lui faire un secret de mon dessein; de sorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en sa présence. Le Gouverneur

m'écouta avec sa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon histoire qu'il entendit avec plaisir ; & lorsque je le priai d'assister à la cérémonie que je méditois , il eut la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la fête. Je me retirai fort content.

Environ une heure après je vis entrer l'Aumônier chez moi. Je m'imaginois qu'il venoit me donner quelques instructions sur mon mariage ; mais après m'avoir salué froidement ; il me déclara en deux mots que Mr. le Gouverneur me défendoit d'y penser , & qu'il avoit d'autres vûes sur Manon. D'autres vûes sur Manon ! lui dis - je avec un saisissement de cœur ; & quelles vûes donc Mr. l'Aumônier ? Il me répondit , que je n'ignorois pas que Mr. le Gouverneur étoit le maître , que Manon aiant été envoiée de France pour la Colonie , c'étoit à lui à disposer d'elle ; qu'il ne l'avoit pas fait jusqu'alors , parce qu'il la croïoit mariée ; mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'étoit

toit point, il jugeoit à propos de la donner à Mr. Synnelet qui en étoit amoureux. Ma vivacité l'emporta sur ma prudence. J'ordonnai fierement à l'Aumônier de sortir de ma maison, en jurant que le Gouverneur, Synnelet, & toute la ville, n'oseroient porter la main sur mon épouse, ou ma maitresse, comme ils voudroient l'appeller.

Je fis part aussitôt à Manon du funeste message que je venois de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avoit séduit l'esprit de son oncle depuis mon retour, & que c'étoit l'effet de quelque dessein médité depuis long-tems. Ils étoient les plus forts. Nous nous trouvions dans le nouvel Orleans comme au milieu de la mer; c'est-à-dire, séparés du reste du monde par des espaces immenses. Où fuir! dans un pais inconnu, désert, ou habité par des bêtes féroces, & par des Sauvages aussi barbares qu'elles. J'étois estimé dans la ville, mais je ne pouvois esperer d'émouvoir assez le peuple en ma faveur pour en esperer un

secours proportionné au mal. Il eût fallu de l'argent, j'étois pauvre. D'ailleurs le succès d'une émotion populaire étoit incertain, & si la fortune nous eût manqué, notre malheur seroit devenu sans remède. Je roulois toutes ces pensées dans ma tête, j'en communiquois une partie à Manon, j'en formois de nouvelles sans écouter sa réponse. Je prenois un parti, je le réjettois pour en prendre un autre. Je parlois seul, je répondois tout haut à mes pensées; enfin j'étois dans une agitation que je ne sçaurois comparer à rien; parce qu'il n'y en eût jamais d'égale. Manon avoit les yeux sur moi, elle jugeoit par mon trouble de la grandeur du péril; & tremblant pour moi plus que pour elle-même, cette tendre fille n'osoit pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer sa crainte. Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la résolution d'aller trouver le Gouverneur pour m'efforcer de le toucher par des considérations d'honneur, & par le souve-
nir

nir de mon respect, & de son affection. Manon vouloit s'opposer à ma sortie. Elle me disoit en pleurant. Hélas ! ils vont vous tuer ; je ne vous reverrai plus que mort. Je veux mourir avant vous. J'eus besoin de quantité d'efforts pour la persuader de la nécessité où j'étois de sortir, & de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au logis. Je lui promis qu'elle me verroit de retour en un moment. Elle ignoroit, & moi aussi que c'étoit sur elle-même que devoit tomber toute la colere du Ciel, & la rage de nos ennemis.

Je me rendis au Fort. Le Gouverneur étoit avec son Aumônier. Je m'abaissai pour le toucher à des soumissions qui m'auroient fait mourir de honte, si je les eusse faites pour toute autre cause. Je le pris par tous les motifs qui doivent faire une impression certaine sur un cœur qui n'est pas celui d'un Tigre feroce & cruel. Ce Barbare ne fit à mes plaintes, que deux réponses qu'il répéta cent fois ;
Ma-

Manon, me dit-il, dépendoit de lui. Il avoit donné sa parole de l'accorder à son neveu. J'étois résolu de me moderer jusqu'à l'extrémité. Je me contentai de lui dire que je le croïois trop de mes amis pour vouloir ma mort, à laquelle je consentirois plutôt qu'à la perte de ma maitresse.

Je fus trop persuadé en sortant que je n'avois rien à esperer de cet opiniâtre Vieillard, qui se feroit damné mille fois pour son neveu. Cependant je persistai dans le dessein d'user jusqu'à la fin de moderation; résolu, si l'on en venoit aux excès, de donner au nouvel Orleans une des plus sanglantes, & des plus horribles scenes que l'amour ait jamais produites. Je retournois chez moi en méditant sur ce projet; lorsque le sort qui vouloit hâter ma ruine me fit rencontrer Synnelet. Il lût dans mes yeux une partie de mes pensées. J'ai dit qu'il étoit brave; il vint à moi, ne me cherchez-vous pas, me dit-il? Je connois que mes des-

desseins vous offensent, & j'ai bien prévu qu'il faudroit se couper la gorge avec vous. Allons voir qui sera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avoit raison, & qu'il n'y avoit que ma mort qui pût finir nos differens. Nous nous écartames d'une centaine de pas hors de la ville. Nos épées se croiserent, je le blessai, & je le defarmai presque en même tems. Il fut si enragé de son malheur, qu'il refusa de me demander la vie, & de renoncer à Manon. J'avois peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'un, & l'autre; mais un sang généreux ne se dément jamais. Je lui jettai son épée. Recommençons, lui dis-je, & songez que c'est sans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confesser que je n'étois point fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de salle à Paris. L'amour conduisoit mon épée. Synnelet ne laissa pas de me percer le bras d'outre en outre; mais je le pris sur le tems, & je lui fournis un coup si vigoureux qu'il

qu'il tomba à mes pieds fans mouvement.

Malgré la joie que donne la victoire après un combat mortel, je réfléchis aussi-tôt sur les conséquences de cette mort. Il n'y avoit pour moi ni grace, ni délai de supplice à esperer. Connoissant comme je faisois la passion du Gouverneur pour son neveu, j'étois assuré que ma mort ne seroit pas différée d'une heure après la connoissance de la sienne. Quelque pressante que fût cette crainte, elle n'étoit pas la plus forte cause de mon inquietude. Manon, l'intérêt de Manon, son péril, & la nécessité de la perdre me troubloient jusqu'à répandre de l'obscurité sur mes yeux, & à m'empêcher de reconnoître le lieu où j'étois. Je regrettai le fort de Synnelet; une prompte mort me sembloit le seul remede de mes peines. Cependant ce fut cette pensée même qui me fit rappeler vivement mes esprits, & qui me rendit capable de prendre une résolution. Quoi? je veux mourir, m'écriai-je, pour
finir

finir mes peines ? Il y en a donc que j'apprehende plus que la perte de ma chere Maitresse ? ah ! souffrons toutes celles auxquelles il faut m'exposer pour la secourir , & remettons à mourir après les avoir souffertes inutilement. Je repris le chemin de la ville. J'entrai chez moi , j'y trouvai Manon à demi morte de fraieur , & d'inquiétude. Ma présence la ranima. Je ne pouvois lui cacher , ni même diminuer le terrible accident qui venoit de m'arriver. Elle tomba sans connoissance entre mes bras au recit de la mort de Synnelet & de ma blessure. J'emploiai plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le sentiment.

J'étois à demi mort moi-même. Je ne voiois pas le moindre jour à sa sûreté , ni à la mienne. Manon , que ferons-nous ? lui dis-je lorsqu'elle eut repris un peu les forces ? Helas ! qu'allons-nous faire ! Il faut nécessairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la ville ? Oui , demeurez y. Vous pouvez encore y
être

être heureuse, & moi je vais loin de vous chercher la mort parmi les Sauvages, ou entre les griffes des bêtes feroces. Elle se leva malgré sa foiblesse & elle me prit par la main pour me conduire vers la porte. Fuijns ensemble, me dit-elle, ne perdons pas un instant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par hazard, nous n'aurions pas le tems de nous éloigner de la ville, mais chere Manon, répris-je tout éperdu, dites moi donc où nous pouvons aller. Voiez-vous quelque ressource? Ne vaut-il pas mieux que vous tachiez de vivre ici sans moi, & que je porte volontairement ma tête au Gouverneur? Cette proposition ne fit qu'augmenter son ardeur à partir. Il fallut la suivre. J'eus encore assez de présence d'esprit en sortant pour prendre quelques liqueurs que j'avois dans ma chambre, & toutes les provisions que je pus faire entrer dans mes poches, nous dîmes à nos Domestiques qui étoient dans la chambre voisine que nous partions pour la
pro-

DU MARQUIS DE ***. 333

promenade du soir, nous avions cette coutume tous les jours, & nous nous éloignames de la ville plus promptement que la délicatesse de Manon ne sembloit le permettre.

Quoique j'eusse été si irresolu sur le lieu de notre retraite, je ne laissois par d'avoir deux esperances, sans lesquelles j'aurois préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvoit arriver à Manon. J'avois acquis assez de connoissance du pais depuis près de dix mois que j'étois en Amerique, pour ne pas ignorer de quelle maniere on apprivoisoit les Sauvages. On pouvoit se mettre entre leurs mains sans courir à une mort certaine. J'avois même appris quelques mots de leur langue, & quelques-unes de leurs coutumes dans les diverses occasions que j'avois eues de les voir. Avec cette triste ressource j'en avois une autre du côté des Anglois, qui ont comme nous un établissement dans cette partie du nouveau monde; mais j'étois effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser pour aller chez eux de
steri-

steriles campagnes de plusieurs journées de largeur, & quelques montagnes si hautes, & si escarpées que le chemin en paroïssoit difficile aux hommes les plus grossiers & les plus vigoureux. Je me flattois néanmoins que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources ; des Sauvages pour aider à nous conduire, & des Anglois pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes aussi longtems que le courage de Manon pût la soutenir, c'est-à-dire, environ deux lieues ; car cette Amante incomparable refusa absolument de s'arrêter plutôt. Accablée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il lui étoit impossible d'avancer d'avantage. Il étoit déjà nuit. Nous nous assimes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pû trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avoit pensée elle-même avant nôtre départ. Je m'opposai envain à ses volontez. J'aurois achevé de l'accabler mor-

DU MARQUIS DE ***. 339

mortellement si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise, & sans danger avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques momens à ses desirs. Je reçus ses soins en silence, & avec honte; mais lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne prit-elle pas son tour! je me dépouillai de tous mes habits pour lui faire trouver la terre moins dure, en les mettant sous elle. Je la fis consentir malgré elle à me voir employer à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échaufai ses mains par mes baisers ardens & par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit toute entière à veiller auprès d'elle & à prier le Ciel de lui accorder un sommeil doux & paisible. O Dieu! que mes vœux étoient vifs & sinceres; & par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne les pas exaucer!

Pardonnez si j'acheve en peu de mots un recit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui n'eut jamais

mais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer, mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon ame semble se reculer d'horreur chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croiois ma chere maitresse endormie, & je n'osois pousser le moindre souffle de crainte de troubler son sommeil. Je m'apperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avoit froides & tremblantes. Je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, & faisant un effort pour saisir les miennes; elle me dit d'une voix foible, qu'elle se croioit à sa derniere heure. Je ne pris d'abord ses paroles que pour une expression ordinaire dans l'infortune, & je n'y répondis que par les tendres consolations que l'amour inspire. Mais ses soupirs fréquens, son silence à mes interrogations, le serrément de ses mains dans lesquelles elle continuoit de tenir les miennes, me firent

firent connoître que la fin de ses malheurs approchoit. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentimens , ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis , je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expiroit , c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal & déplorable moment.

Mon ame ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point sans doute assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie trainé depuis une vie languissante , & miserable. Je renonce volontairement à en mener jamais une plus heureuse.

Je demeurai deux jours & deux nuits avec la bouche attachée sur le visage & sur les mains de ma chere Manon. Mon dessein étoit d'y mourir ; mais je fis réflexion au commencement du troisième jour , que son corps seroit exposé après mon trépas à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la resolution de l'enterrer , & d'attendre la mort sur sa fosse. J'étois déjà si proche de ma fin par l'affoiblissement que le jeûne & la

douleur m'avoient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avois apportées. Je repris autant de force qu'il en falloit pour le triste office que j'allois executer. Il ne m'étoit pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvois. C'étoit une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, apres avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore auprès d'elle. Je la considerai longtems. Je ne pouvois me résoudre à fermer sa fosse. Enfin mes forces recommençant à s'affoiblic & craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre tout ce qu'elle avoit porté de plus parfait

DU MARQUIS DE ***. 339

& de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable; & fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel, & j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paroitra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère, il ne sortit point une larme de mes yeux, ni de soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étois, & le dessein déterminé de mourir avoit coupé le cours à toutes les expressions du désespoir, & de la douleur; aussi ne demurai-je point longtems dans la posture où j'étois sur la fosse, sans perdre le peu de connoissance, & de sentiment qui me restoit.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclusion de mon histoire est de si peu d'importance qu'elle ne mérite point la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de Synnelet aiant été rapporté à la ville, & ses plaies visitées avec soin, il se trouva non seulement qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu de

blessure dangereuse. Il apprit à son oncle de quelle manière les choses s'étoient passées entre nous, & sa générosité le porta à publier honnêtement les effets de la mienne. On me fit chercher aussitôt, & mon absence avec Manon me fit soupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il étoit trop tard pour envoyer sur mes traces; mais le lendemain, & les jours suivans furent employés à me poursuivre. On me trouva sans apparence de vie sur la fosse de Manon, & ceux qui me découvrirent en cet état me voiant presque nud, & sanglant de ma blessure, ne douterent point que je n'eusse été volé & assassiné. Ils me porterent à la ville. Le mouvement du transport réveilla en moi quelque sentiment. Les soupirs que je pouffai en ouvrant les yeux, & en gémissant de me retrouver parmi les vivans firent connoître que j'étois encore en état de recevoir du secours. On m'en donna de trop heureux. Je ne laissai pas en arrivant d'être renfermé dans une étroite prison. Mon procès fut instruit, & com-
me

me Manon ne paroiffoit point, on m'accufa de m'être défait d'elle par un mouvement de rage & de jaloufie. Je racontai naturellement ma pitoiable avanture. Synnelet malgré les transports de douleur où ce recit le jetta, eut la générofité de folliciter ma grace. Il l'obtint. J'étois fi foible qu'on fut obligé de me transporter de la prifon dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une funefte maladie. Ma haine pour la vie ne diminuoit point. J'invoquois continuellement la mort, & je m'obftinai long-tems à rejeter tous les remedes; mais le Ciel après m'avoir pourfuivi avec tant de rigueur, avoit deffein de me rendre utiles mes malheurs & fes châtimens. Il m'éclaira des lumieres de fa grace, & il m'infpira le deffein de retourner à lui par les voies de la pénitence. La tranquillité aiant commencé à renaitre un peu dans mon ame, ce changement fut fuivi de près par ma guérifon, je me livrai entièrement aux exercices de la pieté, & je continuai à remplir mon petit emploi;

en attendant les vaisseaux de France qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étois résolu de retourner dans ma patrie pour y réparer par une vie sage & régulière le scandale de ma conduite passée. Je pris soin de faire transporter le corps de ma chère maitresse dans un lieu honorable. Ce fut peu après cette cérémonie que me promenant seul un jour sur le rivage, je vis arriver un vaisseau que des affaires de commerce amenoient au Nouvel Orleans. J'étois attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une surprise excessive en reconnoissant Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la ville. Ce fidel ami me remit de loin malgré les changemens que la tristesse avoit fait sur mon visage. Il m'apprit que l'unique motif de son voyage avoit été le dessein de me voir, & de m'engager à retourner en France; qu'ayant reçu la lettre que je lui avois écrite du Havre, il s'y étoit rendu en personne pour m'y rendre le service que je lui demandois; qu'il avoit ressenti la plus vive dou-

douleur en apprenant mon départ, & qu'il fût parti sur le champ pour me suivre, s'il eût trouvé un vaisseau prêt à faire voile : qu'il en avoit cherché pendant plusieurs mois dans divers ports, & qu'en ayant enfin rencontré un à St. Malo qui alloit à Quebec, il s'y étoit embarqué dans l'esperance de se procurer de-là un passage facile au Nouvel Orleans ; que le vaisseau Malouin ayant été pris en chemin par des Corsaires Espagnols, & conduit dans une de leurs Iles, il s'étoit échapé par adresse, & qu'après diverses courses, il avoit trouvé l'occasion du vaisseau qui venoit d'arriver, pour se rendre heureusement auprès de moi.

Je ne pouvois marquer trop de reconnoissance pour un ami si généreux & si constant. Je le conduisis chès moi. Je le rendis le maitre de tout ce que je possédois. Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de France, & pour lui causer une joie à laquelle il ne s'attendoit pas, je lui déclarai que les semences de vertu qu'il avoit jettées autrefois dans mon cœur, commençoient

çoient à produire des fruits dont il seroit satisfait. Il me protesta qu'une si heureuse nouvelle le dédommageoit pleinement de toutes les traverses de son voiage.

Nous avons passé quelques mois ensemble au Nouvel Orleans pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France ; & nous étant enfin mis en mer, nous primes terre, il y a quinze jours au Havre de Grace. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris par la réponse de mon frere aîné, la triste nouvelle de la mort de mon père. Le vent étant favorable pour Calais, je me suis embarqué aussi-tôt dans le dessein de me rendre auprès de cette ville chez un Gentilhomme de mes parens, où mon frere m'écrit qu'il ne manquera pas de se trouver.

Fin du Tome VII. & dernier.



3
s conuill
ta que
decom
ers les

es mes
ans pou
seux de
nha mis
e, il ya
e Grace.
arivant.
de mon
le de la
t étant
e me suis
le desca
ette ville
mes pa
crit qu'il
ouer.

